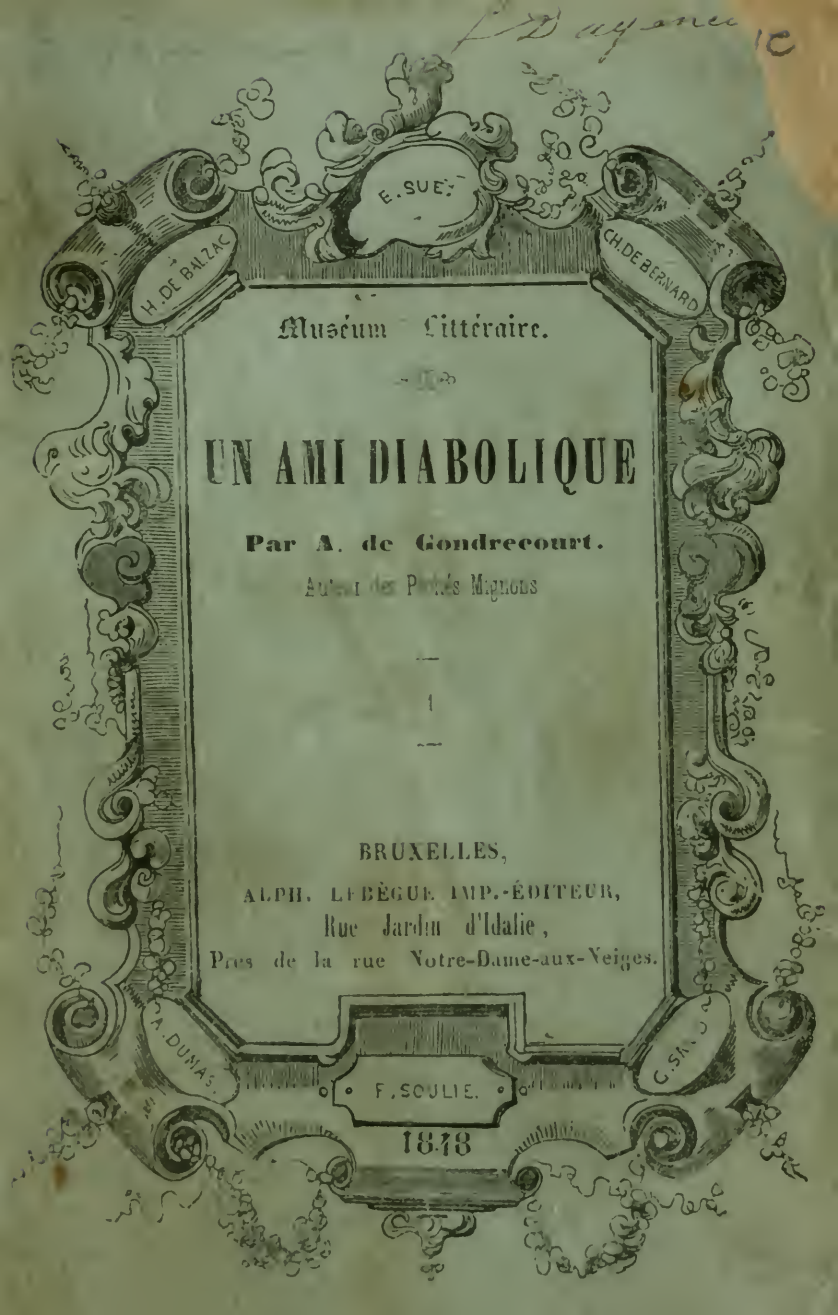

Muséum Littéraire.

UN AMI DIABOLIQUE

Par A. de Gondrecourt.

Auteur des Petités Mignons

1

BRUXELLES,

ALPH. LEBÈGUE IMP.-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie,

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges.

Lebegue
022a
Sablé

UN AMI DIABOLIQUE.

UN

AMI DIABOLIQUE

Par A. de Gondrecourt.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
ALP. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie,
Près la rue Notre-Dame-aux-Neiges.
1848.

UN AMI DIABOLIQUE.

PROLOGUE.

Jeune homme aux formes fines et délicates, il n'y avait de vie que dans son regard qui brillait plein de feu. A le voir traîner ainsi ses pas vers une tombe voisine, en apparence, on plaignait cette jeunesse si tôt ensevelie, et on pouvait croire que l'exaltation d'un amour sans espoir avait, avant l'âge, plissé ce front si pur. Malheur! pensaient les mères prudentes en le voyant passer, malheur à la faible femme qui a laissé son fils en lutte avec les passions; plus tard dans sa vieillesse, au lieu d'un bras fort pour la soutenir, elle

ne trouvera qu'une main étrangère pour la guider au tombeau de son enfant.

Mais lui, impassible au milieu d'un monde qu'il voyait avec indifférence, vivant sans contact avec la société, il marchait toujours à travers la foule, sans s'arrêter pour écouter, ou sans comprendre les murmures qui mouraient à son oreille.

Aussi, les mères se trompaient-elles en accusant la sienne, qu'il avait perdue en naissant; orphelin, c'est-à-dire livré aux orages des passions sans l'un des guides vigilants auxquels la Providence nous confie, ces orages ne battirent pas son cœur. Les soupirs de quelque jeune fille rêveuse et crédule, n'avaient point encore fait vibrer son âme, jamais femme n'avait reçu de lui l'offre de sa vie en échange d'un doux regard.

Quelle était donc la cause de ces ravages physiques? Pourquoi ces lèvres pâles et souvent tremblantes? Pourquoi cette abnégation personnelle qui, lui faisant prendre en dédain l'existence, le conduisait, le front couronné de printemps, à l'âge des vieillards?

C'était la science, la volonté inébranlable de conduire son génie au delà des bornes de l'intelligence elle-même, la soif insatiable de tout lire dans le livre mystérieux du Créateur, et l'ambition de dérouler aux yeux des hommes les secrets de la nature, l'histoire des peuples, et les rêveries profondes du poëte. Son génie exalté, emporté, avait voulu tout embrasser à la fois; perdu dans les profondeurs de l'abîme, il s'y égarait à plaisir, et n'en voulait sortir que roi de la pensée.

Si ce jeune homme vous inspire quelque intérêt, si ce martyr de la science fait naître en vous quelque pieuse sympathie, et que vous désiriez le suivre par

toutes les phases de son existence tourmentée; venez, prenons-le par la main, lorsque tout petit enfant, essayant ses premiers pas sur la pelouse hospitalière d'un étranger, bégayant à peine le nom de son bienfaiteur, il entrait dans la vie, ignorant ses douleurs et ses joies.

Paul Guérin naquit aux environs de Prades, dans le Roussillon, vers l'année 1812, sa famille était d'honorable et vieille bourgeoisie; et, dans ce pays où l'on est riche avec peu, sa fortune lui donnait plus que de l'aisance, elle était fière, surtout, d'avoir pour chef, le colonel Guérin, l'un des plus braves officiers de l'armée impériale.

Nous avons dit qu'en venant au monde, Paul coûta la vie à sa mère; deux ans après ce cruel événement le courrier de Montmirail porta à Prades une lettre du colonel Guérin, datée des ambulances de l'armée, et adressée à M. de Cernay, riche propriétaire qui habitait une délicieuse campagne près de la ville.

Cette lettre, modèle de laconisme militaire, ne contenait que ces lignes : « Mon meilleur ami, j'ai été frappé mortellement ce matin, je serai mort ce soir; je souffre beaucoup plus de ne pas te serrer la main, et de ne pas embrasser mon enfant, que de la blessure qui m'emporte. Je te nomme tuteur de mon fils dont tu es déjà le parrain, élève-le en homme. S'il est intelligent, fais-en un sujet distingué; mais souviens-toi que, tout en expirant au cri de vive l'empereur, je maudis l'uniforme et plains tous les soldats. On dit les agonisants bien inspirés quelquefois, je te conseille, donc, de te marier, d'avoir une fille, et de la donner pour femme à Paul. Adieu, et au plus tard possible.

» Colonel LOUIS GUÉRIN. »

M. de Cernay était ami sincère et chaleureux; il pleura le colonel, et prit à cœur de se rendre digne de sa confiance. Toutefois, il se réserva de ne pas accomplir, au pied de la lettre, les vœux de Louis Guérin : il s'occupa loyalement de ses volontés, et se demanda du temps pour réfléchir à ses derniers conseils.

C'était un gentilhomme-fermier, aux allures franches, aux formes carrées, que M. de Cernay. Sa jeunesse avait été sévèrement conduite, pendant l'émigration, par son père qui lui avait donné une éducation brillante et une grande solidité de jugement. Dégoûté des exigences mondaines, il s'était retiré dans ses terres, où il soignait l'agriculture avec fruit et les lettres avec zèle. Possesseur de quatre ou cinq cent mille francs au soleil, comme on dit, il vivait dans l'opulence, offrant avec charme son toit à qui le voulait visiter, mais ne visitant personne.

Le colonel, le curé, le médecin et quelques fortes têtes de l'endroit, avaient souvent tourmenté M. de Cernay pour qu'il prît femme : on lui avait vanté les douceurs du ménage, les joies du père de famille. A tout conseil, à tout discours, il avait répondu : Je comprends qu'un père soit heureux; mais le bonheur conjugal, je ne le comprends pas : je voudrais avoir un enfant, j'en voudrais même deux; mais une compagne..... point.

On ne tourmenta plus cet entêté, et lorsque la mort du colonel Guérin fut connue, chacun pensa : Voilà M. de Cernay en famille comme il l'entend.

L'orphelin fut adopté, en effet, dans toute la religieuse portée de l'expression, et son tuteur se chargea de son avenir avec autant de zèle que s'il eût été son

propre fils. Homme supérieur par son savoir, philosophe sage, il s'adonna tout entier au développement des qualités morales de son pupille. Trop instruit dans la pratique du monde pour en faire un être inutile, il résolut, après avoir sondé peu à peu son esprit, d'en faire un homme sérieux, profond, qui pût servir et peut-être dominer son époque.

Paul montra, dès l'âge le plus tendre, de surprenantes dispositions; son intelligence se développait rapidement, il mettait de l'opiniâtreté là où les enfants ne mettent, le plus souvent, qu'étourderie et nonchalance; et, comme tous les grands hommes dont les têtes enfantines étaient déjà savantes, il semblait marcher à grands pas vers la célébrité.

Fier de son ouvrage, M. de Cernay s'abandonnait à de riantes pensées d'avenir; et, cependant, il tombait quelquefois dans de brusques mélancolies qu'il s'efforçait vainement de détourner. Hélas! quel est le cœur assez brave pour savoir se défendre victorieusement contre l'égoïsme, et rester pur? si léger, si faible que soit le souffle du démon tentateur, il trouve toujours, en nous, quelque fissure par laquelle il se glisse et nous corrompt!

M. de Cernay, en étudiant les progrès de son pupille, regrettait de ne pas être père, et enviait à son ami mort la gloire dont son fils allait illustrer son nom : les conseils du colonel Guérin lui revinrent en mémoire, et il profita, subitement, des belles années qui lui restaient pour se marier. Il avait, alors, quarante-cinq ans, Paul en avait huit; s'il avait une fille, les âges seraient en parfait accord, et les vœux du colonel seraient exaucés comme par miracle!

M. de Cernay était homme d'exécution; les projets ne

vieillissaient pas dans sa tête; il frappa du pied, et choisit une charmante jeune fille, qui lui prouva combien, jusqu'alors, sa théorie sur le mariage avait été fausse et maladroite.

Comme pour le punir de la résistance qu'il avait faite, le ciel voulut que madame de Cernay mourût des suites de ses premières couches, laissant à son mari, pour gage de son fatal amour, une délicieuse petite fille qui reçut le nom de Marie-Madeleine.

Profondément affligé, le malheureux père étouffa sa douleur, croyant reconnaître dans le coup qui le frappait une sympathie ordonnée par la volonté suprême.

Il n'eut plus d'autre pensée que celle d'élever sa fille pour son fils adoptif; l'espoir sécha ses larmes; il redoubla de zèle et de dévouement, afin de faire de Paul un génie, et de sa petite Madeleine un ange.

Ainsi grandirent ces deux enfants, jolies plantes fleurissant à l'ombre du chêne, et qui, peut-être, un jour inclinées sur une même tige, devaient s'unir pour ne plus se séparer.

Tel était le rêve du père!

A dix ans, Paul avait dépassé ses maîtres sur plusieurs points de la science; il n'était plus écolier. On le citait comme un prodige. Les voyageurs de distinction se détournaient pour le voir, l'entretenir et l'admirer.

Madeleine laissait deviner chaque jour, sur son visage, dans ses poses gracieuses et naturelles, ces lignes pures et ce laisser-aller modeste qui promettait l'amour chaste à l'avenir. Vous l'eussiez aimée, cette belle enfant, en regardant son front candide sillonné de quelques veines d'azur, ses yeux bleus fendus à l'orientale, ombragés de beaux cils noirs, son teint blanc diaphane, sa petite taille souple et légère; et, l'écoutant, son par-

ler gracieux vous eût fait prêter l'oreille comme pour un chant plein d'harmonie.

Paul n'avait pas vingt ans, que son esprit mûr et formé avait embrassé les sciences les plus abstraites dans ce qu'elles ont de plus secret. Voué corps et âme à l'étude, l'intrépide travailleur avait vaincu toutes les difficultés; doué d'une intelligence vigoureuse, il découvrait rapidement ce qui, pour d'autres, était mystère. Sa réputation, quoiqu'il n'eût encore rien livré à la publicité, était fort étendue, et cependant son ambition, loin d'être satisfaite, s'allumait à peine.

Honteux pour l'humanité de ce que, si jeune, il possédât tant de choses, il dédaigna ses livres, et, passant du connu à l'inconnu, il voulut chercher ses matériaux dans le monde entier; son génie, étouffé dans la sphère trop étroite d'une province, battit des ailes pour s'élever dans des régions plus nobles. Le jeune savant voulut prendre congé de son bienfaiteur.

M. de Cernay avait déjà compris le funeste effet du travail sur son pupille; il avait frémien voyant les lèvres décolorées du jeune enthousiaste, ses distractions, ses rêveries, son oubli de la société, sa misanthropie, et le nuage qui, sans cesse, voilait son front. Mais il avait allumé dans le cœur de Paul un incendie que rien ne pouvait calmer, et qui, ne trouvant plus d'aliments pour ses flammes, devait consumer l'homme lui-même; aussi lorsque Paul lui dit un jour :

« Mon père, je vais en Italie. »

Il n'osa pas combattre ce projet; mais, serrant le jeune homme dans ses bras, il suspendit à son cou la petite Madeleine, que Paul embrassa comme on embrasse sa sœur.

Lorsque le cheval du voyageur eut disparu derrière

le champ d'oliviers qui masquait la grande route, deux grosses larmes roulèrent des longs cils de Madeleine sur ses joues veloutées, et le cœur de M. de Cernay se gonfla de soupirs.

Pauvre cher ange, pensa-t-il tout bas, tes douze ans pleurent un frère aujourd'hui, Dieu fasse que tes larmes n'aient jamais d'autre source.

L'absent laissa la maison vide!

II.

Quoique sensible à la douce protection et aux soins dont il était l'objet chez M. de Cernay, Paul se sentit plus à l'aise, lorsque libre et seul, sous la voûte du ciel, il respira un air plus vital et plus frais.

Jusqu'alors, taciturne et sauvage, calculant chacune de ses actions, méthodique dans son travail, roi dans sa bibliothèque, il se trouva tout à coup rapetissé en face de cette nature qui se plaisait à lui dérouler ses beautés et ses contrastes, et qui, comme pour lui plaire, à la fois coquette et magnifique, semblait prendre, à chaque pas du voyageur, un nouvel air de fête.

Empressé de quitter la France, le touriste s'avançait à grandes journées vers la frontière de l'Italie. Bientôt les pics élevés des Alpes lui rappelèrent ses Pyrénées. Les hauts sapins, les cascades, les neiges éternelles où les pas d'Annibal sont encore empreints, mêlés à ceux de Charlemagne et de Bonaparte, soulevèrent dans son cœur électrisé des flots de poésie qui révolutionnèrent sa vie jusqu'alors si tranquille. Une voix intérieure parla dans son âme, et combattit

celle qui, depuis son jeune âge, l'encourageait et le poussait à l'analyse; cette voix qui le troubla, il n'essaya pas de s'en rendre compte. Trop préoccupé de ses premiers et plus chers travaux, il ne prit pas garde à ce rayon de lumière qui pénétrait dans son âme, et l'illuminait de son feu sacré. Paul était poëte à son insu; un jour, un jour terrible! son imagination assoupie par la science des choses exactes, devait se reveiller, comme se raniment ces feux souterrains oubliés depuis des siècles, et dont les laves sèment au loin la ruine et l'épouvante !

Notre jeune poëte traversa les riches vallées du Piémont, marchant à pied, en pèlerin, s'arrêtant pour admirer, tour à tour, les prodigalités de la nature, qui fait à la molle Italie un si brillant partage de ses eaux, de ses bois et de son ciel limpide, azuré comme la prunelle d'une jolie blonde; il quitta Turin pour la Lombardie, Milan pour Venise, et, traversant les États de l'Église, il se rendit à Florence, visita le berceau royal des Médicis, et ne s'arrêta qu'à Rome.

Que dire de la ville immortelle lorsqu'on a prononcé son nom; toute description reste froide comme les paroles du guide à l'enthousiaste qui gravit le mont-Blanc, comme celle du cicerone qui vous conduit au Capitole.

Après avoir séjourné deux ans en Italie, vivant tantôt de souvenirs et de poésie, tantôt s'enfonçant dans un noir couvent, d'où il sortait plein de rêveries sublimes, profond dans l'histoire sacrée et le cœur gros d'inspiration, il salua la splendide patrie de Virgile et du Dante, d'Horace et de Tibulle, et franchissant la Méditerranée, il vint débarquer à Barcelone.

L'Espagne! l'Espagne à demi orientale et chrétienne

avec l'Alhambra et ses couvents; voyez comme elle tient à ses souvenirs africains? elle mêle encore à ses légendes, les noms de Pelage et d'El-Manzour, et la postérité du Cid à la race proscrite des Abencerages. Qu'elle est intéressante à parcourir! plus sérieuse que l'Italie, elle aussi possède ses pages de gloire, depuis l'expulsion du Maure, jusqu'au premier fleuron arraché par son fanatisme à la couronne du grand empereur. Terre malheureuse, vouée aujourd'hui à des dissensions civiles qui la livrent, tour à tour, à la torche et à l'épée, peuple grave et grand qui se redressant un jour, à la voix d'un Charles-Quint, reprendra sa place au premier rang, son caractère n'a pas suivi de variations générales comme celui des autres nations. Rome fut fière sous ses consuls, lâche sous ses empereurs.

Entre Sagonte et Saragosse, le peuple espagnol fut toujours le même.

Après avoir mis une année à parcourir l'Espagne dans tous les sens, Paul Guérin retourna vers ses amis, rapportant de ses deux voyages la connaissance large et vraie du caractère opposé des deux peuples qu'il venait de visiter.

A vingt-trois ans, Paul maîtrisé par l'étude, dévoré par une ambition brûlante, n'avait encore senti aucun de ces besoins du cœur qui font rêver. Absorbé par des occupations sérieuses, tout entier à la science, il avait vu, avec froideur, les filles de l'Italie; ces beautés, dont chaque voyageur ébloui nous rapporte les séduisantes images, ne lui avaient pas été dangereuses; il avait bien vu les jeunes gens se précipiter en foule aux théâtres, et applaudir avec fureur les *prima dona;* il s'était senti coudoyé par d'impudentes courtisanes; il avait été recherché par ces modèles dont la race a

illustré les ciseaux et les pinceaux de Michel-Ange, mais ses mains n'avaient jamais applaudi que l'œuvre des maîtres, et son regard inspiré ne s'était jamais égaré dans la foule des sirènes. Sans s'émouvoir il avait contemplé les brunes Andalouses; et le feu qui jaillit de leurs yeux plus noirs que leurs mantilles, n'avaient allumé aucun désir dans son âme; aucun cri d'amour, aucun soupir ne s'était échappé de sa poitrine.

Rentré en France par sa ville natale, il serra contre son cœur le vénérable M. de Cernay, et combla de caresses la jeune enfant qui, le regardant fixement avec une avide curiosité, lui demandait compte, sans repos ni trêve, des merveilles qu'il avait visitées.

Madeleine avait quinze ans, le souvenir de son frère Paul s'était fortifié dans son cœur pur et noble où l'oubli eût fait tache. Lorsque le domestique de M. de Cernay revenait de la poste avec un paquet d'Italie ou d'Espagne, la jeune fille, s'asseyait aux pieds de son père, s'accoudait sur ses genoux, et le priait de lire à voix haute toutes les belles choses qu'écrivait le voyageur. Les lettres de Paul étaient fort longues, remplies d'observations de la plus haute portée et de descriptions où devait se perdre l'esprit de la petite curieuse; néanmoins c'était plaisir de la voir écouter avec recueillement, avec extase, les récits du poëte, les dissertations du savant, elle semblait n'en rien vouloir perdre, et sa rêverie se balançait à l'élégante harmonie des phrases, comme aux accords d'un chant mélodieux dont on ne saisit que les notes et le mouvement. Quand le lecteur arrivait à la fin de la lettre, il y trouvait quelques caresses pour la petite sœur, et les yeux de Madeleine petillaient alors de bonheur, en attendant qu'ils se mouillassent de larmes .

Tous, nous avons trouvé, dans notre jeunesse, quelque jeune enfant qui nous aimait; quiconque a vécu en famille a été le privilégié de l'un de ces petits êtres charmants, à la voix argentine et au cœur d'or; avec quelle aveugle passion ils prodiguent leur tendresse! quel gros chagrins, que de grosses larmes quand ils quittent leur ami! quelle fête lorsqu'ils se jettent dans ses bras!

En plaçant ainsi l'amour dans l'âme en fleur de la douce enfance, n'est-ce pas une touchante leçon que donne à l'humanité le Créateur qui nous fit tous pour nous aimer.

Après avoir donné quelques jours à sa famille adoptive, après avoir raconté ses voyages, Paul reprit ses graves occupations; il se replongea dans l'isolement. Il achevait un grand ouvrage sur les sciences naturelles, et plus il approchait du terme de ses travaux, plus il y mettait d'application. Il fallut bientôt l'arracher de son cabinet pour le voir.

Chacun dans la maison se ressentait de la solitude de Paul Guérin. M. de Cernay se débattait contre de tristes pressentiments et s'efforçait de concentrer un noir chagrin. Son rêve chéri fuyait à tire-d'aile; il voyait grandir sa fille, et, quoiqu'elle fût presque femme par ses talents précoces, par sa distinction et la suave délicatesse de ses pensées, autant que par sa beauté, il n'avait rien surpris chez son pupille qui pût lui faire espérer en l'avenir. Paul aimait Madeleine comme une sœur, d'une affection calme et raisonnée; l'âme de ce jeune homme était comme ces lacs qui, protégés par de hautes montagnes, ne sont jamais attaqués par les vents et dorment, que leur ciel soit d'azur ou d'éclairs.

M. de Cernay, en étudiant sa fille, ne s'était, au contraire, que trop convaincu de l'inclination de son jeune cœur; ce cœur avait pris les devants et s'était rempli du sentiment qui, pour combler les vœux de son père, aurait dû faire battre celui de Paul. Alors, M. de Cernay, prompt à s'effrayer, tressaillait en pensant à ces deux existences flétries, l'une par l'ambition, l'autre par l'amour, précipices également profonds où toute jeune âme se perd, lorsqu'un mauvais génie l'y pousse; et ce mauvais génie c'était lui, lui qui, chaque jour, prenait Dieu à témoin de la pureté de ses intentions et de l'étendue de son dévouement.

L'œuvre de Paul Guérin fut enfin achevée, et reçue avec grande faveur par le public. La réputation de l'auteur fit un pas de géant; de ce premier pas elle prit rang parmi les illustrations : ce fut un aliment au feu qui dévorait le jeune savant; dès lors, il rêva des travaux plus difficiles et une renommée plus éclatante.

Un soir, qu'assis devant l'une de ces immenses cheminées dont les provinces méridionales n'ont pas encore tout à fait proscrit l'usage, Paul recevait les éloges de M. de Cernay, et remerciait Madeleine des compliments qu'elle lui adressait, on lui remit son courrier.

— Ah! s'écria-t-il, voici qu'on me demande en Allemagne, à Heidelberg, pour m'associer aux travaux d'une commission... Lisez, cher père.

Disant cela, le front pâle du jeune homme sembla rayonner.

Madeleine trembla de tout son corps, et baissa la tête.

M. de Cernay prit la lettre, regarda d'abord sa fille; puis, s'adressant à Paul :

— Et que feras-tu?

— Lisez!

Sans attendre que la lecture fût achevée, Paul se leva, et, marchant à grands pas, il dit :

— Commission d'élite... princes de la pensée... j'irai... j'irai... quelle gloire!... Déjà connu!... connu de mes généraux, moi, pauvre soldat d'hier... moi!

— Ainsi tu pars? répondit M. de Cernay en rendant la lettre et regardant encore sa fille.

— Il le faut bien, cher père, il le faut bien, je me proposais, depuis longtemps d'ailleurs, de visiter ce pays où les hommes graves et laborieux ont donné asile à la vraie science.

— Et quand partez-vous, mon ami? demanda Madeleine d'une voix qui tremblait d'émotion et de candeur.

— Mais... demain, demain au point du jour, petite sœur... je suis attendu, il n'y a pas de temps à perdre.

La jeune fille se leva à son tour, et alla s'occuper des malles de Paul qui, en sa qualité d'homme sérieux, ne savait pas faire un paquet de six chemises.

Le lendemain arriva trop tôt pour Madeleine, trop tard pour Paul. La nuit fut également mauvaise pour les trois babitants de Cernay; car, de ce charmant logis, trois folles s'échappèrent, qui coururent par monts et par vaux dans les champs de l'avenir, cueillant ici des fleurs, accrochées là par des épines, mais ne s'arrêtant que pour repartir.

Paul baisa le front de sa compagne d'enfance, promit un prompt retour, et la voiture qui l'emportait ne fut bientôt qu'un point noir sur le long ruban poudreux de la route où ses amis étaient venus l'accompagner.

Quand ce point noir s'effaça, Madeleine se retira dans sa chambre, mélancolique et chagrine, comme le pigeon de Lafontaine qui, de son lit de mousse, et la tête sous l'aile, attendait l'audacieux, l'imprudent voyageur.

Dès ce départ, le séjour de la petite ville des Pyrénées et de la fraîche vallée, devint amèrement triste pour ses hôtes. M. de Cernay surprenait, chaque jour, le secret de son enfant; il ne pouvait plus douter; la pauvre jeune fille nourrissait dans son âme une chimère qui lui préparait bien des larmes.

Ne pouvait ramener sur les traits déjà pâlis de Madeleine, la naïve insouciance de son âge, M. de Cernay la prit à part, et lui dit :

— Chère amie, je me fais vieux, l'air de ces montagnes est trop vif pour moi; nous allons partir.

— Partir! mon père! s'écria Madeleine, sans chercher à cacher son émotion.

— Aimes-tu donc mieux rester ici, notre pauvre maison n'est guère plus habitable, cependant, elle est si triste.

— Oh! oui, papa, bien triste!

Puis, tout à coup, ses joues s'animèrent; une pensée délicieuse venait de traverser ses esprits.

— Où allons-nous, cher père?

Sa voix était devenue aussi caressante que son regard; ce n'était plus la jeune fille rêveuse, c'était l'enfant qui sourit avec malice pour qu'on cède à sa fantaisie.

— A Paris, répondit doucement M. de Cernay dont le regard avait pénétré l'âme de sa fille qui se tut, baissa les yeux, puis murmura :

— Nous partirons quand tu voudras.

Ces mots furent à moitié mangés ; Madeleine se retira pour essuyer deux grosses larmes, et elle s'enfuit au jardin.

Pourquoi pleurait-elle? Pourquoi son cœur était-il si rempli de soupirs?... Quel trouble l'agitait?

La vierge, hélas! ne connaît pas l'origine des premières douleurs de son âme ; elle souffre, elle pleure, elle soupire, en attendant que sa mélancolie toute poétique se change en odieux supplice ou en joie du paradis. Alors, elle est femme.

Madeleine s'occupa des préparatifs de son voyage, son petit bagage fut bientôt en ordre ; elle fit une visite à la chambre de Paul, fureta partout, se saisissant de ce qu'elle pouvait cacher, emporter et garder, en souvenir de celui qui ne devait plus quitter son cœur.

Deux jours après, M. de Cernay et sa fille partaient pour Paris.

FIN DU PROLOGUE.

Un cabinet de savant où il est question de toute autre chose que de science.

—

On était au déclin de l'hiver de 1840, Paris fêtait, à sa manière, le froid qui s'en allait, et les bourgeons naissants. On dansait encore chez les plus intrépides, et les premiers beaux jours encombraient d'équipages le bois et l'avenue des Champs-Elysées.

Loin des fanfares de Strauss, des cavalcades, des théâtres, des concerts spirituels, des matinées à la mode, dans une honnête et modeste maison de la rue Jacob, vivait, absorbé par ses travaux, un homme que nous voudrions dessiner en trois coups de crayon. Cet homme se nommait Denys de Magnan; il était bas de taille, gros de ventre; son front était large, élevé, chauve, luisant; ses petits yeux gris petillaient, et sa bouche gracieuse souriait fréquemment.

M. Denys était un savant fort estimé, un homme fort aimable; les livres ne l'avaient pas rendu maussade comme la plupart de ses illustres confrères; il avait eu, pendant les quarante années de sa studieuse retraite, le bon sens de ne pas enfouir tout son esprit dans la poussière de ses bouquins, et, malgré ses soixante ans, malgré le calme régulier de son existence, il aimait, par fois, à rire des fredaines d'un charmant mauvais sujet de fils que le ciel lui avait donné.

Le cabinet dans lequel nous rendons visite au savant, ressemble à tous les cabinets de ces messieurs; il se compose de deux pièces. La première est meu-

blée de statues éclopées, défigurées, poudreuses, tapissée de médailles et de quelques tableaux. La seconde, qui est le *sanctum sanctorum,* est emcombrée de livres, de mappemondes, de cartes, de vieilles armures d'où s'exhale un parfum à faire pâmer un antiquaire.

M. Denys, membre de l'Institut, correspondant d'une foule d'Académies étrangères, feuillette, avec impatience, un gros volume qu'il vient d'ouvrir, et ne s'interrompt que pour jeter les yeux sur une carte que supporte, à ses côtés, un petit chevalet.

— Je ne trouverai rien décidément... absolument rien, ni dans les anciens, ni dans les modernes; et, cependant, il y a cause à tout... à tout... oui, à tout... Voyons ce que nous dit Strabon.

Un vigoureux coup de sonnette retentit dans la première pièce, pendant que M. Denys furetait dans les rayons supérieurs de sa bibliothèque.

Sans discontinuer sa recherche, il cria : Entrez! et ce ne fut qu'après avoir trouvé le tome dont il avait besoin que, se retournant, il vit debout devant sa table, et le chapeau à la main, un personnage singulier et tout à fait nouveau pour lui.

L'étranger était haut d'environ six pieds, mince, fluet et un peu courbé sous le poids de sa taille; son visage était long, maigre, anguleux, olivâtre, ses joues creusées et terreuses, son front qui fuyait sous quelques boucles de cheveux gris, son menton pointu et armé d'une large mouche, ne manquaient pas de distinction; une mélancolie presque sombre était répandue sur sa face éminemment expressive, mélancolie favorisée, d'ailleurs, par les habits de grand deuil dont il était couvert.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur? demanda le savant avec quelque embarras.

L'inconnu fit le tour de la table, se laissa choir dans un fauteuil, étendit ses longues jambes qu'il croisa, avec effort, l'une sur l'autre, et répondit :

— Monsieur, vous ne me connaissez probablement pas plus de nom que de vue.

— Peut-être...

— Je suis le baron de Wachenheim... Mille pardons, si je m'assieds sans plus de gêne, il m'est sévèrement défendu de me tenir debout longtemps, et votre escalier m'a paru un peu roide.

— Faites à votre guise, monsieur... Mais à qui ou à quoi dois-je l'honneur de votre visite, s'il vous plaît?

— A vous-même, et dans notre intérêt commun.

— Je vous écoute, dit le savant, qui s'assit à son tour et se recueillit.

— Monsieur, vous avez un fils, si je ne me trompe.

— J'ai ce bonheur.

— Hum! bonheur... n'allons pas trop vite en besogne; ce fils est un magnifique jeune homme que les salons s'arrachent, qui chante à ravir et tourne à merveille les petits vers.

— Hélas! oui... Je déplore ces penchants frivoles, mais puisque Raymond y trouve son profit...

Le baron laissa percer entre les coins de ses lèvres effilées un sourire sardonique, dont M. Denys fut presque mécontent.

— Il y a profit et profit. Le chant, la danse et les sonnets mettent souvent les jeunes gens très-bien avec les dames; mais...

— Mais...

— Je ne sache pas que l'on ait tout à gagner avec les dames... Bref, M. Raymond, votre fils, court en ce moment un danger sérieux, et je viens vous en avertir.

— Un danger! sa vie serait-elle menacée? s'écria le savant.

— Mieux que cela.

— Vous m'effrayez.

— Votre fils est amoureux...

— Eh! pardienne, monsieur, que ne vous expliquiez-vous plus tôt; vous m'avez tenu sur des charbons ardents pendant cinq minutes pour m'apprendre ce que je crois savoir aussi bien que vous.

— Ah! vous savez cela aussi bien que moi? Soit... De qui donc, s'il vous plaît, M. Raymond est-il épris?

— Belle question!... Il est épris... Au fait, de qui est-il épris aujourd'hui? le gaillard change d'amourettes si souvent que je m'y perds.

— Il vous raconte, par conséquent, toutes ses menées amoureuses?

— Mais oui, et il les raconte avec beaucoup de charme. Ce garçon-là égaye mes soirées par sa belle humeur; avant de faire sa toilette pour aller courir le monde, il vient tisonner mon feu, et nous jasons; cela me rafraîchit; j'oublie mes livres et j'écoute. C'est une vie réjouissante qu'on mène de ce temps, à ce qu'il paraît; quand j'étais jeune on s'ennuyait fort.

Pourriez-vous me dire quelle est la dernière historiette que vous a racontée monsieur votre fils ne craignez pas d'être indiscret, je suis ici pour vous servir.

— C'est que, monsieur, si j'ai bonne mémoire, il y a dans ce charmant imbroglio des secrets bien mignons, et qui doivent rester en famille.

— Je vous comprends, vous ne me connaissez pas, et je n'ai pas encore mérité votre confiance; je vais donc vous éviter la moitié de la peine; M. Raymond vous a-t-il parlé depuis huit jours d'une belle brune dont il est fou, d'une brune qui...

—Mon fils est à Toulouse, depuis plus de huit jours, monsieur; je suis donc privé de sa compagnie, à mon grand regret. Toutefois, je vous confesse que dans sa dernière confidence, il était question d'une blonde fort agréable, et non d'une brune qu'il me souvienne...

—Ah! M. Raymond est à Toulouse, reprit le baron en ricanant, voilà qui est original.

— Original! et en quoi, je vous prie?

— En ce que, depuis huit jours, je n'ai cessé de le rencontrer au faubourg Saint-Honoré.

— Vous êtes dans une erreur profonde, et nous faisons, sans doute, un plaisant quiproquo.

— Je plaisante rarement, et ne me trompe jamais.

— Je vous en félicite; mais mon fils est à Toulouse, où il règle des affaires de famille assez importantes.

— M. Raymond est à Paris, où il s'occupe d'une affaire de cœur assez fâcheuse.

— Ah çà! monsieur, reprit avec vivacité le savant terminons cette aventure. Vous tombez des nues dans mon cabinet; je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam, passez-moi l'expression, et vous voulez me prouver que mon fils, dont j'ai reçu ce matin une lettre datée de Toulouse, est à Paris, dans je ne sais quel faubourg. Ceci passe la permission. Quel est ce M. Raymond dont vous prétendez parler?

Le baron fit claquer deux ou trois fois l'index de sa main droite sur son poing gauche, et, accompagnant

le bruit sec de ses doigts de son sourire étrange, il répondit :

— Peu vous importe que je vienne d'en haut ou d'en bas, pourvu que je vienne à point pour vous apprendre que M. Raymond-Denys de Magnan, votre fils, est à Paris, où je l'ai vu ce matin, et non à Toulouse, où vous le croyez. Est-ce parfaitement clair?

— C'est parfaitement clair si c'est parfaitement vrai. Eh bien! je vous crois; après?

— Après... Je suis venu vous dire que si M. votre fils vous a joué un tour de sa façon en prétextant ce voyage de Toulouse, c'est que son cœur et sa tête sont dans un affreux désordre; qu'une jeune brune, avec des cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau, et des yeux bleus comme l'enveloppe du paradis, est cause de ce désordre, et que si, finalement, vous ne venez en aide au pauvre diable, il en trépassera aux petites maisons.

— En aide, en aide; cela vous est facile à dire... Est-ce que je sais comment m'y prendre, moi, avec ces galanteries?

— Alors, monsieur, écoutez et mettez à profit ce conseil : lorsque vous verrez votre fils, et tâchez que ce soit bientôt, apprenez-lui que la femme dont il s'est follement épris ne l'aimera jamais; ayez soin, surtout, d'appuyer sur ce dernier mot.

—Et lorsque mon fils me demandera la preuve de cette vaillante affirmation, que répondrai-je, s'il vous plaît?

— Vous direz ceci : La demoiselle que vous poursuivez à outrance aime un heureux cavalier, et si elle se marie, elle n'appartiendra qu'à l'homme dont elle a fait son dieu. Quant à vos poursuites, elles lui sont de tout point fort importunes.

— Voilà une belle commission, que je ferai fort mal, assurément.

— Mais, enfin, monsieur, vous n'êtes pas sans avoir aimé pour votre compte, et un homme de votre savoir, de votre intelligence...

— J'ai la mémoire fort ingrate; et du temps dont vous parlez, il y a, ma foi, quelque chose comme une éternité. Ah çà! la demoiselle en question est donc bien difficile qu'elle dédaigne un jeune homme, héritier d'une très-honnête fortune, porteur d'un nom sans tache et bâti à la grecque de la tête aux pieds?

— Le cœur des demoiselles n'a pas la fureur du grec comme vous, mon cher monsieur, il aime à tort et à travers...

— C'est donc une coquette qui joue mon pauvre Raymond?

— C'est un ange de vertu et de douceur, votre fils est venu trop tard, voilà tout.

— A la bonne heure, l'honneur est au moins sauf de cette façon.

— Et maintenant, si j'ai un second conseil à vous donner, c'est de marier au plus vite M. Raymond.

— Comme vous y allez!

— Faites choix d'un parti, et poussez-y votre fils tête baissée...

— Le voudra-t-il?

— Les amants désespérés se laissent toujours faire, ils se marient pour donner le change à leur passion désolée... On assure que ces sortes d'alliances sont les plus heureuses.

—Et où diable chercher un parti?... Voilà vingt-cinq ans que je ne cherche que des problèmes et des manuscrits!

— La terre est peuplée d'autant de filles que de garçons, monsieur Denys... et tenez, pendant que j'y pense, ne connaissez-vous pas la famille de Moncal.

— Moncal, oui, parbleu; il y a dix ans que je n'ai mis les pieds à leur hôtel, mais ce sont de vieux amis.

— Eh! bien, vous trouverez au sein de cette famille, une jeune fille... Je n'aime pas à faire les portraits, allez la voir, et faites en sorte qu'elle se nomme bientôt madame Denys de Magnan. Sur ce, ajouta le baron en se levant et s'inclinant avec une roideur d'automate, j'ai l'honneur de vous bien saluer, et il sortit, marchant d'un pas difficile.

Le savant suivait son visiteur et contemplait, avec étonnement, ce géant, dont la maigreur était telle que ses larges vêtements dessinaient, de tous côtés, des saillies osseuses et des lignes en relief.

— Voilà un original qu'a complétement négligé M. de Buffon, pensa M. Denys, en retournant à son bureau. Je n'ai jamais vu pareille charpente... Après tout, repassons un peu ce qu'il a dit; je me vois dans de mauvais draps... Ah! monsieur Raymond... Ah! ah! vous mettez le Languedoc dans l'Ile-de-France, et le Capitole au quartier Saint-Honoré... Ah! ah! Ce n'est pas maladroit pour le fils d'un géographe..... Ah! ah!

Après cinq minutes de réflexions de ce genre, l'excellent homme posa machinalement la main sur le tome de Strabon, qu'il avait choisi avant l'arrivée du baron; puis il l'ouvrit distraitement et se mit à lire quelques pages du célèbre voyageur sur l'Égypte. Peu à peu, la pensée du savant changea de direction, et il s'éloigna bientôt de monsieur son fils et de son

équipée, de toute la distance qui sépare les bords fleuris de la Seine des bords marécageux du Nil.

Un nouveau coup de sonnette tira encore M. Denys de sa méditation, et comme il relevait la tête, il s'écriait, l'air triomphant : « Je l'ai trouvé! enfin, j'ai trouvé! » Il vit courir à lui un homme qui lui tendait les bras, et il se jeta impétueusement à son cou.

— Cernay! mon ami, mon vieil ami! dit-il après un court silence.

— Mon cher Denys!

— Et tu m'arrives ainsi, sans t'annoncer, sans me faire goûter six mois d'avance tout le plaisir que tu savais me faire éprouver.

— Pardonne-moi, je suis sous le coup de préoccupations si pénibles, que je ne vis plus depuis quelques années; d'ailleurs le hasard seul m'a fait découvrir ton adresse; je l'ai apprise, hier, chez la comtesse de Moncal, où l'on se plaint beaucoup de ta rareté.

— Je fuis le monde et ses distractions; voilà dix ans que j'avale la poussière de mon cabinet, où me retient un ouvrage interminable. Mais parlons de toi; depuis quand es-tu à Paris, comment t'es-tu décidé à quitter ton chaud Roussillon?

— Hélas, mon pauvre ami, je ne suis à Paris que depuis huit jours, et voilà quatre ans que je mène une vie nomade dans tous les coins de l'univers, quittant l'Italie pour l'Écosse, l'Écosse pour l'Allemagne, l'Allemagne pour l'Orient, et cherchant, vainement, partout ce qui m'échappe.

— Tu m'effrayes, que te manque-t-il donc?

— Le bonheur.

Le savant prit la main du voyageur et, la serrant avec affection, il murmura :

— Ta fille?...

— Elle vit, soupira M. de Cernay, qui comprit cette courte interrogation, mais elle se meurt.

Une larme s'amassa au coin de la paupière de M. Denys; il serra de nouveau la main du pauvre père.

— Il s'est passé de bien tristes choses sous mon toit depuis que nous nous sommes quittés, mon cher Denys, et je suis accouru vers ici pour épancher mes chagrins dans ta vieille amitié.

Le savant repoussa les livres qui couvraient sa table, et, faisant tourner son fauteuil, il baissa la tête et prêta l'oreille.

— Tu étais en Suède, lorsque je te fis part de la naissance de ma bien-aimée Madeleine et de la mort de sa mère; tu étais en Grèce, lorsque je t'appris les premiers succès de Paul Guérin, mon fils adoptif; depuis cette époque, nous ne nous sommes plus écrit, non par indifférence, mais par paresse mutuelle, et voici ce qui s'est passé : Paul est devenu un homme célèbre...

— Je l'ai appris par toutes les gazettes, et je m'en suis convaincu en lisant ses importants ouvrages; ce garçon-là sera l'honneur de la science; la gloire en est à toi, qui l'as dirigé dès son enfance...

—Gloire que je paye déjà bien cher, que je payerai de toutes les larmes de ma vieillesse, car elle me coûtera la vie de mon enfant.

— Bonté du ciel! explique-toi?

— J'aimais Paul, comme tous deux nous aimions son père, j'avoue même que, fier de cette magnifique intelligence cultivée par mes soins, je l'aimais avec une tendresse égoïste et jalouse, si bien que, désirant l'appeler mon fils avec cette autorité que me refuse la na-

ture, je me mariai dans l'espoir d'avoir une fille, et d'unir un jour ces deux enfants.

— Voilà qui était fort sage.

— C'était un projet gros de folies, un espoir insensé dont Dieu m'a puni : car Paul est devenu un génie, et ma pauvre Madeleine est seule à l'aimer...

— Ah! diable! ceci dérange bien des choses.

— Paul a aujourd'hui vingt-sept ans, Madeleine en a vingt-deux; Paul est dévoré par la science, qui ne lui laisse ni repos ni trêve, qui ne lui permet pas de laisser tomber un regard à ses pieds, où il trouverait ma pauvre fille, en proie à une fatale passion, à un amour empoisonné qui, trop fier pour se plaindre, meurt dans sa fleur et dans sa chasteté.

— Je te comprends, mon ami, n'en dis pas davantage : j'ai l'espoir que tu t'exagères le mal; permets-moi quelques questions. D'abord es-tu bien maître du secret de ta fille? enfin, t'es-tu ouvert à Paul, as-tu sondé son cœur?

— Oui, j'ai sondé le cœur de Paul, et je l'ai trouvé d'un froid de glace pour ma fille, la vie de ce jeune homme s'est réfugiée dans son cerveau, son âme est sèche; il ne comprend ni l'amitié, ni l'amour; les doux sentiments de la famille ne l'ont jamais ému; orphelin dès le berceau, il n'a pas reçu ces caresses maternelles qui nous révèlent, en partie, les trésors que la femme réserve à celui qu'elle choisit; acharné à la poursuite de ce démon ambitieux que nous appelons le savoir, il traversera ses plus belles années, le front pâle et battu, l'œil en feu, le cœur mort, et sa main ne posera jamais dans la main d'un ami ou d'une amante. Il traite le mariage de faiblesse; c'est selon lui, une association puérile, et il avoue franchement que s'il était

marié, il rendrait sa femme malheureuse par son indifférence et son abandon. Il regarde la femme comme un être incomplet, nécessaire aux hommes oisifs, aux dissipés, aux fous, et en un mot à ceux qui ne peuvent vivre seuls, sans ennui. Si j'étais résolu à prendre une compagne, ce dont Dieu me garde, me disait-il un jour, je vous demanderais ma petite sœur Madeleine; mais comme je sais qu'elle serait parfaitement à plaindre de porter mon nom, je vous somme d'avance de me la refuser net, le jour où j'aurais la déloyauté de vous faire cette demande. Voilà ce qu'est Paul.

— Eh! mais il y a des choses fort sensées dans tout cela, balbutia le savant, et sauf l'exagération, M. Guérin n'est pas éloigné du vrai; mon cher, lorsqu'on s'est acoquiné avec les in-folio, et qu'on se trouve en ménage, tout y va de mal en pire. Madame de Magnan était une excellente créature qui me boudait trois semaines sur quatre assez régulièrement. Cependant j'ai souvent reproché à Guérin, en lisant ses ouvrages, des boutades poétiques fort déplacées chez un homme de son poids; je les attribuais à la fougue de la jeunesse, aujourd'hui je ne les lui pardonne plus.

— C'est vrai. Paul en étudiant les phénomènes de de la nature s'est souvent senti pris de beaux élans d'enthousiasme; il s'élève quelquefois dans des régions poétiques qui m'ont toujours trompé en me faisant croire à la chaleur de son âme.

— Eh bien?

— Eh bien! ce n'était qu'une excitation du cerveau. une fièvre passagère.

— Revenons à ta fille, maintenant; as-tu mis le doigt sur la plaie, comme on dit?

— Hélas, oui, de même que Paul, enfant, était un

prodige, Madeleine annonçait de bonne heure ce qu'elle devait être... un martyre! Son âme est sensible à l'excès, son cœur est brûlant, et, je le répète, la sévérité de sa vertu la conduit au tombeau. Il ne m'a pas fallu longtemps pour posséder son secret. Tout enfant elle aimait passionnément celui quelle appelait son frère; à quinze ans elle n'entendait prononcer son nom qu'en rougissant, et ne lisait ses lettres qu'avec un trouble insurmontable : effrayé de ce penchant, j'ai tout mis en œuvre pour le vaincre ou le détourner. J'ai quitté ma paisible province, je suis venu à Paris, j'ai couru les fêtes, j'ai tenté d'enivrer cette jeune imagination... soins inutiles, le mal a fait des progrès rapides; les couronnes, les adulations du monde, les plaisirs n'ont pu dérider ce front rêveur, et fixer cette pensée tenace qui s'échappe sans cesse du cercle dont je l'entoure, pour courir après la chimère qu'elle poursuit.

Vingt partis se sont présentés, qui m'ont fait des offres brillantes; ma fille a refusé vingt fois. Pendant quelques mois, j'ai cru triompher de mon mauvais génie. Madeleine avait repris sa gaieté enfantine, sa douce insouciance; elle semblait se relever à mes côtés, comme se relève un beau lis que l'orage a tenu couché sur sa tige; elle était la première à me proposer les plaisirs qu'elle avait tant dédaignés jusqu'alors, elle aimait le spectacle, le bal, la toilette, et ses doigts volant sur les touches de son piano, n'y trouvaient que des accords joyeux qu'elle préférait à ces chants mélancoliques dont elle avait si longtemps navré mon âme. Te dire combien je savourais les délices de cette vie nouvelle m'est impossible; une nuit (nous avions passé la soirée à l'ambassade de Sardaigne), je fis un rêve affreux; je vis Madeleine à son heure suprême, pâle, et

n'ayant de force dans la voix que pour mêler mon nom à celui de Paul; éveillé en sursaut par cette vision odieuse, je m'habillai en toute hâte, et me dirigeai, à petits pas, vers la chambre de ma fille pour me rassurer entièrement, en la voyant dormir de son doux sommeil d'ange. J'ouvris la porte avec précaution, et demeurai muet et immobile sur le seuil, en apercevant Madeleine agenouillée à son prie-Dieu, et la tête plongée dans ses deux mains entrelacées. La pauvre enfant était vêtue d'un long peignoir blanc qui dessinait sa taille riche et frêle, son cou plié comme celui d'un beau cygne semblait attaché au pied de la croix qui dominait son front; je me glissai sur le tapis en étouffant le bruit de mes pas, et je m'arrêtai pour attendre la fin de cette prière silencieuse. Profondément ému, je ne pus résister à un douloureux soupir qui vint me briser le cœur, et je murmurai le nom de ma fille! Vive comme l'éclair, elle se retourna, poussa un cri, se leva et tomba dans mes bras! Alors je vis sur le prie-Dieu un portrait de Paul, que l'ingrat voyageur nous avait récemment envoyé d'Allemagne, je le touchai... le verre humide du médaillon était mouillé de larmes.

— Pardon, cher père, je te fais bien de la peine; pardon, je ne te savais pas là, me dit Madelaine avec un chagrin navrant.

Ces mots furent pour moi un trait de lumière; je compris que la gaieté de ma fille n'était qu'une étude pour me tromper. La malheureuse victime avait admirablement joué un rôle qui, de scène en scène, la conduisait à une horrible catastrophe. Rieuse pour moi, elle réservait ses souvenirs et ses pleurs pour la solitude de ses insomnies.

— Tu l'aimes donc bien? lui dis-je.

— Oh oui! me répondit-elle en sanglotant.

— Alors, maudis-moi, chère enfant, car je suis cause de ton malheur. S'il ne pense pas à toi, s'il n'est pas près de toi, c'est à moi qu'il faut t'en prendre. Cependant, je voulais, j'aurais voulu, en vous unissant, m'entourer de deux enfants. J'ai voulu que ton mari fût un homme d'élite, et, en cultivant son esprit, j'ai desséché son cœur!... Éclairé trop tard sur ses sentiments, j'ai encouragé ses absences, ses voyages, pour te détacher de lui...

— Me détacher!.. jamais! jamais!

— Comment peux-tu donner tant d'amour à qui ne te donne qu'une amitié banale?

— Il ne me connaît pas!

— Il ne te connaîtra jamais! m'écriai-je en attirant sur mon cœur la tête pâle de ma fille chérie.

—Oh si! reprit-elle avec inspiration.

— Il te sacrifiera toujours à ses livres.

— Non... je serai sa femme... je le sais; je le sens là.

— Tu l'épouseras, peut-être, mais tu ne seras pas heureuse. Chère, son âme est froide, la tienne est brûlante.

— Oh! mais moi, je pourrai l'aimer, sans blâme...

— Dieu veille sur nous, ma pauvre enfant! D'ici là, nos cœurs vont bien saigner!

Je la pressai de nouveau sur ma poitrine, et la quittai pour aller, de mon côté, prier le Seigneur.

— Hum! marmotta M. Denys, ceci devient on ne peut plus sérieux... Diable! diable!

La porte du cabinet, vivement poussée, livra passage à un gracieux jeune homme, mis avec une élégance du meilleur goût, et dont le visage exprimait à la fois la franchise et la distinction.

— Ah! Cernay! s'écria M. Denys en ouvrant ses bras, je te présente monsieur mon fils, qui débarque de Toulouse à la minute... Bonjour, mon garçon!

Après avoir embrassé son père sur les deux joues, le jeune homme se tourna vers M. de Cernay et le salua respectueusement.

— Je te fais compliment, mon cher Denys, et je n'en dirai pas plus long pour ne pas effaroucher ta modestie... Il me semble, monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à Raymond, que nous nous connaissons déjà...

— Ah! bah! s'écria le savant.

— Oui, mon père, j'ai eu l'honneur de voir monsieur à Bade, la saison dernière.

—Touchez-vous donc la main, morbleu!... A la bonne heure; mais je vous admire. Quoi! vous vous êtes connus, et ni l'un ni l'autre ne s'en est vanté à moi; vous êtes de fiers originaux, parole d'honneur...

— Je ne savais pas que M. de Cernay fût de vos amis.

— Et moi j'ignorais que l'élégant cavalier que je rencontrais souvent s'appelât Raymond Denys de Magnan.

— Très-bien; vous ne tarderez pas à faire plus ample connaissance.

— Vous venez, tous les deux, dîner chez moi, aujourd'hui même, dit M. de Cernay.

— Aujourd'hui, c'est impossible, répondit M. Denys; je ne puis pas quitter mon travail; voilà, d'ailleurs, un pauvre diable qui doit être rendu de fatigue : il arrive de Toulouse par les messageries... C'est bien par le coche que tu es venu, n'est-ce pas, mon garçon?

— Je ne suis nullement fatigué, mon père, répliqua le jeune homme, qui, tout en éludant la question, laissa

percer un sourire joyeux sur ses lèvres. A demain donc, reprit M. de Cernay.

— C'est convenu; nous irons, dans l'après-midi, présenter nos devoirs à mademoiselle Madeleine; et, maintenant, mon cher Raymond, va un peu secouer la poussière de tes habits de voyage, et faire un bout de sieste; à ta place je dormirais debout; il y a fort loin d'ici à Toulouse! De mon temps, on faisait son testament avant d'entreprendre cette expédition.

Raymond salua et sortit.

— Ton fils est un élégant achevé, mon brave Denys, il descend de diligence aussi frais que s'il rentrait du bois de Boulogne.

— Hein! n'est-ce pas? Les jeunes gens d'aujourd'hui sont insupportables, et ce luron-là met plus d'argent chez son tailleur, en une année, que je n'en mets, moi, en trois ans, chez mes libraires. Au demeurant, c'est un aimable et digne jeune homme, plein d'honneur et de joyeuseté... En voilà un qui rendra sa femme heureuse!

—Il n'y a qu'à le voir pour s'en convaincre...

— Ah çà! interrompit le savant, si nous faisions une chose?

— Laquelle?

— Si ta fille devenait la mienne... Hé! hé! voilà qui n'est pas trop ridicule, ce me semble!

M. de Cernay secoua la tête.

— Mon fils aura vingt-cinq mille livres de rente en bonnes terres; les Magnan sont de même date que les Cernay, je dis cela pour toi, car, à mon avis, tous les hommes datent du père Adam. Raymond a vingt-six ans bientôt, il est musicien, il rimaille, il chante, il est brave, il est de bonne compagnie, et si ce paresseux

eût voulu étudier ses classiques et mordre aux antiques il se serait poussé fort loin, voilà donc ce qu'il apporte en ménage, cela te convient-il?

— Ah! mon ami, je signerais au contrat à l'instant même, si Madeleine y pouvait consentir, mais le moyen de lui faire dire oui, après ce que tu sais?

— Le moyen, le moyen, nous le trouverons, que diable : Archimède a trouvé le levier, Newton le binôme, et Bacon la poudre, sans compter ce que je viens de découvrir dans une parenthèse de Strasbon, partant, rien n'est introuvable...

— Mais elle a obstinément refusé...

— Bah! bah! on se lasse de refuser; pour ta part, consens-tu à cette union?

— Je la souhaite de tous mes vœux.

— Le problème n'a donc plus qu'un inconnu; nous le résoudrons.

— A demain, dit M. de Cernay en se levant; je te ferai faire la connaissance d'un homme fort intéressant.

— Très-bien; est-ce un homme du métier?

—Non pas; je crois même qu'il ne sait pas lire, mais il a voyagé fort longtemps et fort loin, et sa mémoire est prodigieuse; cet homme est un livre vivant.

— Son nom?

— Le baron de Wachenheim.

—Peste! si c'est un livre, c'est un bien grand livre, mon cher.

— Tu le connais?

— Oui, je l'ai vu une fois... quelque part.

— Raison de plus pour que vous vous retrouviez chez moi; adieu, je viendrai te prendre demain à quatre heures.

— C'est entendu.

En quittant son ami, M. Denys sonna son domestique et lui ordonna de passer chez M. Raymond pour le prier de le venir trouver dans son cabinet.

— Je suis fâché de t'avoir reçu si prestement, mon garçon, dit-il au jeune homme; j'étais en affaire avec M. de Cernay. Maintenant assieds-toi là, et causons de ton voyage. Es-tu satisfait?

— Enchanté, répondit le jeune homme avec intrépidité.

Et il frisa les bouts de sa petite moustache d'un blond argenté.

— C'est, en effet, une fort belle ville, que Toulouse.

—Oui; c'est dommage qu'elle soit si éloignée de Paris.

— Bah! il n'y a plus de distance aujourd'hui; tel qui déjeune au faubourg Saint-Honoré peut y venir dîner après avoir fait cent lieues... c'est vraiment bien agréable.

— Je crois que vous exagérez un peu, cher père, dit Raymond embarrassé.

— Laissons venir les chemins de fer... Mais passons au sérieux. La lettre de ce matin ne dit pas un mot de mes affaires?

— Elles ne marchent pas vite, vos affaires.

— Bah! encore est-ce heureux qu'elles avancent, je craignais qu'elles ne marchassent pas du tout. Que t'a dit mon avoué?

— Il ne m'a rien dit: vous avez eu un mauvais ambassadeur, n'est-ce pas?

— Mais non... tu t'es mis du premier coup à la hauteur des diplomates qui ont inventé le *statu quo*, faire courir la poste et ne pas bouger, voilà le vrai talent.

— Eh bien, mon père, je suis digne de toute votre

admiration, car j'ai fait courir la poste, et je n'ai pas bougé.

— Conte-moi cela, garçon; conte-moi cela?

— J'ai fait courir la poste, car vous avez reçu ce matin une lettre de moi qui porte le timbre de Toulouse, et je ne suis guère sorti pendant huit jours du faubourg Saint-Honoré.

— Tiens! tiens! tiens! ceci menace de m'amuser fort, et pourquoi tout ce trafic, s'il vous plaît?

— Parce que nos intérêts communs l'exigeaient.

— Ah! bah, fit le savant, voilà qui me dépasse.

— C'est cependant vrai, comme je vous le dis, reprit le jeune homme, dont le front se voila tout à coup d'un nuage.

— Je voulais faire de la géographie aujourd'hui, pensa M. Denys, et voilà trois voyageurs qui me jettent en pleine algèbre; explique-toi, répondit-il, et commence par le commencement si c'est possible.

— Je suis amoureux fou, murmura Raymond d'une voix grave et troublée.

— Pardieu, la belle histoire, faut-il pour cela prendre un air si tragique?

— Je vous parle sérieusement, mon père, et si je n'étais attaché à la vie par le respect que je vous dois, et la tendresse que vous a vouée mon cœur, je me serais fait sauter la cervelle depuis longtemps.

— Allons, allons, pas d'enfantillage, s'écria M. Denys, tout en s'emparant des mains de son fils, si ta cervelle est détraquée, ce n'est pas en la faisant sauter que tu la remettras en place. Qu'est-ce que c'est que cette passion-là?

— Il y a près d'un an qu'elle me brûle le cœur.

— Mais enfin, viens au fait.

— Voici : A Bade, l'an dernier, j'ai rencontré une jeune fille plus belle que je n'en avais rêvé, et réunissant pourtant tous les charmes dont ma folle pensée s'est plu à parer ses plus chères créations. Son front souvent penché, ses longs regards mélancoliques, sa tête d'ange et son corps gracieux, m'enchaînèrent à ses pas, m'ont pour jamais enchaîné à son ombre. Une nuit, comme je passais et repassais sous ses fenêtres, ouvertes à la brise, j'entendis les accords éclatants de son piano, et bientôt sa voix m'apporta les notes plaintives d'un chant de Schubert; cette voix suave et mélodieuse, triste et puissante, me transporta dans un monde de délices, et chassa de ma mémoire les noms de toutes les femmes que j'avais aimées.

— A ta place, mon garçon, interrompit le savant, qui ne pouvait prendre sur lui de traiter sérieusement, pendant deux minutes, ce qu'il appelait des amourettes, je sais bien ce que j'aurais fait.

— Qu'auriez-vous fait?

— Ayant, comme toi, une voix superbe, je m'en serais servi pour riposter par quelque chansonnette. C'est ainsi que font les rossignols dans tous les bocages de l'univers.

— Les battements de mon cœur eussent étouffé ma voix, et d'ailleurs, j'eusse effarouché et fait taire ce doux rossignol. J'ai écouté, j'ai entendu, et, quand la sirène s'est tue, j'ai rêvé.

— Pauvre diable!

— La nuit suivante, les fenêtres étaient encore ouvertes; je me suis posté dans l'ombre, et j'ai veillé; puis, comme la voix ne se faisait pas entendre, j'ai répété, en essayant de modeler mes sons comme ceux qui m'avaient charmé la veille, la mélodie de Schubert.

— Voilà qui est bien; alors?

— Alors je vis apparaître, plus belle sous ses blancs vêtements que la plus belle des filles d'Ossian, la femme qui a troublé ma raison...

— Ah! ah! et elle te fit, sans doute, quelque minauderie; c'est la marche habituelle de ces sortes de choses...

— Elle ferma sa fenêtre sans s'y pencher, sans chercher à me voir. A quelques jours de là, je la rencontrai dans un bal, où elle semblait indifférente à la fête qui s'agitait autour d'elle; je mis en œuvre les moyens qui m'avaient quelquefois réussi pour plaire. Ses beaux yeux laissèrent toujours flotter sur moi ces rayons de molle lumière qui semblaient me dire : vous êtes de ce monde, et moi je suis du ciel : passez; je ne vous vois pas. »

— Ah! pour le coup, c'est trop fort, mon cher ami, tu patauges dans un affreux galimatias! s'écria le savant, qui, relevant ses lunettes sur son front, poussa bruyamment un soupir longtemps comprimé.

— Elle est du ciel, en effet, car, pendant toute la saison des eaux, je l'ai respectueusement suivie, passionnément observée, comme le marin perdu sur une mer orageuse suit, surveille et implore l'astre qui le dirige, et, pendant tout ce temps, elle n'a eu pour moi que cette poétique indifférence qui m'a blessé à mort en me faisant chérir les traits dont mon cœur est atteint.

— Bref, où en es-tu, à l'heure qu'il est?

— Chaque nuit, j'allais passer de longues heures sous ses fenêtres, qu'une fois je trouvai fermées, hélas! Elles ne devaient plus s'ouvrir pour moi, car le lendemain tout Bade s'entretenait du départ de la belle

et pâle étrangère. Je courus après elle sans savoir quelle route elle avait prise, et je suis revenu près de vous, mon bon père, sans l'avoir revue.

— Et depuis lors?

— Vous m'ordonnâtes, il y a huit jours, de partir pour Toulouse, et j'allais me rendre à vos ordres, lorsque, passant par la rue d'Anjou-Saint-Honoré, je vis une chaise de poste s'arrêter devant une porte cochère. La porte s'ouvrit en même temps qu'une main blanche abaissait une glace de la voiture, et je reconnus dans cette voiture celle que je croyais avoir perdue pour toujours.

— Bravo!

— Vous comprenez que je ne pouvais plus partir pour Toulouse.

— Du diable si c'est vrai; mais enfin?...

— Si j'étais venu vous raconter cette histoire, vous auriez fait comme de mes autres aventures, vous en auriez ri, et rire de ce qui me tue n'est pas de votre bon cœur, mon père. J'ai donc écrit à Toulouse pour qu'on mît à la poste de cette ville une lettre de moi à votre adresse, et par cette ruse, que vous pardonnerez à votre malheureux enfant, je vous ai trompé, bien à regret, mais pour un motif qui engage ma triste vie.

— Hein! fit l'excellent homme, pour se rassurer contre l'émotion qui le gagnait.

— Pendant huit jours, sentinelle vigilante, je me suis trouvé sur tous les pas de cette jeune fille : elle m'a vu, m'a reconnu, a paru touchée de ma persévérance, et son regard limpide s'est animé tout à coup d'un rayon céleste qui s'est trop vite éteint après m'avoir embrasé.

— Et quand s'est opéré ce miracle?

— Hier, vers cinq heures, dans l'allée des Feuillants, aux Tuileries, où elle se promenait avec son père, et, je crois, un ami de son père.

— Quels sont tes projets, maintenant?

— Encouragé par ce regard, je suis venu vous avouer mon mensonge et réclamer de votre bonté, de votre tendre amitié, une bien grande faveur.

— Laquelle?

— Celle de demander pour moi la main de cette jeune personne.

— Je le veux bien, si tu consens à recevoir net un refus, ce qui me déplairait fort à ta place.

— J'ai tout espoir. Si vous échouez, ajouta Raymond devenu pensif, je me résignerai.

— Sache donc, mon cher enfant, que ce matin un homme m'est venu voir, que je ne connais aucunement; cet homme, qui m'a tout l'air d'être l'ambassadeur de la tourterelle, m'a formellement recommandé de te faire savoir que tes marches et contre-marches dans le faubourg Saint-Honoré étaient autant de coups d'épée dans l'eau; qu'elles déplaisent fort à ta belle, car son cœur est irrévocablement donné, non pas à un archange du septième ciel, comme tu pourrais l'imaginer, mais bien à un galant de cette planète, où les femmes sont presque de trop, Dieu me pardonne.

— On vous a dit cela ce matin?

— Deux heures avant ton arrivée.

— Qui?

— Un grand diable d'Allemand maigre et long comme une perche, laid comme tous les péchés, dont le moins laid n'est pas joli.

— Le capitaine Wachenheim!

— Je ne sais s'il est capitaine, mais il s'est dit baron.

— C'est cela! murmura Raymond; et, plongeant ses doigts dans ses longs cheveux, il les secoua violemment.

— Tout beau! mon garçon, dit M. Denys, ce n'est pas en portant perruque, j'imagine, que tu séduiras plus vite la rebelle. Ah çà! c'est donc décidément une espèce de personnage que ce capitaine baron de Wachenheim? Comment s'est-il procuré mon adresse?

— Je ne sais d'où il vient, ni ce qu'il est; mais, depuis huit jours, je l'ai rencontré sans cesse, donnant souvent le bras à...

— Bref, interrompit le savant, il m'a fort recommandé de te marier au plus vite pour te guérir de ta fatale passion, à laquelle il prend grand intérêt, et il m'a même mis sur la piste d'un parti qui, s'il ne te convient pas, ne me convient guère.

— Lequel?

— Mademoiselle de Moncal.

— Jamais

— Tant mieux. On la dit fort belle; mais sa mère était une coquette achevée qui, dit-on, a donné quelques coups de canif à son contrat, et tout bon chien chasse de race. N'en parlons plus. Finalement, mon cher, toutes les femmes se ressemblent, à peu de chose près; la meilleure n'est souvent pas celle qu'on pense, et la plus belle ne l'est malheureusement pas longtemps. Donc il faut te consoler. Sénèque et Legouvé ont écrit là-dessus des choses fort sensées, et que je regrette de ne pas savoir par cœur. Tu crois ta princesse incomparable : moi, j'en sais une qui l'efface... Tu ris?

— Pardon, mon père, mais c'est impossible.

—Quel aplomb! si l'on décernait un prix de sotte fatuité, l'amant le plus heureux serait, certes, couronné. Ceci, entre parenthèse, et sans te vouloir fâcher, mon pauvre ami; eh bien, oui, j'en connais une qui chassera cette péronnelle de ton cœur, comme l'aube chasse la nuit. Je parle ici votre affreux baragouin, tout barbouillé d'insupportables métaphores.

— Je ne demande pas mieux que de la connaître, répondit le jeune homme, avec un petit sourire dédaigneux.

— Morbleu, tu la connaîtras bientôt, et si elle te plaît, si tu lui conviens, je vous marierai sans coup férir avant la fin du mois.

— Quand la verrai-je?

— Demain, car tu dîneras à son côté; c'est la fille de mon vieil ami Cernay.

— Madeleine?...

— Hein! tu sais son nom?

— Mais c'est elle-même! c'est elle, mon Dieu! c'est elle!

— Qui? le rossignol de Bade?

— Oui.

— Ah! diantre! j'aurais dû m'en douter... Nous sommes pris au trébuchet.

— Auriez-vous fait quelques ouvertures à M. de Cernay?

— Parbleu! c'est chose convenue entre nous.

— Il m'accepte pour gendre?

— Avec joie... Mais sa fille?

— Hélas!

—Ce coquin de baron allemand m'a défrisé... Bast! va t'habiller, et dis à Jean d'aller chercher un fiacre.

— Où allons-nous, mon bon père?

— Eh! pardienne, nous allons, nous allons.... Nous allons où nous devons aller.

Le jeune homme sauta d'un bond jusqu'à la porte, et descendit quatre à quatre les escaliers.

M. Denys se fit beau de pied en cap; et mettant sous presse tous ses papiers, il jeta un regard amoureux au volume encore ouvert de Strabon, et tout en lui murmurant de tendres adieux, il sortit gravement de son cabinet.

La Réponse.

—

En sortant du cabinet de M. Denys, le baron de Wachenheim était monté dans un riche coupé de ville qui attestait plus d'opulence que de *genre*, servons-nous de l'expression consacrée par la mode, et s'était fait conduire rue d'Anjou-Saint-Honoré où demeuraient M. de Cernay et sa fille.

La femme de chambre de mademoiselle de Cernay introduisit le baron dans un petit salon, où se tenait habituellement sa maîtresse. Madeleine était à demi couchée sur une causeuse, et feuilletait une magnifique édition de l'*Imitation de la Sainte-Vierge* que son père lui avait donnée le matin.

La tête renversée de la jeune fille était immobile, et son doux visage, encadré par le velours écarlate du meuble, en recevait quelques reflets insuffisants pour animer ses joues, blanches et pâles comme l'ivoire que le temps n'a pas encore doré. Ce visage n'avait rien

perdu de la beauté de l'enfance ; au contraire, ses traits avaient, en s'effilant, pris un caractère plus noble, et la langueur qui les couvrait les avait revêtus d'une touchante majesté.

Entendant ouvrir la porte du salon, Madeleine leva ses grands yeux limpides, et apercevant M. de Wachenheim, elle lui tendit la main.

— Ne vous dérangez pas, mon enfant, dit le baron; restez ainsi : on traite un vieil ami sans cérémonie. Comment allez-vous aujourd'hui?

— Mais bien, vraiment, sauf cette faiblesse qui me désole, à cause de mon pauvre père. Ah! mon ami, que n'ai-je le corps aussi vigoureux que la résolution!

— Nous ne sommes pas du même avis : si le corps était moins robuste, depuis longtemps il aurait succombé, et il n'y a de faible, en vous, que la volonté...

— Hélas! je ne demande qu'à vivre... j'aime tant mon père!

— Oui, mais vous aimez tant... je n'achève pas.

Le baron s'arrêta, et regarda avec une effusion chagrine cette belle créature de Dieu, qu'un seul rêve condamnait à mourir, comme ces pauvres fleurs qu'a flétries le seul coup d'aile d'un papillon.

— Je craignais que vous ne vinssiez pas aujourd'hui, reprit Madeleine après un silence, il est tard, n'est-ce pas?

— Je ne suis pas venu vous trouver, parce que j'étais avec vous.

— Ah! cher docteur, je vous appelle ainsi parce que vous prétendez me rendre la santé, dit la jeune fille en souriant avec une grâce adorable. Il est convenu que vous garderez pour mon père et pour vos amis...

— Je n'ai pas d'amis, après vous.

— Pour nos connaissances, alors, ces phrases à double sens auxquelles je ne comprends absolument rien, moi et tant d'autres.

— Ce que j'ai dit est absolument clair, vous ne m'avez pas quitté de la journée.

— Merci, d'abord : ensuite, qu'avez-vous pu faire de moi, grand Dieu! j'ai dû bien vous ennuyer.

— Rappelez-vous notre dernière conversation...

—J'y suis, interrompit Madeleine en rougissant un peu, vous vous êtes occupé de...

— De ce pauvre fou qui vous déplaît si fort, dit le baron, en étudiant le regard de la jeune fille. Ce regard ne perdit rien de sa douceur, la physionomie tout entière demeura calme.

— Pourquoi dire qu'il est fou, pourquoi dire qu'il me déplaît? répondit Madeleine.

— Ne me l'avez-vous pas laissé deviner, hier encore, hier surtout?

— S'il en est ainsi, j'ai eu tort, croyez-moi, baron, je connais trop mon mal, et ce mal est trop cruel, pour que je le souhaite à mes ennemis, si j'en ai. Je plains les malheureux qui, comme moi, ajouta-t-elle en baissant la voix, poursuivent de fatales chimères; il suffit qu'un amour vrai soit sans espoir, pour qu'il ait droit au respect même des indifférents. C'est être méchant que de n'en avoir pas pitié!

— Prenez garde, mon enfant, les passions les plus violentes débutent ainsi. Comme le filet d'eau qui serpente sans bruit à travers les prairies, s'enfle et coule en large rivière, puis se précipite en cataracte, l'amour pénètre dans le cœur des jeunes filles sans qu'elles s'en doutent, l'envahit et bientôt y bouillonne avec

impétuosité. L'homme qu'elles voient d'abord avec une indulgente bonté, finit presque toujours par leur inspirer des sentiments dont il a le droit d'être plus fier; la pitié compatissante se change en affection, puis en sympathie, puis...

— Ne poussez pas plus loin le parallèle, vous me parlez des sentiments qui courent le monde; ce qui vit là, dit Madeleine en mettant sa main sur son cœur, n'en sortira jamais. Eh bien, mon bon docteur, ajouta la jeune fille en se soulevant mollement sur un coude, qu'avez-vous fait de moi, dans cette longue journée?

— Je me suis rendu à l'hôtel de ce fat...

— Pourquoi fat? vous voilà bien monté contre ce pauvre jeune homme, que vous a-t-il donc fait?

— Il vous a obsédée, déplu jusqu'à ce jour.

— Non, vraiment.

— Comment? ses poursuites à Bade, ses chants mélancoliques, ses allées et venues à Paris depuis huit jours; ses éternelles rencontres partout où vous passez ne vous ont pas déplu et lassée?

— Non pas à cause de moi, mais à cause de lui.

— Je ne vous comprends plus.

— Que m'importe, mon ami, qu'un homme jeune, distingué, doué des qualités qui plaisent chercher à me plaire, et me témoigne par mille soins respectueux et touchants qu'il m'est sincèrement dévoué. Que m'importe que les accents de sa voix, m'arrivent, chargés de tristesse et d'émotion, que m'importe son élégance et même sa beauté. Puis-je l'aimer? Avons-nous deux cœurs à donner? Jeune fille fiancée à celui que m'a choisi la destinée, et fiancée librement par toutes les ardeurs de mon âme, puis-je recueillir un seul des

dévouements de l'étranger qui s'adresse à moi? Non, je ne m'appartiens plus, et je n'ai pour qui l'ignore, que douceur et compassion. Voilà pourquoi ce jeune homme, empressé à ma poursuite, me fait un vrai souci, voilà pourquoi n'osant pas fatiguer mon père de ce petit incident de ma vie, je m'en suis ouverte à vous, afin que vous y portassiez remède.

— Et je l'ai fait.

— Merci, le rôle des coquettes est odieux, les tortures que je subis sont horribles, et je me réjouirais d'être la seule créature de Dieu à en souffrir. Vous avez donc été à l'hôtel de ce jeune homme, comment avez-vous eu son adresse?

— Je l'ai épié, suivi...

— Ah! c'est mal!

— C'est la peine du talion, ne vous suit-il pas sans cesse, lui? j'ai donc appris que notre homme est le fils d'un savant, de M. Denys de Magnan.

— Ce nom m'est connu, M. de Magnan est, ce me semble, un ami de mon père.

— En êtes-vous sûre?

— Je le crois, mais puis me tromper... Depuis si longtemps il n'est plus question que d'un seul être entre mon père et moi.

—A l'Institut, on m'a donné l'adresse de ce M. Denys, et je sors de chez lui, rue Jacob, n° 12.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est un excellent homme que ce M. Denys, et tout en lui porte à croire que ce serait un beau-père fort commode et très-tendre; quant à son fils, j'ai cru deviner qu'il était quelque peu mauvais sujet.

— Ah!

— Oui, quelque peu brigand...

— Vous dites?...

— J'entends, dissipé. Figurez-vous que, pendant que cet écervelé nous faisait la cour aux Tuileries, au bois et presque partout, ma foi, son bonhomme de père le croyait à Toulouse, bon et bien absorbé par je ne sais quelle affaire d'intérêt.

— Pauvre bon jeune homme! fit Madeleine en baissant les yeux.

— Je vous admire, répliqua tout aussitôt le baron, en fixant son regard d'aigle sur la jeune fille; voilà maintenant que vous excusez les algarades de ce fou, et que vous le plaignez tout haut.

— Si je le plaignais tout bas, je serais hypocrite; oui, je l'excuse, parce que son innocent stratagème me paraît n'avoir été inventé que pour cacher un secret douloureux à son vieux père; oui, je le plains, parce que s'il en est réduit là, il est sérieusement à plaindre.

Ces derniers mots furent prononcés avec une émotion croissante, la voix de Madeleine s'était remplie de larmes; pour cacher son trouble, elle ouvrit le livre saint posé sur ses genoux.

— J'ai dit à M. de Magnan que son fils perdait ses soins et son temps; que vous êtes fiancée, et que toute démarche tendant à vous plaire vous était et vous serait fort déplaisante.

— Bien, merci...

—J'ai même conseillé à ce digne homme de marier au plus tôt son fils, et je l'ai engagé à diriger ses vues sur mademoiselle de Moncal.

— Quant à cela, non, s'écria vivement Madeleine.

— Pourquoi donc?

— Parce que madame de Moncal est une coquette infernale, parce que...

Les yeux de la jeune fille s'abaissèrent sur le livre de la Vierge, et elle ajouta avec une candeur angélique :

— Il est mal de médire de son prochain...

— Ai-je, oui ou non, votre confiance?

— Oui, mais cette confiance ne doit, pour me servir, nuire à personne au monde.

— Résumons. Vous aimez aujourd'hui, comme hier, notre ami Paul Guérin?

Madeleine leva ses beaux yeux vers le ciel, et ne répondit pas.

— Bien! fit le baron; vous ne voulez en aucune façon entendre parler de M. Magnan comme soupirant.

— Non, mais je suis portée à une charitable bienveillance pour ce jeune homme que sa destinée semble avoir rapproché de moi.

— A merveille... Adieu, ma chère enfant, laissez-moi, maintenant, me conduire à ma manière.

— Ne faites pas d'imprudences.

— Lorsqu'on est resté pendant six ans sur les pontons anglais et qu'on a mis six ans à mûrir des projets d'évasion, lorsqu'on s'appelle le baron de Wachenheim, on ne fait plus d'étourderies!... Adieu.

Le baron baisa le bout des doigts effilés de mademoiselle de Cernay, et sortit.

La jeune fille laissa mollement retomber sa tête sur les coussins qui l'enveloppèrent, et fermant les yeux, elle rêva.

— Bonne nouvelle, ma chère petite, dit en entrant M. de Cernay.

— Quoi donc? s'écria Madeleine, se levant pour embrasser son père.

— J'ai fait ce matin une véritable trouvaille.

Un valet de chambre interrompit son maître pour annoncer :

— MM. de Magnan.

Le savant entra tête haute, et d'un air dégagé, pendant que son fils marchait sur ses pas, le front baissé.

— Je te reconnais là, s'écria M. de Cernay, en prenant la main de son ami.

— Ma foi, j'ai fermé tous mes livres, et me suis mis en vacances. Le dîner que je devais venir prendre demain, je viens le prendre aujourd'hui; présente-nous à ta chère fille.

Madeleine, en apercevant Raymond, s'était sentie frappée au cœur d'un sentiment inexprimable, car il se partageait entre le plaisir et l'effroi; le plaisir, parce que la vierge la plus pure, la femme la plus vertueuse est toujours femme, et ne peut voir, sans un petit mouvement d'orgueil, celui dont elle se sait adorée, si désespérée que doive être cette adoration. L'effroi, parce qu'elle se croyait hors d'une lutte qu'elle ne redoutait pas, mais qui la fatiguait, et dans laquelle il lui fallait désormais rentrer plus avant que jamais.

Néanmoins, elle reçut de fort bonne grâce les amis de son père, soutint, sans trouble apparent, les premiers regards de Raymond, attaqua hardiment son nouveau rôle, et prit le premier prétexte que lui offrirent ses devoirs de maîtresse de maison, pour se retirer dans sa chambre, où elle fondit en larmes.

— Il est bien entendu, mon cher Cernay, que dans la bataille que nous allons livrer, tu fais des vœux pour être battu?

— Oui, certes, battez-moi à plate couture, mon bonheur n'est-il pas dans votre victoire.

— Il faudra donc nous faire un pont-d'or, comme on dit en stratégie et mettre ce pauvre garçon à même de glisser à l'oreille de la colombe toutes les fadaises dont son cœur est plein.

— Comment? Ton fils...

— Est amoureux fou de ta fille.

— Tu m'étonnes.

— Je t'en raconterai bien long sur ce chapitre, quand j'en aurai l'occasion.

Cette conversation fut bientôt interrompue par l'arrivée de Madeleine. Raymond se rapprocha de la jeune fille et lui fit quelques compliments sur de fort belles aquarelles dont le salon était orné, et qu'elle avait signées. Nous devons dire, à la louange du fils de M. Denys, que ces compliments ne furent vraiment pas trop mal tournés pour un homme qui n'avait pas sa tête à lui.

On se mit à table, Madeleine entre Raymond et le savant. Le dîner fut assez gai. Raymond et Madeleine se forcèrent évidemment pour trouver des sourires et des mots gracieux, M. Denys lança, pendant tout le premier service, des regards provocateurs à son fils, et voyant qu'il s'escrimait en pure perte, il se jeta sur quelque question scientifique que M. de Cernay soutint bravement. L'occasion était des plus favorables pour le jeune amoureux, mais, selon l'usage, il n'en profita pas. De sorte qu'en rentrant au salon, Raymond, ivre de joie de sentir peser sur son bras le bras de celle qu'il adorait, n'avait pas osé lui dire un mot qui dût trahir son émotion.

Le salon de M. de Cernay était divisé en deux pièces, l'une fort grande, qui ne servait qu'aux jours de réception, l'autre en forme de boudoir, séparée de la

première par une large glace sans tain. On communiquait du petit au grand salon par deux issues à portières, percées à droite et à gauche de la glace, de telle sorte que ces deux pièces n'en faisaient réellement qu'une, pour les yeux et pour l'oreille.

— Pardieu! mon cher ami, dit le géographe à M. de Cernay, il est étrange que nous ne soyons pas d'accord sur ce point... As-tu un Strabon dans ta bibliothèque?

— Non.

— C'est fâcheux, je t'aurais convaincu texte en main; n'importe, voici ce que j'ai trouvé ce matin, dans une note perdue, à propos des débordements du Nil; écoute-moi bien...

Tout en humant l'arome de son café, le savant avait conduit son ami dans le boudoir et l'avait poussé sur un divan, en lui glissant ces mots à la hâte :

— Il faut bien les laisser causer un peu, que diable; l'homme d'esprit qu'on oblige au silence a tous les airs d'un sot. Comment veux-tu que Raymond fasse sa cour?

M. de Cernay secoua la tête avec incrédulité.

— Ne sois pas plus prude que ne le serait la mère la plus farouche. Nous désirons que ce mariage se fasse, il faut donc y aider un peu. Je me fais la caution de Raymond, il ne sortira pas de sa bouche un mot à reprendre...

— Je n'en ai pas le moindre doute, mon ami, d'ailleurs ma fille n'a pas besoin de surveillance, son âme est aussi pure que la vertu, son oreille aussi chaste que ses lèvres... Madeleine, mon enfant, dit M. de Cernay à la belle jeune fille qui s'avançait vers lui, on dit que M. Raymond a une voix charmante, et beau-

coup de talent comme pianiste; donnez-nous un concert à vous deux.

— Avec plaisir, bon père.

Le piano était à l'extrémité du grand salon, et parfaitement en vue de MM. Magnan et de Cernay, qui, assis côte à côte, entamèrent, ou plutôt reprirent l'une des grandes questions qu'ils avaient attaquées pendant le dîner.

— Vous chantez, monsieur? demanda Madeleine.

— J'ai chanté, mademoiselle.

— Et vous avez renoncé à la musique?

— Depuis que j'ai entendu une voix qui a fait taire la mienne.

— C'est trop de modestie, sans doute.

— Vous en jugerez.

— Oh! je ne suis qu'une élève. Que chantez-vous habituellement, la romance ou l'opéra?

— Peut-on être embarrassé du choix, lorsqu'on a Schubert sous la main.

— C'est mon auteur favori.

— Et le mien... Tenez, cette mélodie, par exemple:

— *Nuit d'été...* la savez-vous? demanda Madeleine en hésitant.

— Par cœur, répondit Raymond en baissant les yeux.

Mademoiselle de Cernay fit gronder une gamme savante qui couvrit le bruit mourant de ces deux mots.

— Écoutez-moi, mademoiselle, dit tout à coup le jeune homme avec effort, j'ai à vous parler gravement, loyalement, comme doit le faire le fils de l'ami intime de votre vénérable père.

— A moi, monsieur, répondit Madeleine en arrêtant le mouvement de ses doigts.

— Oui... Ne prenez pas mauvaise opinion de moi pour ce début si brusque; je suis votre hôte, et le respect qui m'enchaîne à vos pieds, est le plus profond de mes sentiments.

— Je n'en doute pas, monsieur.

Et, avec la douce candeur, avec l'angélique pureté de sa belle âme, mademoiselle de Cernay joignit ses mains, et laissa flotter sur Raymond un regard tranquille, son visage demeura aussi calme que son cœur était agité.

— De grâce, reprit le jeune homme, continuez de faire vibrer ces cordes éloquentes; quand le silence renaît autour de nous, j'ai peur... oui, comme ces poltrons qui chantent en voyageant, lorsqu'ils franchissent un pas dangereux.

Gagnée par l'émotion de Raymond, mademoiselle de Cernay fit un mouvement pour se lever et quitter le piano, mais le jeune homme lui adressa un regard à la fois si supppliant et respectueux, qu'elle retomba sur son tabouret, et laissa machinalement courir ses doigts sur le clavier, en lui arrachant des notes mélancoliques.

— Mais c'est moi que vous effrayez presque, monsieur.

— Oh! non, mon espoir ne va pas jusque-là; pour être effrayée, il faudrait que l'agitation qui trouble tout mon être passât dans le vôtre. Mademoiselle, depuis que j'ai eu le bonheur de vous voir librement, de m'asseoir à vos côtés, de vous parler, il s'est opéré en moi une révolution inexplicable, nous nous connaissons depuis longtemps, et votre candeur n'a pas permis que vous pussiez feindre de ne pas me reconnaître. Oui, je suis ce jeune homme qui suivait tous vos pas à Bade, qui écoutais sous vos fenêtres votre voix mélodieuse,

et qui un soir, osa répondre à votre chant par un chant timide. C'est moi qui, vous ayant rencontrée par un hasard béni, n'ai pas craint, depuis huit jours, de me présenter à vos yeux... Beaucoup plus souvent, sans doute, que je ne l'aurais dû pour ne pas vous déplaire. Enfin, mademoiselle, c'est moi qui ai cru saisir, hier, dans l'un de vos regards, un rayon de charitable bienveillance... Dites, oh! dites, sans craindre trop de franchise, si, interpretant ce regard avec tant de reconnaissance, je n'ai été que vaniteux et ridicule.

— Non, monsieur, répondit Madeleine en courbant le front, vous avez bien deviné.

— J'ai deviné, murmura Raymond avec une joie délicieuse; j'ai deviné! merci mille fois, pour ce mot plein d'espérance, maintenant, vous allez voir si votre charité s'est dignement adressée. Je suis allé ce matin supplier mon père, dont je suis l'unique enfant, l'unique amour, de venir demander pour moi votre main à M. de Cernay.

— Ma main! s'écria la jeune fille avec une sorte d'épouvante.

— Oui, votre main, car c'eût été blesser une nature aussi noble que la vôtre, que de ne pas avouer sur-le-champ mes résolutions. Or, par un bienfait de la Providence, par un secours inespéré de mon bon ange, il est arrivé que nos pères sont de vieux amis, et que l'alliance d'où dépend la joie de ma vie est aussi le rêve de ces deux protecteurs de notre mutuelle jeunesse.

— Mais...

— Oh! laissez-moi achever, ne voyez-vous pas que je suis heureux tant que mon arrêt n'a pas été prononcé par vous : quand vous m'aurez défendu de re-

parler de cet amour qui, depuis un an, me brûle au fond du cœur, je me tairai... Ma douleur sera muette et respectueuse, j'en fais le serment.

Madeleine jeta un coup d'œil sur le petit salon. M. de Cernay qui ne la perdait pas de vue, lui adressa un doux sourire, et elle comprit que son tête-à-tête avec Raymond de Magnan avait l'autorisation paternelle. Elle se résigna donc à écouter patiemment.

— En venant ici, reprit Raymond, mon père m'a fait des confidences, il ne m'a pas caché que pour obtenir votre affection, j'aurais à lutter contre... contre une pensée dont depuis longtemps vous avez fait votre compagne fidèle; cet aveu a décidé mon plan de conduite; je rougirais, mademoiselle, d'être pour vous une cause d'ennuis ou de tourments. Je rougirais de vous être imposé... Pardon de ce mot, mais votre piété filiale l'excuse, et je sais que pour rendre la paix à votre père, vous tendriez la main à un homme estimable que vous ne pourriez jamais aimer.

Madeleine détourna ses yeux qui se chargeaient de larmes, elle avança l'une de ses mains comme pour l'offrir à Raymond et le remercier de cette noble pensée; mais revenue vivement à plus de sévérité, elle laissa retomber cette main sur les touches du piano qui rendirent un son plaintif.

— Avant donc que M. de Cernay ne vous exposât les offres de mon père, j'ai voulu vous demander, mademoiselle, s'il est bien vrai que M. Guérin, l'ami de votre enfance, soit le fiancé de votre cœur; si c'est vers cet infatigable voyageur que voyage sans cesse votre pensée; si, en un mot, je ne dois m'arrêter devant vous que pour prier le ciel de vous faire régner sur un rival dont, dès ce moment, je devrais recher-

cher l'amitié... pour être, au moins, béni dans votre souvenir... Maintenant, daignez répondre, ne craignez pas le poids de vos paroles... accueilli, ma joie me rendra fou; repoussé, ma douleur me tuera... Mort ou fou, me voilà prêt...

La femme de chambre de mademoiselle de Cernay se précipita dans le salon par une porte latérale, son visage était bouleversé; et elle s'écria :

— Mademoiselle! mademoiselle!

— Qu'est-ce donc? demanda Madeleine.

— Mademoiselle, un fiacre vient d'entrer dans la cour, et... de ce fiacre...

— Achevez, achevez donc?

— De ce fiacre est descendu M. Paul... il monte, tenez, le voilà.

Paul Guérin parut sur le seuil de la porte, Madeleine sans pousser un cri, s'affaissa sur elle-même, et serait tombée à la renverse si Raymond ne l'avait reçue dans ses bras.

Paul et la femme de chambre la secoururent.

— Ciel! s'écria M. de Cernay, Madeleine! ma fille! ma chère enfant!

— Ce ne sera rien, mon bon père, répondit Paul Guérin, en embrassant M. de Cernay, elle revient, ses joues se colorent...

Et, jetant son manteau et sa casquette de voyage sur un fauteuil, il s'approcha d'une table et feuilleta le missel de Madeleine, pendant que la jeune fille reprenait ses sens entre les bras de son malheureux père.

— C'est fait de moi! murmura Raymond, la réponse que j'attendais, la voilà.

Sur un signe de M. Denys, Raymond sortit du sa-

lon, et le savant, lui donnant le bras dans l'escalier, lui dit :

— J'espère que je t'ai finement tiré les marrons du feu, hein! c'est que quand je m'en mêle, mon garçon, je mène les choses tambour battant.

Conseil et plan de campagne.

—

M. de Magnan et son fils montèrent dans un fiacre et roulèrent au petit trot de son maigre attelage, sans échanger un seul mot.

Le savant jetait de temps en temps sur son fils un regard inquiet; et ennuyé de ce long silence, il s'agitait et de droite et de gauche, fort embarrassé de sa langue et de son maintien. Raymond était taciturne et se perdait dans un dédale de sombres réflexions.

— Somme toute, dit enfin M. Denys, comment trouves-tu Madeleine?

Cette question burlesque amena sur les lèvres du jeune homme un sourire amer, qui fut sa seule réponse.

— Moi, poursuivit le savant, je ne vois pas que ce soit une merveille; aux portraits que tu m'as faits de certaines femmes, je les crois toutes supérieures à la fille de notre ami.

— Ah! mon père, ne confondez pas mademoiselle de Cernay avec des femmes que je renie.

— D'accord; mais conviens que ce visage pâle, ces yeux presque éteints, ce corps frêle, cette voix flûtée ne sont pas du premier ordre.

— C'est votre avis, et non le mien.

— Ma foi non, j'aimerais, moi, une beauté piquante, un regard un peu fripon, une santé robuste, un teint coloré. Les Grecs...

— Je n'aime pas les Grecs.

— C'est un de mes chagrins, les Grecs faisaient peu de cas de ces femmes rachitiques, et si Madeleine fût née à Sparte, elle serait morte vieille fille assurément. Bref, elle te convient, tu as mis dans ta tête qu'elle serait ta femme, et c'est donc de grand cœur que je te la donne.

— Vous en parlez bien à votre aise; avez-vous son consentement?

— Eh! pardieu! ceci ne regarde que toi.

— J'y renonce.

— Ah! bah! inconstant. Quoi! tu me fais travailler comme un beau diable; je me mets en quatre pour tout terminer en un moment, et lorsque nous sommes en bon chemin, tu recules?

— Mais, mon père, vous me torturez à plaisir, oú prenez-vous que mes affaires sont en bon chemin?

— Où je le prends? Eh! morbleu! qu'as-tu donc fait dans ce tête-à-tête.

— J'ai fait ma déclaration.

— Bravo! tu as été pressant, pathétique, touchant, audacieux, je te vois d'ici... Après?

— J'ai été simple et vrai, j'ai demandé une réponse claire, positive...

— Bien! il faut étourdir son monde. La pauvrette est tombée en syncope, nous connaissons cela... Après?

— Et comme j'attendais cette réponse d'où dépendait ma vie, mon heureux rival est arrivé, et made-

moiselle de Cernay s'est évanouie, comme foudroyée par cette apparition... vous l'avez vue.

— Je comprends : ce revenant a dû terriblement la gêner, pauvre petite! Ah! les femmes sont d'une rare éloquence, mon garçon, elles ont pour dire les choses, des façons qui ne sont qu'à elles.

— Mais vous n'y êtes pas, mon père, vous n'y êtes pas, s'écria Raymond avec quelque impatience.

— Comment, je n'y suis pas?

— Oubliez-vous que Madeleine aime passionnément Paul Guérin, et ne devinez-vous pas que son retour inattendu a bouleversé ce cœur trop épris, ne comprenez-vous pas que d'après la scène dont je viens d'être témoin, il ne me reste plus qu'à me briser la tête contre les murs.

— Ceci n'a pas le sens commun... il ne manquerait plus à cette mij aurée que de te préférer, à toi, beau comme Antinoüs, un semblable personnage, jaune comme un parchemin et laid à faire pour... Allons donc, allons donc.

— Elle l'aime, vous dis-je, et n'a que de la pitié pour moi.

— Corbleu! c'est ce que nous verrons, nous voilà chez nous, monte dans mon cabinet, nous y dresserons nos batteries, et si dans un mois tu n'es pas le mari de cette ensorcelée, j'y perdrai mon latin, ce qui me contrariera fort.

M. Denys et son fils bataillaient encore, lorsqu'ils entrèrent dans le cabinet, où ils trouvèrent le baron de Wachenheim qui, mollement campé dans un fauteuil, se souleva péniblement, salua et se rassit en disant :

— Je vous attendais, messieurs, car, j'ai, dans vo-

tre intérêt, grand besoin de vous parler; pardon, monsieur de Magnan, si j'ai pris la liberté de m'installer ainsi chez vous, en votre absence; vous aviez laissé votre clé à cette porte, et comme l'affaire dont j'ai à vous entretenir est fort pressante, j'ai cru devoir bannir le cérémonial.

— Et vous avez bien fait, monsieur, répondit le savant, de quoi donc s'agit-il, s'il vous plaît?

— Mais de la seule affaire qui vous tienne au cœur en ce moment. Si je ne me trompe, il s'agit tout bonnement du mariage de mademoiselle de Cernay avec monsieur votre fils.

Raymond enveloppa d'un regard étonné le mystérieux visiteur; et, imitant son père, il prit un siége, et s'assit en silence.

— Vous dites, monsieur? demanda le savant.

— Que ce matin, je vous ai engagé à détourner M. Raymond de ce projet d'alliance, et que ce soir, je viens vous encourager dans vos premières résolutions.

Raymond secoua la tête, en homme désespéré; le baron l'examina du coin de l'œil, tira une bonbonnière de la poche de son carrick, la roula dans ses doigts, et y prit deux pastilles qu'il savoura avec sensualité.

— Monsieur, répliqua le savant, votre exhortation nous vient un peu tard ; nous sortons, à l'instant, de chez M. de Cernay.

— Je le sais, fit le baron impassible.

— Et nous y avons appris une nouvelle fort désagréable.

— Mademoiselle Madeleine aurait-elle fait un choix?

— Dame! à peu près.

— Il me semble que c'est une raison de plus pour profiter de mes conseils.

— Il n'y a pas une heure que M. Paul Guérin est arrivé, dit Raymond.

— Je le sais, répéta le baron; je le sais, il est arrivé de Calais venant de Londres... On ne l'attendait pas...

— Mais, interrompit M. de Magnan, vous n'étiez pas chez M. de Cernay? Nous avons quitté son salon comme le voyageur arrivait; nous sommes venus ici en droite ligne; vous nous attendiez... Comment donc êtes-vous si bien instruit?

— Ceci, monsieur, ne fait absolument rien à la chose; remarquez que je ne vous ai pas encore adressé la moindre question.

— C'est juste; mais cependant, je vous dois avouer que je suis un homme positif, que j'aime peu les historiettes, les fabliaux, les romans, et que je ne me soucie nullement de me mêler aux aventures; je résous des problèmes, je lis des hiéroglyphes; mais je n'ai jamais pu deviner les charades.

— Où en voulez-vous venir, s'il vous plaît?

— A l'honneur de savoir qui vous êtes; voilà tout.

— Je suis le baron de Wachenheim, ancien capitaine aux dragons de Latour, puis capitaine aux chasseurs, guides de Sa Majesté l'empereur et roi, puis captif de Baylen, relégué aux îles Baléares, et, plus tard, sur les pontons de Portsmouth, baron des deux empires français et autrichien, officier de la Légion d'honneur, millionnaire et votre très-humble serviteur, voilà tout.

— Je serais par trop exigeant si j'en demandais davantage, interrompit M. Denys.

— Et moi, je vous cacherais mon crédit le plus important, continua le baron, si je n'ajoutais à tous ces

titres que je suis l'ami intime de M. de Cernay, et le conseiller en faveur de mademoiselle Madeleine.

Raymond leva vivement la tête, et s'écria :

— Vous! monsieur, son conseiller... et vous m'engagez?...

— A lui faire une cour très-assidue.

—Mais elle m'a clairement fait savoir, tout à l'heure...

— Qu'elle ne vous aimait pas, et qu'elle aimait Paul Guérin, je sais cela, monsieur, je sais cela.

A ces mots, jetés pour la troisième fois avec négligence, le capitaine puisa de nouveau dans sa bonbonnière. Le visage de Raymond s'était éclairé tout à coup, une pensée lumineuse avait traversé ses esprits, son cœur battait violemment.

— Je me serais donc trompé, s'écria-t-il; il me reste quelque espoir... Quoi! elle m'aimerait!

— Je ne vous ai pas dit un mot de tout cela, jeune homme, parce que j'ai pour coutume de n'avancer que ce dont je suis parfaitement sûr; mais je suis venu tout exprès pour vous exhorter à ne pas vous avouer battu. Bonaparte avait perdu la bataille de Marengo lorsqu'il la gagna, et je pense qu'il est plus facile de mériter les bonnes grâces de mademoiselle Madeleine que de gagner une bataille rangée. Suivez donc de point en point mes avis; de mon côté, je ferai de mon mieux pour vous venir en aide.

— Dictez-nous donc ces avis, monsieur le baron, dit le savant; et, tout d'abord, touchez là, morbleu!

Le capitaine avança l'un de ses grands bras, et serrant la main potelée de M. Denys dans ses doigts osseux, il continua :

— Puisque vous aimez mademoiselle Madeleine, vous devez vous vouer à son bonheur!

— Hélas, monsieur, je verserais tout mon sang pour elle, avec joie.

— Phrase de mélodrame, jeune homme, phrase de mélodrame... vous vouant à son bonheur, il est essentiel, indispensable que vous deveniez son mari...

— Mais c'est là que nous arrête l'épine, mon cher monsieur, interrompit le savant que la parole lente et mesurée du baron impatientait quelque peu.

— Tout est fourré d'épines en ce monde, monsieur, tout absolument, reprit le capitaine... veuillez me permettre d'achever. Comme je suis persuadé que mademoiselle de Cerny n'épousera jamais qu'un cavalier de son goût (c'est au moins ce que je lui conseille chaque jour, et nous sommes parfaitement d'accord sur ce point), j'imagine que, devenue votre femme, et même pour le devenir, elle vous aimera d'une façon exemplaire; dès lors, la douleur qui menace de flétrir cette pauvre fleur si belle et si délicate sera guérie; l'amour heureux, bienfaisant et béni, aura chassé l'amour mélancolique et mortel, vous me comprenez?

— Oui, je vous comprends, dit Raymond, le cœur joyeux, la voix tremblante... et vous pensez que cette guérison est possible, probable?

— Je n'ai pas dit probable, mais je n'ai pas dit impossible.

— Et vous me promettez votre aide?

— Je vous la garantis.

— Ainsi, vous soutiendrez mes prétentions, mon amour, de vos conseils secourables, vous répéterez à mademoiselle de Cernay tous les vœux de mon âme, vous lui direz mon adoration et l'encouragerez à mettre sa main dans la mienne.

— Mon cher monsieur, je n'ai vraiment pas dit une

syllabe de tout cela... interrompit encore le baron, et, s'armant de sa canne et de son chapeau, il fit mine de vouloir se lever.

— Comment! s'écria le savant, vous venez de le dire mot pour mot.

— Est-ce une plaisanterie? demanda Raymond, les joues animées.

Le capitaine se laissa retomber dans son fauteuil, regarda alternativement et d'un œil sec M. de Magnan et son fils; puis, ajustant ses gants noirs avec lenteur et distraction, il reprit :

— Je suis venu vous prier, et je vous ai prié, ce me semble, de faire la cour à mademoiselle de Cernay... est-ce vrai?

— Oui... après? dit le savant que ce calme faisait damner.

— Après, je vous ai promis de vous assister dans vos tentatives... y sommes-nous?

— Eh bien? fit le jeune homme.

— Eh bien! monsieur, comme je ne sais pas mentir, je vous avouerai qu'en me rangeant de votre côté, en plaidant pour vous, en m'efforçant de faire valoir vos mérites et votre distinction, je crois fermement servir votre rival.

— M. Guérin?

— Oui, monsieur, lui-même; vous n'ignorez pas qu'il est adoré de mademoiselle Madeleine pour laquelle il est assez froid, le malheureux!

—Nous ne le savons que trop, s'écria M. Denys.

— Or, ce que vous semblez ne pas savoir, c'est que je tiens fort à ce que ces deux jeunes gens s'aiment mutuellement d'abord, et se marient ensuite..

— Est-ce une folie ou une mystification? interrompit froidement Raymond.

M. Denys étouffait de colère; il lança des regards furieux au singulier personnage qui semblait ne pas s'apercevoir de la tempête que soulevaient ses paroles ambiguës, il reprit :

— Je dis que je tiens fort à cette alliance, et que, pour la mener à fin, je n'ai rien imaginé de plus simple et de plus naturel que de vous mettre en avant dans une affaire où votre cœur est, sans doute, joyeux de jouer un grand rôle.

— Je vous comprends, dit dédaigneusement Raymond.

— Nous vous comprenons, répéta M. Denys; et, se levant, le brave homme arpenta de long en large son cabinet.

Le baron posa son menton sur la pomme d'ivoire de sa canne, et attendit dans le silence et une roide immobilité. Raymond prit la parole.

— Ainsi, vous avez imaginé de me mettre entre mademoiselle de Cernay et l'ingrat, ou plutôt l'aveugle objet de son amour.

— C'est cela même.

— Vous vous êtes douté que l'amour pouvait s'infiltrer au cœur de Paul Guérin par quelque fissure ouverte à la jalousie. Il ne faut, pensez-vous, qu'un trait de lumière pour éclairer les ténèbres de cette âme, qu'une étincelle pour mettre en feu ce volcan qui dort sous les cendres; et c'est moi qui aime saintement, éperdument, moi que la jolousie torture déjà, moi dont l'âme est éblouie de cette lumière divine, moi qu'un feu terrible dévore, c'est moi que vous avez choisi pour instrument de mon propre supplice... C'est

vraiment fort ingénieux, et je n'ai plus qu'à vous remercier.

— Monsieur, vous faites, je crois, du sarcasme, répondit le baron avec un flegme glacial.

— Et voyez quel dommage! s'écria le savant hors de lui.

— Moi je n'en fais jamais! j'ai l'imagination fort pauvre, et ne sais aucunement trouver de belles phrases imagées, comme vous paraissez en avoir à votre service. En revanche, j'apporte dans toutes mes relations une grande loyauté, et un esprit tout à fait mathématique; est-il vrai que mademoiselle Madeleine se meurt? oui ou non?

— Hélas! oui.

— L'aimez-vous, oui ou non?

— Je l'aime.

— Si elle n'épouse pas Paul Guérin, elle meurt de langueur et de consomption; à moins quelle ne vous épouse, vous... Est-ce clair? en doutez-vous?

— Non.

— Eh bien! donc, monsieur, je vous engage à faire de votre mieux pour tenter de plaire à ce cœur rebelle; je me mets à votre discrétion pour aplanir votre chemin autant que je le pourrai; et, loin de me remercier, vous m'administrez des coups d'aiguille...

— Mais, si vous êtes persuadé d'avance que nous serons repoussés dans nos tentatives, interrompit M. Denys, à quoi sert...

— C'est mon espoir, c'est presque mon opinion; mais, dans ce monde, chacun espère et opine à sa manière... Je crois que l'amour favorisé de M. de Magnan fera naître un sentiment nouveau dans l'âme de M. Guérin, mais je puis me tromper, et si je me trompe,

il est fort possible, s'il n'est pas probable, que mademoiselle de Cernay, irritée de l'indifférence de celui qu'elle aime, se laissera toucher et charmer par M. Raymond et l'épousera de son plein gré; alors la pauvre enfant sera sauvée, aussi bien de cette façon que de l'autre, et je m'en réjouirai sincèrement.

Raymond écoutait et pesait chacune des étranges paroles qui tintaient à son oreille, et semblaient retomber sur son cœur; M. Denys paraissait écrasé sous le poids de cette logique à la fois douce et quelque peu brutale.

Le baron se leva.

— Ainsi, monsieur, demanda Raymond d'une voix saccadée, vous me conseillez de rentrer dans la lutte.

— C'est mon avis.

— Pensez-vous enfin que j'aie quelque chance de succès?

— Franchement, je crois tout le contraire, mais j'y vois peut-être de travers. Messieurs, j'ai l'honneur de vous bien saluer; excusez toutes mes indiscrétions, je n'ai d'autre projet que celui de vous servir en servant qui vous aimez.

Le capitaine Wachenheim tenait entr'ouverte la porte du cabinet, lorsque Raymond, s'approchant de lui vivement, lui dit :

— Un mot encore, un seul mot : mademoiselle de Cernay me voit-elle avec intérêt, ennui ou indifférence? vous devez le savoir... de grâce. aidez-moi.

— Volontiers, car je puis vous répondre en toute assurance; vous me demandez si mademoiselle Madeleine vous voit avec intérêt, ou avec indifférence, ou avec ennui... ai-je bien entendu?

— Oui.

— Eh bien, mon cher monsieur, mademoiselle de Cernay vous voit avec indifférence, ennui et intérêt tout à la fois... Veuillez ne pas m'accompagner plus loin : Je suis votre serviteur.

Laissant M. Denis et son fils interdits par cette réponse étrange, le baron descendit pesamment l'escalier à l'aide de la rampe, sur laquelle résonnait, comme une main de bois, sa main sèche et crispée.

Raymond vint s'accouder à la cheminée du cabinet de son père, et garda un morne silence.

— Quel diable d'homme! murmurait M. Denys; quel diable d'homme! c'est une seconde édition du sphinx; et si je croyais à la métempsycose, je ne serais pas éloigné de penser que l'âme du monstre de Thèbes s'est venue nicher dans le corps de cet original... Eh bien, mon garçon, que fais-tu là pensif et abattu? il me semble qu'il y a du bon dans tout ce que nous venons d'entendre.

Raymond secoua la tête avec découragement.

— Quel parti prends-tu, mon enfant?

Il faut que je quitte Paris, la France, l'Europe... ce monde peut-être!

— Ta, ta, ta, ne disons pas de balivernes. Napoléon dit, dans son *Mémorial :* « On ne peut vaincre l'amour que par la fuite. » Or, si c'est possible, ce n'est pas honorable, et, morbleu! je sais qu'il y a un autre moyen de remporter la victoire.

— Quel moyen?

— Je sais qu'il existe; mais, pour le moment, je ne l'ai pas présent à la mémoire. La nuit porte conseil, crois-moi; allons-nous coucher... et demain, gare à l'ennemi... Viens, mon pauvre Raymond, viens... ton

visage est en feu, ton esprit bat la campagne; on te demanderait dans ce moment pourquoi deux et deux font quatre, que tu n'y répondrais pas.

Le jeune homme se laissa entraîner par son père; tous deux étaient sur le palier, lorsque M. Denys, rentrant vivement dans le cabinet, attira vivement son fils dans un coin, et s'écria :

— Je l'ai trouvé ce moyen, l'affaire est arrangée, le problème est résolu, c'était simple comme bonjour.

Raymond regarda le savant avec douceur, mais aussi avec incrédulité; puis, souriant, il lui dit :

— Et ce moyen?

— Le voici. Nous allons partager la besogne en deux parts, chacune de ces parts rentrera dans nos goûts, notre caractère et nos attributions, ce qui me charme, à dire vrai, car les pasquinades amoureuses et les fanfreluches m'amusent médiocrement. Tu vas donc te charger de faire la cour à mademoiselle Madeleine que Dieu bénisse; tu déploieras à ses yeux tout ce luxe de galanterie, tout ce fatras romanesque dont les tourtereaux de nos jours ont provision. Tu liras des vers Lamartine à ce bel ange rêveur. Tu feras des sonnets, des élégies, des bouts rimés, que sais-je; tu parleras tout mignardement de la voix la plus mignarde, tu seras beau, tu seras tendre, tu seras brave, tu seras tout ce que tu pourras, cela te regarde; bref, tu t'arrangeras de manière à ne pas déplaire, ou plutôt à plaire.

— Mais je n'y parviendrai jamais, vous tournez dans un cercle vicieux.

— De mon temps il ne fallait que deux choses pour plaire aux femmes les plus inabordables, du courage et de la patience; sois courageux comme un lion, pa-

tient comme un chat, et je te garantis un beau triomphe. Quant à moi, je livrerai bataille sur un autre terrain.

— Que ferez-vous?

— Tandis que, soutenu par le baron, tu feras brèche au cœur de la belle, moi, je m'attaquerai à Paul Guérin.

— A Paul Guérin?

— Oui, morbleu, je m'en charge; je saurai bien l'empêcher d'aller sur tes brisées; du diable si, pendant son séjour à Paris, il trouve un moment à donner à l'amour. Je m'attache à ses pas, je le suis nuit et jour, je l'entoure de savants, de mémoires, de consultations. Je lui taille une besogne épouvantable. Je mets l'Institut et toutes les académies à ses trousses, et me fais fort de le ravir tout vif aux plus petites distractions de sa famille adoptive; je veux le faire parler grec, latin, turc, hébreu pendant six mois... finalement, je m'en vais l'absorber, le confisquer... La science y gagnera autant que toi, si ce n'est plus. Dès demain donc, mettons-nous en campagne... Je veux que le feu prenne à ma bibliothèque, si l'illustre Guérin te gêne dans tes opérations... Tu souris, mon gaillard, hein? l'eau te vient à la bouche, n'est-ce pas?

— Cher bon père, je suis bien reconnaissant du tracas que vous allez vous donner pour moi.

— Bah! bah! cela me divertit au contraire, et je prends la chose à cœur... Bonsoir, dors sur les deux oreilles; les Grecs, que tu n'aimes pas, prenaient un sage repos avant de combattre.

Raymond s'enferma dans sa chambre, et répéta tout haut les trois mots du baron de Wachenheim : *Indifférence, ennui* et *intérêt.*

— Ne sont-ce pas là, se dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil, les trois premiers pas que fait faire

l'amour vainqueur. On le traite avec indifférence; il ennuie, il intéresse; un peu plus tard il passionne. Oui, je combattrai, et ne poserai les armes que pour triompher ou mourir.

— Ces jeunes gens sont tous plus fats les uns que les autres, murmurait joyeusement M. de Magnan en se mettant au lit; à les entendre, leurs pères n'ont jamais été mauvais sujets . O présomption!

Paul Guérin.

—

Comme l'avait annoncé Paul Guérin, Madeleine n'avait pas tardé à reprendre ses sens. Son premier regard s'était adressé à son père, pour le remercier des tendres soins qu'elle en avait reçus, et aussi pour lui demander pardon de ce nouveau chagrin qu'elle venait de lui causer. Puis, rassemblant ses forces, la pauvre enfant tourna la tête vers le voyageur, et un sourire angélique se posa sur ses lèvres, expression éloquente et gracieuse de la joie de sa belle âme.

Paul était alors tel que nous avons essayé de le dépeindre aux premières lignes de ce livre. Son large front était rêveur et pâle; ses joues étaient amaigries par les veilles; sa bouche railleuse, son regard incisif, ses traits délicats et fins étaient empreints d'une vague tristesse qui répandait sur sa personne entière un charme entraînant. Il n'avait pas vingt-neuf ans, et un observateur vulgaire lui en eût donné quarante, tant l'étude avait pesé sur cette tête ardente et ambitieuse.

— Voilà un magnifique volume, dit le jeune savant

en fermant le missel qu'il avait parcouru; et, le posant sur la table, c'est une nouvelle preuve qu'on travaille aussi bien de nos jours, si ce n'est mieux, qu'au moyen âge... Eh bien! petite sœur, vous voilà tout à fait remise, n'est-ce pas? Savez-vous que c'est fort mal de m'accueillir ainsi...

— Je vous prie de me pardonner, cher frère; vous n'êtes pour rien dans cet accident... J'éprouve souvent des faiblesses depuis que vous nous avez quittés.

— Votre santé serait-elle altérée, ma bonne Madeleine? Je vous trouve un peu changée, en effet; vous êtes pâle.

Disant cela, Paul interrogeait M de Cernay du regard.

— Mon Dieu! oui, dit le pauvre père, tes voyages nous portent malheur, mon ami; aussi ton retour était-il impatiemment attendu. Madeleine fuit le monde; elle n'aime que son intérieur, et quand tu prends ton vol, l'intérieur est triste pour nous deux, qui t'aimons comme un frère et comme un fils.

— Je suis donc heureux de vous apprendre que, cette fois, je compte faire long séjour à Paris.

Le regard de Madeleine brilla et se porta vers le ciel, comme pour le remercier; et elle murmura presqu'à voix basse :

— Bonne nouvelle! mon frère, bonne nouvelle!

— J'ai donné rendez-vous à quatre glorieux maîtres, mes collaborateurs.

— Et combien de temps nous resteras-tu? demanda M. de Cernay.

— Peut-être un an, peut-être deux, peut-être trois, nous ne pouvons limiter notre travail... A propos, m'avez-vous conservé mon ancien cabinet, je vois que vous avez presque fait maison neuve?

— Il aurait fallu qu'on changeât quelque chose à tes appartements sans ta permission; Madeleine aurait fait un beau train, ma foi.

— Merci, petite sœur, je suis un peu routinier comme vous voyez, mais l'habitude est une loi impérieuse à laquelle je me soumets de bonne grâce... si vous le permettez, mes amis, je vais aller faire une courte visite à mes manuscrits, à mes livres.

— Déjà?

— Après vous, n'est-ce pas ce que j'ai de plus cher dans ce monde.

— Mais, Paul, vous être abîmé de fatigue...

— Je vais voir si mon domestique a rangé des papiers précieux que j'ai portés avec moi... Pardon, je descends à l'instant... pardon, je suis à vous dans cinq minutes.

Le jeune savant sortit du salon à ces mots. M. de Cernay et sa fille se regardèrent; Madeleine baissa les yeux. Après un long silence, M. de Cernay attira son enfant sur son cœur et lui dit :

— Tu vois que Paul n'est pas changé?

—Ni moi non plus, ni moi!

Cette réponse jeta la mort dans l'âme du malheureux vieillard qui soupira et se tut; puis la conversation se renoua sur des sujets frivoles.

—A propos, dit M. de Cernay, as-tu écrit à madame de Moncal, pour la prévenir que nous n'irions pas à son bal, demain?

— Je l'ai tout à fait oublié.

— Et tu es toujours décidée à ne pas te rendre à cette invitation?

— A moins que tu ne décides le contraire.

— Je n'ai d'autre désir que le tien, mon enfant.

— Paul n'a jamais mis les pieds dans un bal, et je ne crois pas qu'il se décide à faire demain son apprentissage; ainsi nous resterons... une douce soirée en famille ne vaut-elle pas toutes les fêtes mondaines?

— Le valet de chambre annonça qu'un domestique de M. de Wachenheim demandait à parler à mademoiselle Madeleine.

— Faites-le entrer.

Un laquais en grande livrée de deuil se présenta, et remit un petit billet parfumé à mademoiselle de Cernay, sans dire un mot, sans faire un geste : puis se recula de quelques pas, et se tint, les talons sur la même ligne, avec la roideur immobile des soldats prussiens.

Madeleine ouvrit le billet sous les yeux de son père, en lui disant :

— Lis avec moi.

Tous deux lurent donc les lignes suivantes, et que nous transcrivons avec fidélité en respectant leur curieuse orthographe.

Ma chaire Magdelaine, il fot aller au ball de demin ché madame de Moncal; il le fot apsolumant, car il le fot. Il ait indispansable queu M. Guérin vous aconpagne; mor ou vif, il faut qu'il i soit Je vous verai, fêtes vous très bel, et soyez docil à mes conseil.

Votre vieil ami.

» Baron DE WACHENHEIM. »

— Que décide ta sagesse, demanda M. de Cernay en souriant de tous ces mots si cruellement estropiés.

— J'irai au bal.

— Le baron t'a donc ensorcelée?

— Non, car nul n'est moins diable que lui.

— Et, qu'imagineras-tu pour décider Paul à t'ac-

compagner? je ne pense pas que le style de notre brave ami agisse aussi puissamment sur le savant que sur toi.

— Monsieur Paul Guérin, demanda le laquais, ne demeure-t-il pas ici?

— Oui, que lui voulez-vous?

— Mon maître m'a chargé de lui remettre cette lettre.

M. de Cernay prit, non sans étonnement, la lettre que tenait le domestique, la tourna et retourna dans ses doigts, et sonna.

L'adresse de cette seconde missive n'était pas écrite de la main du baron.

— Vous dites que c'est votre maître qui vous a chargé de cette seconde commission?

— Oui, monsieur.

— Le baron de Wachenheim?

— Le baron de Wachenheim.

— Voilà qui est particulier... Ivan, portez cette lettre à M. Guérin, vous le trouverez dans son cabinet, et lui direz que nous l'attendons pour prendre le thé

Au bout de quelques minutes, le domestique revint.

— Monsieur fait dire au messager de répondre qu'il ira sans faute, demain, au bal de madame de Moncal.

Le valet du baron salua et se retira sans dire mot.

—Je ne sais pas si je veille, s'écria M. de Cernay... Quoi! Paul se décide à aller au bal!

— Tu n'as jamais assez compté sur la Providence, cher père.

— Et M. Paul, va-t-il descendre? demanda M. de Cernay à son valet de chambre.

— M. Paul ne prendra pas de thé ce soir, il prie M. et mademoiselle de l'excuser.

— Serait-il souffrant? dit Madeleine... Papa, va voir.

— Monsieur ne paraît pas souffrant, mademoiselle, au contraire.

— Que fait-il donc, là-haut, depuis plus d'une heure?

— Monsieur travaille.

Aussitôt que le domestique se fut retiré, M. de Cernay vint serrer la main de sa fille, puis il la regarda silencieusement et avec douleur.

Madeleine releva sa tête penchée, et, se jetant dans les bras de son père, elle murmura d'une voix étouffée par les larmes :

— Courage, ne te plains pas, je suis heureuse... il est là... tes deux enfants vont vivre sous ton toit.

Le lendemain, avant dix heures, M. Denys de Magnan se présentait chez M. de Cernay.

— J'espère que je ne fais pas attendre ma visite, hein? s'écria joyeusement le savant, en serrant les mains de son ami : ah çà, comment va-t-on chez toi? pas mal, n'est-ce pas? Raymond viendra dans la journée savoir des nouvelles de ta chère Madeleine, quant à moi, je foule aux pieds l'étiquette, et me présente à peu près comme Phœbus, avant qu'on ne soit bien éveillé chez toi.

Madeleine a passé une assez bonne nuit; merci, mon ami, de ton empressement, il est digne de toi.

— Ne me fais pas meilleur que je ne suis; l'homme est un être essentiellement égoïste, et il pense plus souvent à lui qu'aux autres; je suis venu te prendre au saut du lit, pour que tu me présentes à Paul Guérin;

je n'aurais pas voulu le manquer, et j'ai préféré être indiscret.

— Suis-moi donc, j'allais, justement, monter chez notre voyageur.

Paul était déjà au travail, quoiqu'il eût veillé une partie de la nuit; ses yeux étaient enveloppés de ce cercle noir qui indique la fatigue et l'épuisement; ses joues étaient d'une pâleur inquiétante, ses lèvres frémissaient souvent, et il tenait entre ses dents serrées, une plume qu'il écrasait dans ses distractions.

— Mon cher enfant, dit M. de Cernay, en présentant M. Denys qui, fasciné par la vue de quelques livres rares, et de quelques objets d'art précieux, sentait déjà s'échauffer sa bile, je te présente un père conscrit de la science, un digne collègue de l'Institut, dont tu connais le nom classique, M. Denys de Magnan.

— L'un de nos plus célèbres géographes, certes, je serais bien ignorant si je ne savais monsieur par cœur... Veuillez vous donner la peine de vous asseoir, M. de Magnan, et m'excuser si je vous reçois dans cette pièce en désordre.

Ces quelques mots montèrent au cerveau de l'excellent homme, comme l'encens le plus pur des courtisans monte au trône, comme les fumées d'un vin généreux montent à l'esprit du buveur qui s'enivre; et ce ne fut, pendant plus de cinq minutes, qu'un assaut de politesses et de compliments entre les deux confrères. Puis la conversation roula sur les sujets les plus graves : Pline, Strabon, Hérodote, le monde ancien et le nouveau monde furent tour à tour cités, discutés, explorés avec une érudition dont nous faisons grâce à nos lecteurs pour ne pas nous brouiller avec eux, dès le commencement de cette histoire.

Deux coups, discrètement frappés à la porte du cabinet, ne furent entendus que de M. de Cernay qui assistait à ce démêlé scientifique, comme les troupes de réserve assistent aux batailles.

Madeleine entra et gronda beaucoup ces messieurs de ce qu'ils oubliaient le déjeuner.

— Reste avec nous, Denys, dit M. de Cernay, tu achèveras de nous expliquer ton système.

— Hélas! que ne le puis-je... M. Guérin me ferait manquer ma conférence, Dieu me pardonne; mais nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas?

— Oui, ce soir même, si vous voulez, chez madam... madame... Attendez donc, Paul prit une lettre qu'un presse-papier fixait, tout ouverte, sur la table... chez madame de Moncal... Qu'est-ce que madame de Moncal?

— Hé! fit M. Denys, c'est une grande dame du faubourg St-Germain, qui donne des fêtes, dit-on, pour montrer et marier sa fille, dont on fait grand tapage.

Paul Guérin fit une petite moue dédaigneuse :

— Qui rencontre-t-on dans ce salon?

— Des oisifs à ce que je crois, des gens de plaisir, des fainéants...

— C'est singulier!

— Pourquoi? demanda Madeleine.

— Je suis étonné que Fabricius, le plus grave et le plus érudit des hommes du Nord, m'ait donné rendez-vous dans un lieu semblable. Voici ce qu'il m'écrit :

« Mon cher M. Guérin, j'arrive de Copenhague, et comme tous mes instants sont pris demain, dans la journée, tâchez de vous faire présenter demain soir, chez madame la comtesse de Moncal, vous m'y trouverez. »

J'ai compté sur mon père, qui connaît tout Paris, pour ma présentation, et j'ai accepté le rendez-vous, êtes-vous homme à nous y joindre?

— Je le crois pardieu bien; à ce soir donc, les Moncal que je ne vois plus depuis longtemps, vont me déchirer à belles dents, mais pour me rencontrer avec Fabricius et vous, que n'affronterais-je pas?

M. Denys retourna rue Jacob, enchanté de sa visite, et il s'efforça de faire comprendre à son fils combien il lui semblait dur d'avoir vis-à-vis de l'illustre Guérin une arrière-pensée :

— Que ne peux-tu te passer de moi dans toute cette affaire, lui dit-il, et que je serais aise si je n'avais un vilain tour à jouer à ce grand génie... Allons, cours saluer mademoiselle de Cernay, et apprends, pour ta gouverne, que son cher Paul ne pense pas plus au mariage pour le quart d'heure, que tu ne penses, toi, à traduire Sophocle, ce qui serait fort bien employer ton temps.

— Oui, mais à qui pense Madeleine?

— Eh! morbleu, peut-être à toi! va t'en assurer.. A propos, sommes-nous invités chez madame de Moncal pour ce soir?

— Oui, depuis huit jours; je ne comptais pas y aller; mais M. de Wachenheim m'a fait dire tout à l'heure que ma présence était indispensable à ce bal, et j'irai.

— Et nous irons.

Dans l'après-midi, Raymond fit une visite rue d'Anjou, mais on ne le reçut pas, M. de Cernay était sorti; le savant travaillait; Madeleine, entourée de ses femmes, ordonnait les fleurs et les rubans de sa toilette de bal.

Corinne de Moncal.

—

La société française se divise en quatre catégories : la noblesse, la finance; la bourgeoisie, le peuple. Mais chacune de ces catégories est multiple et enfante une infinité de genres qui n'ont d'autre rapport entre eux que le grand classement qu'on leur assigne.

Ainsi, confondra-t-on ces familles, bien rares aujourd'hui, qui, revêtues des grands noms du royaume, marchent sous leurs bannières, avec ces usurpateurs ou ces acheteurs de quelque marquisat, qui font mépriser, par leurs petitesses dorées, les noms illustres de nos annales? La finance ne fourmille-t-elle pas en types d'aristocratie bâtarde qui singe les grands airs? Compagnie quelquefois mauvaise, où l'on ne sait qui l'on heurte, car le plus riche y est le plus noble, et le plus pauvre souvent le plus honnête. Peut-on analyser ce grand corps de la bourgeoisie, premier échelon d'où le parvenu arrête son regard et le promène sur le peuple, dernière classe, enfin, d'où jaillissent toutes les autres; famille immense qui produit, avec une surprenante fécondité, la noblesse qui la gouverne, la banque qui la dépouille et la bourgeoisie qui la fait vivre?

La comtesse de Moncal appartenait à la noblesse du second ordre. Fille de financier, elle eut l'ambition de porter une couronne de comtesse sur les panneaux de son carrosse, et épousa M. de Moncal, qui, d'une noblesse assez équivoque, et passablement mauvais sujet, mit tous ses soins à vider les coffres de son beau père.

Madame de Moncal avait été fort à la mode; au temps de cette histoire, elle n'avait encore abdiqué qu'une partie de ses prétentions, quoiqu'elle eût, avec ses quarante ans, une fille de vingt et un ans, belle à miracle.

Entraînée par les dissipations de son mari, qu'elle avait médiocrement aimé aux plus beaux jours de son mariage, madame de Moncal n'avait pas, au moment de marier sa fille, retiré des luttes mondaines une réputation parfaitement nette. On citait par ci, par là (il y a des gens qui ont une insolente mémoire), plusieurs petites tempêtes où la vertu de la fameuse comtesse avait fait quelques naufrages. Du reste, il faut le dire, comme dans tout naufrage on a l'habitude de s'en prendre à l'incurie du nocher, le monde charitable accusait fort M. de Moncal de n'avoir pas su mener sa barque en tout temps. Le pauvre diable, après avoir été jeté à la côte, était donc encore gourmandé. Ajoutons en sa faveur qu'il avait peu de souci de sa double infortune. C'était un beau joueur, un gourmand très-remarquable, un homme plus gai que triste, nul en affaires, nul en politique, nul en savoir, nul en esprit, nul en beaucoup de choses, et surtout nul chez lui. Le train qu'avaient mené, M. le comte de son côté, et madame la comtesse du sien, avait, nous l'avons dit, considérablement ébréché leur fortune, si bien que, désirant marier sa fille, madame de Moncal n'eut à lui donner en dot qu'une centaine de mille francs, avec des espérances qui devaient, tout au plus, quintupler le capital.

A quel parti peut prétendre, à Paris, une jeune fille qui n'a que cent mille francs de dot, lorsqu'elle habite le faubourg Saint-Germain, et que sa mère vit dans

un monde où l'on ne parle jamais de son capital, mais de ses rentes?

Dans son embarras, madame de Moncal s'attachait à cette consolation, que sa fille étant une merveille, ne pouvait manquer à faire une passion.

Mais on se passionne rarement, de nos jours, pour les beaux yeux d'une jeune fille; on se passionne pour la terre apportée au contrat, pour les diamants de la famille et les inscriptions au grand livre. Quand la terre est superbe, quand les diamants sont renommés et les valeurs élevées, les yeux sont toujours beaux, le visage gracieux, le pied incomparable et les soupirants enivrés

A défaut de tous ces titres, on se contente d'admirer, d'applaudir, de valser, de causer, de courtiser, mais à distance, mais avec un inébranlable et profond respect.

De dix-huit à vingt et un ans, mademoiselle Corinne de Moncal avait été admirée, applaudie et courtisée par une foule d'adorateurs respectueux qui savaient tous sur le bout du doigt l'état de sa fortune, et la plaignaient sincèrement.

Et cependant c'était une ravissante créature, que cette jeune fille. Son teint rose et blanc, que toute souffrance avait jusque-là respecté, était pur comme l'albâtre; ses cheveux blonds semblaient parer la tête d'un ange, ses grands yeux, tantôt vifs, tantôt pleins de langueur, toujours fiers, obéissaient à merveille à la rapide mobilité de sa physionomie spirituelle. Sa taille moyenne et gracieusement dessinée se pliait aux molles attitudes, à la pose timide des vierges pudiques, comme aux brusques mouvements d'un bel enfant capricieux. Elle avait une de ces voix dont la

flexibilité est un mystère et qui parlent au cœur de l'homme comme une vibration des harpes célestes.

Musicienne comme un grand artiste, douée de cet esprit railleur, coquet, délié qui brille, dans les salons, comme les facettes d'un diamant au feu des lustres, elle avait le pas sur toutes les femmes de son âge, et les effaçait partout, sans paraître en vouloir prendre la peine. Habile à lancer un cheval, elle tenait tête aux plus intrépides chasseurs, et ne s'effrayait d'aucun obstacle; nerveuse, elle désespérait et lassait ses valseurs; journalière comme toutes les coquettes, elle avait ses heures de nonchalance et d'adorable paresse, ses heures de mélancolie, ses sommeils rêveurs, d'où elle passait à une audacieuse et infatigable activité; belle aujourd'hui, elle imposait le respect, l'amour et la crainte, par le calme sévère de son visage copié sur le modèle antique; hier, elle n'était que jolie, mais jolie à faire damner, tant son regard était mordant, tant il y avait de piquante désinvolture dans son maintien, son pied d'odalisque et son corps frémissant. Le lendemain, elle tombait dans ses vagues préoccupations, et c'était alors la muse romantique, drapée dans ses longs voiles, et chantant, le front dans les nues, les poésies du vieil Ossian. Tout cela n'empêchait que mademoiselle de Moncal ne montât en graine, comme disaient les jaloux, et Corinne n'en manquait pas. Ne fût-elle pas jolie, spirituelle, pétrie de talents, sa toilette, toujours d'une exquise élégance, eût suffi pour la faire détester de toutes ses amies qui comptaient, avec joie, les jours, les mois et les années du célibat de leur rivale.

En 1840, Corinne venait d'atteindre sa vingt-et-unième année, et sa mère commençait à prendre au

sérieux les propos qui la suivaient dans le monde; mademoiselle de Moncal n'a plus qu'un an, deux ans au plus à régner; la beauté des blondes n'est pas de longue durée... le célibat vieillit... La dot, loin de s'arrondir, s'écorne!... On a tort d'être si difficile pour cette petite; son grand-père était courtier, puis gros marchand, sa mère avait beaucoup fait parler d'elle; quant à son père, il n'a jamais été qu'un très-grand philosophe!... Au lieu de chercher des marquis et des barons à cette pauvre Corinne, on ferait bien mieux de la marier à un notaire ou à un avoué... Et ceci, cela, et bien d'autres choses.

Voilà ce qui se disait de par le monde. Madame de Moncal voulut y réfléchir à deux fois; elle jeta les yeux, avec un serrement de cœur, sur le fils d'un maître de poste fort riche, et s'en ouvrit à Corinne. Corinne fit la grimace, mais une grimace charmante, et demanda deux jours pour se consulter. Pendant ces deux jours, un gentilhomme portugais le marquis d'Averos, qui était venu passer une fin d'hiver à Paris, pour y dépenser une centaine de mille francs, se fit présenter chez la comtesse, et se sentit pris d'une passion violente pour sa fille.

Le marquis était jeune, opulent, distingué, autant par ses formes que par les grâces aristocratiques de sa personne; il était vif, généreux, franc, et se laissa bientôt percer à jour par le coup d'œil habile de madame de Moncal, qui pénétra le trouble de son âme.

Dès ce jour, la maison de la comtesse fut ouverte à tous les plaisirs, avec une intention qui n'échappa à personne; les envieux s'en mordirent les poings; les femmes, surtout, les amies intimes de la famille de

de Moncal en furent inconsolables, et, je crois, inconsolées.

Alors, on essaya de circonvenir le jeune marquis, les lettres anonymes ne lui furent pas épargnées; les conseils tombèrent comme grêle autour de lui; il n'eut certes pas besoin de consulter le bureau des hypothèques et le nobiliaire, pour apprendre que le comte devait de tous côtés, qu'il n'avait pas cent ans de noblesse, que sa femme était du peuple, et le reste... qu'il courait risque, enfin, de faire une piteuse sottise. Or, le marquis était riche, jeune, noble bel et bien, et amoureux, nous l'avons dit; nous ajouterons qu'il était entêté à faire plaisir. Donc, après tant de bons conseils, il décida qu'il irait au bal que donnait madame de Moncal, le 30 mars 1840, et qu'à ce bal, il demanderait, sans plus tarder la main de mademoiselle Corinne.

C'est pour ce même bal que Madeleine avait fait de grands frais de toilette, c'est à ce bal que Paul Guérin, le docteur Fabricius et le savant géographe s'étaient donné rendez-vous; c'est la nuit de ce même bal que Raymond de Magnan attendait avec une impatience fiévreuse. Cette nuit parut enfin, et son ciel, comme pour verser l'espérance dans tous les cœurs qui l'avaient appelée, s'illumina de tous ses feux, s'inonda d'étincelles.

Le Bal.

—

Dès dix heures, les salons de madame de Moncal étaient encombrés; pour obéir à la mode la comtesse

avait invité quatre fois plus de personnes quo n'en pouvaient contenir ses appartements. Il est décidé que tout bal où l'on peut circuler même avec peine, est désert, que tout bal où l'on n'étouffe pas est froid, que tout bal où l'on peut s'asseoir est fatigant... C'est la loi, bien fou qui la brave.

Nous ne dirons rien de la somptuosité des décors, de la magnificence des toilettes, du choix de l'orchestre, des rafraîchissements exquis : cette nuit coûta 10,000 fr. à madame de Moncal et nous ouvrons le champ à l'imagination de nos lecteurs, en leur fournissant ce seul chiffre.

Il était près de onze heures lorsque Madeleine entra, appuyée au bras de Paul Guérin, et suivie de son père; elle était vêtue d'une simple robe de crêpe blanc à deux jupes; les bandeaux luisants de ses cheveux étaient relevés par une touffe légère de roses de haies et de réséda naturel, un gros bouquet des mêmes fleurs ressortait des dentelles qui ornaient le corsage de sa robe. Cette toilette, d'une délicieuse fraîcheur, modeste comme la gracieuse jeune fille qu'elle paraît, fit chuchoter la plupart des femmes du premier salon; les cavaliers qui barraient le passage se rangèrent en admirant le belle danseuse attardée.

Madeleine n'avait pas fait dix pas que Raymond de Magnan vint la saluer et la prier de lui accorder une contredanse; mademoiselle de Cernay jeta, à la dérobée, un regard à Paul, comme pour lui demander s'il avait entendu cette prière, mais Paul se haussait sur la pointe des pieds pour chercher, dans la foule le docteur, ou M. Denys, et il ne répondit pas à ce regard.

—Avec plaisir, monsieur, dit Madeleine à Raymond

en baissant la tête, et elle prit place dans un fauteuil, qu'un grand hasard laissait vacant.

— Mon ami, dit M. de Cernay à Paul, suis-moi, je vais te présenter à madame de Moncal.

Après avoir fait un voyage difficile à travers les groupes, M. de Cernay parvint à découvrir la comtesse, elle était dans son boudoir, en tête à tête avec un jeune homme dont les traits parfaitement beaux étaient revêtus d'une teinte olivâtre, et qui paraissait étranger, quoique son maintien et ses gestes fussent d'une élégance toute française. Madame de Moncal parlait avec animation lorsque parut M. de Cernay. En l'apercevant, elle se tut et se renversa sur sa causeuse; le jeune homme se leva et lorgna une Marine d'Isabey, sans s'éloigner.

— Comment! comtesse, dit M. de Cernay, vous vous cachez? c'est une niche que vous nous faites, car on ne vient chez vous que pour vous voir.

— Je ne me cache pas, je me repose... Mais vous n'êtes pas seul, j'imagine... Qu'avez-vous fait de notre belle Madeleine?

— Je crois qu'elle danse.

— Ah! très-bien; j'irai la voir, avec ma fille... Est-elle au grand salon?

— Oui... madame. J'ai cru ne pas vous déplaire en conduisant chez vous et en vous présentant mon fils d'adoption, M. Paul Guérin, le savant que vous connaissez de réputation.

Le jeune homme qui regardait la Marine d'Isabey se retourna, et dirigea son lorgnon sur Paul. La comtesse porta rapidement les yeux, du front pâle de Guérin à sa toilette négligée, s'éventa avec majesté, et saluant d'un signe de tête :

— Nous n'avons que des remercîments à vous faire et nous serons heureux d'offrir quelques distractions à la vie sérieuse de monsieur...

A ces paroles banales, qu'une maîtresse de maison jette continuellement à la tête des indifférents qu'on lui présente, la comtesse ajouta :

— Monsieur sera fort heureux aujourd'hui, car j'ai cru apercevoir tout à l'heure deux flambeaux de la science, le docteur Fabricius et M. Denys de Magnan : vous les trouverez dans la salle de jeu.

M. de Cernay et Paul s'inclinèrent et se retirèrent.

— Savez-vous, chère père, dit Paul, que cette comtesse est fort impertinente avec ses grands airs.

— Mon ami, une femme qui donne des fêtes pareilles à celle-ci n'est jamais impertinente.

— Ah! Eh bien! je vais dire un mot au docteur Fabricius, et je me retirerai.

— Tu ne seras jamais qu'un sauvage.

— Je l'espère bien... Ah! voilà le docteur... voilà M. Denys.

Paul s'échappa, et M. de Cernay revint près de sa fille, que Raymond, le regard joyeux, le cœur brûlant, reconduisait à sa place et saluait profondément.

— Vous prétendiez donc, monsieur le marquis? avait dit la comtesse au jeune homme, qui avait repris le tête-à-tête...

— Que vous fermez l'hiver avec magnificence, madame; votre soirée vous fera beaucoup d'envieux.

— Qu'importe, si elle m'a donné un ami. N'est-ce pas un trésor dans ce siècle?

— Oui, mais cet ami est ambitieux et ne veut pas s'arrêter à ce seul titre, si beau qu'il soit.

— Vraiment, marquis, vous êtes trop pressant; je n'ai pas consulté M. de Moncal, ma fille ne s'est pas prononcée; je ne sais si votre cour lui est agréable.

— N'est-ce pas déjà beaucoup, que de vous avoir mise de mon côté?

— Certes... mais je suis bonne mère, et ne tyranniserai jamais mon enfant.

— Combien de temps me demandez-vous?

— Écoutez, monsieur d'Avéros, vous jouissez d'une fortune immense, si je la compare à la mienne, vous êtes étranger, vous avez l'imagination vive; je ne veux pas qu'on puisse m'accuser de vous avoir capté. La médisance s'attaque à tous les cœurs, et je ne veux pas m'exposer à son poison. Ma maison vous sera ouverte; venez-y en ami, faites votre cour, tâchez de plaire, et si dans trois semaines, à dater d'aujourd'hui, vous êtes dans les mêmes intentions et que Corinne vous aime, je serai votre mère, ma fille sera votre femme.

— Il est minuit, madame; le 21 avril, à minuit, je vous rappellerai ce que vous venez de me dire là.

— C'est bien convenu, répondit la comtesse en s'efforçant de dissimuler un sourire joyeux qui faisait battre son cœur; puis elle ajouta :

— Rentrons au bal.

Aussitôt que le boudoir fut libre, les doubles rideaux de velours, qui masquaient une petite chapelle, s'agitèrent, et le baron de Wachenheim apparut, toujours vêtu de noir des pieds à la tête. Il attacha son regard vitreux sur la place que venaient de quitter le marquis et la comtesse; un sourire amer flotta sur ses lèvres, et, reprenant son pas mesuré, il se rendit dans le salon de jeu et se mit à une table de whist, où il engagea une partie au louis la fiche

Paul Guérin, le docteur Fabricius et M. Denys étaient dans un coin de ce même salon, et s'y étaient retranchés contre toutes les distractions du bal, si bien, qu'à moins d'être aux Indes ou au Japon, ils ne pouvaient être plus loin de la fête qui tournoyait à côté d'eux.

Les trois savants avaient entrepris l'une de ces interminables discussions qui, se rattachant à toutes les sciences, exigent, pour être soutenues à fond, une mémoire prodigieuse et des connaissances infinies.

— Parbleu, dit Paul Guérin, pendant une trêve, voilà un singulier personnage.

— De qui parlez vous? demanda le docteur?

— Regardez ce grand diable noir qui tient les cartes à cette table de jeu... C'est la tête de Méphistophelès plantée sur un échalas.

— Ah! mon ami Wachenheim! fit le docteur.

— Ah! mon ami le baron, ajouta M. Denys; drôle d'homme en effet.

— Vous le connaissez, messieurs? c'est votre ami.

— Quand je dis qu'il est mon ami, je puis me tromper, reprit le docteur; il m'a rendu service, mais ce n'est pas une raison...

— J'en dirai tout autant, interrompit M. Denys.

— Vous m'étonnez... Ah çà, mais vous le connaissez beaucoup, néanmoins.

— Je le connais comme on connaît trois termes d'un problème dont on cherche le quatrième.

— C'est absolument ce que j'en puis dire, fit M. Denys.

— Mais, parbleu, c'est vous qui m'étonnez, Guérin, vous le connaissez mieux que nous, vous?

— Moi!

— Eh! sans doute, c'est lui qui m'a prié de vous donner rendez-vous ici?

— L'histoire est bonne.

— J'ajouterai, dit M. Denys, que le baron a insisté pour que je vinsse à ce bal, dans le même but.

— Et je vous jure, moi, que je le vois pour la première fois.

M. de Wachenheim se leva, jeta quarante louis sur la table, et, s'approchant des trois savants :

— Mon cher docteur Fabricius, voulez-vous, dit-il, avoir la complaisance de me présenter à l'illustre Paul Guérin? M. de Magnan, je réclame de vous la même faveur.

La présentation faite, le baron continua :

— Les obscurs tels que moi, ont besoin qu'on les nomme et recommande, ils n'ont pas, comme vous, monsieur, la renommée pour les annoncer.

— Mais, monsieur, dit Paul avec quelque embarras, ces messieurs viennent de m'apprendre que vous leur aviez parlé de moi.

— Et qui ne parle pas de vous? J'ai l'avantage d'être des amis de M. de Cernay, et...

— Voilà l'énigme expliquée, s'écria le docteur... nous avons failli vous prendre pour un sorcier, baron, car vous nous aviez prévenus que Guérin serait à ce bal, et nous ne pouvions imaginer d'où vous était venu cet avis.

— Vous voyez que tout s'explique... J'espère qu'il en est de même pour le cas que vous discutez sans doute... Je vous laisse à ces précieux loisirs, car je suis un indigne... M. Paul Guérin, avant de quitter le bal, vous me ferez la faveur de quelques minutes d'entretien, si ce n'est pas abuser de vos moments...

— A l'instant même.

— Ah! je m'en garderais! achevez, achevez.

Le baron se retira, et les savants, reprenant leur conversation sérieuse, s'échauffèrent, et menèrent la discussion fort avant dans la nuit; puis ils se séparèrent, en arrêtant un rendez-vous pour le lendemain chez le docteur Fabricius.

M. de Wachenheim était venu saluer Madeleine et ne lui avait fait que cette question :

— Eh bien?

— Je ne l'ai pas vu depuis que nous sommes entrés au bal, avait répondu la pauvre enfant.

— Bien, et l'autre? et M. de Magnan?

— C'est la distinction dans la bonté... pauvre jeune homme! je le plains!

— Très-bien! prenez courage jusqu'au bout et ne désespérez que quand je vous le permettrai.

— Hélas! faut-il croire en vous, plutôt qu'à la désolation de mon cœur?

— C'est mon opinion.

Le baron avait été se placer dans la première pièce; lorsqu'il vit venir Paul Guérin, il s'avança vers lui gravement, le toucha à l'épaule et lui dit, d'une voix qui semblait sortir de sa haute cravate noire :

— Vous alliez m'oublier, monsieur Guérin?

— C'est ma foi vrai, et vous faites bien de me le rappeler...

— Voulez-vous me suivre dans l'un des petits salons?

— Volontiers.

Le capitaine Wachenheim conduisit Paul dans le boudoir où madame de Moncal avait reçu les propositions du marquis d'Avéros, il fit signe au jeune savant de s'asseoir, et se mit à son côté.

— Monsieur Guérin, dit le baron, après avoir tortillé entre ses mains les ailes d'un claque démesurément grand, et voilé d'un crêpe, je vous aime beaucoup.

Paul s'inclina à cette singulière façon d'entamer le dialogue.

— Si j'étais un aventurier, vous pourriez vous étonner, avec raison, de l'aveu que je vous fais; mais je me hâte de vous dire, en forme de préface, que je suis sur un fort bon pied dans cette maison, que M. de Cernay est mon ami, que j'espère être le sien, et que je me nomme le baron de Wachenheim...

— Certes, monsieur, voilà bien des titres recommandables, et je n'en demanderai pas d'autres; veuillez seulement me faire savoir comment j'ai pu mériter votre intérêt, que j'apprécie.

— Vous ne pouvez pas encore l'apprécier... plus tard, je ne dis pas. Mais poursuivons : je vous aime beaucoup, monsieur, parce que j'ai servi dans le régiment de votre père, et que j'étais l'un de ses grands admirateurs.

Le savant s'inclina de nouveau.

— J'ai connu madame Guérin, votre mère, et j'ai rendu à votre famille quelques services dont elle m'a toujours gardé une touchante reconnaissance.

— Excusez-moi, monsieur, interrompit Paul, si je n'ai pas été au-devant de vous; j'ai perdu mon père et ma mère sans les connaître, et le souvenir dont j'aurais hérité, sans le malheur qui a frappé mon berceau, s'est enfoui dans la tombe...

— Très-bien, jeune homme; n'ajoutez rien de plus. Je sais que vous avez du génie, j'apprends que vous avez du cœur; très-bien!

— J'attends que vous daigniez m'instruire des causes qui vous garantissent ma reconnaissance aussi vive que celle de ma famille. — C'est inutile au moins pour aujourd'hui. Permettez-moi de garder le silence, et de vous faire cette seule question : Comme vos père et mère étaient mes amis, voulez-vous être le mien?

— Mais, fit Paul Guérin en parcourant d'un regard étonné toute la personne de ce bizarre personnage... mais... certainement...

— Soyez franc, et, d'abord, sachez que vous aurez en moi un ami fort commode; je suis riche et ne vous emprunterai jamais d'argent, je suis vieux et ne vous volerai pas vos bonnes fortunes, je suis ignorant, et ne briguerai aucune de vos gloires.

« Voilà un fou fort amusant, se dit Paul, poussons-le. »

— Monsieur, je ne mets pas de condition aux engagements que prend mon cœur; l'ami de ma famille est le mien de droit.

— Je crois même que vous gagnerez à notre commerce, poursuivit le baron; car, tout ignorant et tout incapable que je suis d'apprendre la moindre chose, je me fais fort de vous révéler les secrets d'une science dont vous n'avez pas le premier mot.

Le savant se sentit piqué au vif, comme par la dent d'une couleuvre. Il se sourit à lui-même, et répondit :

— Je n'en doute pas, on apprend tous les jours quelque chose; me voici tout oreilles.

Le vieux gentilhomme regarda Paul obliquement, et sourit à son tour, mais avec cette amertume qui achevait de lui donner un caractère funèbre.

— Il est bien arrêté, dit-il, après une pause, que vous accepterez ou rejetterez mes conseils sans me

questionner jamais sur mes intentions, sur les causes qui me font agir, sur les moyens que je mets en œuvre; en un mot, sur tout ce qui se rattache à ma personne et à mes penchants pour vous.

— J'y consens, fit le savant, avec un petit ricanement moitié dédaigneux, moitié protecteur.

— Quand je vous ai dit que j'étais un ignorant, je n'ai pas exagéré, car, c'est à peine si je sais lire, et j'écris comme une cuisinière, dit le baron avec un sérieux imperturbable, ce qui n'empêche pas que je puisse vous enseigner beaucoup.

— Je n'en doute pas.

— Vous allez en juger. Voulez-vous que nous abordions un sujet dans lequel vous excellez?

— De tout cœur.

— Parlons donc philosophie; vous possédez Socrate, Platon, Voltaire, Diderot, Cousin comme pas un, mais vous n'entendez rien au monde.

— Je ne comprends pas parfaitement.

— Le monde est le chef-d'œuvre du genre, et vous ne vous y êtes jamais arrêté. Je gage, sans aller plus loin, que vous êtes désolé d'être venu à cette soirée?

— Mais non, vraiment, puisque j'ai eu l'honneur et le plaisir de vous y rencontrer.

— Mettons de côté les politesses, nous y reviendrons en temps et lieu.

« Décidément, pensa Paul Guérin, je veux écouter cet original jusqu'au bout. »

— Je vous dirai donc, monsieur le baron, ajouta Paul Guérin, que je ne suis ni content ni fâché d'être venu ici. J'aurais pu, sans doute, employer mon temps d'une façon plus productive, mais non plus agréable.

— Plus productive, j'en doute, et même je le nie.

— Vous croyez?

— Je le prouve. Vous ressemblez, mon cher monsieur, à ces voyageurs qui entreprennent le tour du monde sans connaître leur province. Vous désirez approfondir l'humanité, et vous n'avez pas étudié l'homme; vous sacrifiez vos plus belles années à l'étude de la science, espérant dominer la foule, et vous n'avez aucune idée des éléments qui composent cette foule et vous ne savez pas de quel limon elle est pétrie.

— J'avoue ne m'être jamais occupé que du génie de l'homme, et non de l'homme.

— Très-bien; ainsi, vous avez deviné les effets de la vapeur sans savoir ce que c'est que la vapeur, imitant les lazzaroni qui se chauffent au soleil sans savoir ce que c'est que le soleil.

— Le monde vaut-il la peine qu'on l'étudie? Tout ce bruit qui nous environne me pèse et m'enuie; quoique isolé au milieu de ce tumulte, j'y suis gêné.

— Pourquoi ne pas vous faire chartreux?

— J'y ai plus d'une fois songé, mais je ne sais pourquoi le cloître me fait peur.

— Si vous ne savez pourquoi, je vais vous l'apprendre. Vous croyez votre cœur mort au monde, et vous vous trompez, il dort.

— D'un bien doux sommeil, alors.

— Oui, mais il se réveillera.

— Et quand, s'il vous plaît, monsieur, puisque vous prophétisez?

— Mais bientôt peut-être; nous reviendrons sur ce sujet, ne perdons pas le fil de notre entretien.

— Il m'intéresse au dernier degré.

Le baron s'inclina tout d'une pièce, et ricanant, il continua :

— Voulez-vous me dire, monsieur l'académicien, pourquoi lorsque vous vous présentez dans une assemblée où s'agitent des questions graves, un murmure flatteur vous accueille; vous y êtes le bien-venu, on vous regarde, on vous recherche... pourquoi?

— Mais... vous me faites vraiment trop d'honneur...

— Mettons de côté la modestie, interrompit de nouveau le baron, réservez-la pour des occasions meilleures, répondez-moi tout uniment.

— Ma foi, j'attribue la bienveillance de mes collègues à mon seul titre d'académicien.

— A merveille. Comment se fait-il qu'ici je sois le seul, peut-être, à vous apprécier? on vous fuit; votre nom est à peine connu; pourquoi cela?

— Sans doute encore parce que je suis académicien, dit Paul en souriant.

— C'est cela; lorsque vous entrez à l'Institut avec cet habit noir, vénérable pour moi-même, nul ne s'inquiète du tailleur qui l'a coupé. Mais ici l'habit fait le moine et tous ces muscadins de votre âge qui dansent, soupent, jouent là-bas, se croiraient perdus de réputation si vous passiez votre bras sous le leur.

— Et que m'importe?

— Comment, que vous importe! si j'étais un homme de génie, je ne voudrais pas qu'il fût dit de moi que je me laisse effacer par qui que ce soit; je voudrais, jeune homme, être en réputation parmi les jeunes gens, comme savant parmi les savants; je ne voudrais pas qu'on dise de moi que je ne sais ni valser, ni monter à cheval, ni faire des armes, ni marcher, et on dit de vous tout cela, car vous ne savez même pas

marcher... Excusez ma franchise, je suis un ami tout de bon.

— J'avoue, monsieur, que, jugeant d'après tout le chemin que, seul, j'ai su faire, j'aurais parié savoir marcher.

— C'est votre pensée qui a fait beaucoup de chemin, et non vos jambes; ne vous ai-je pas vu traverser les salons de la comtesse, cette nuit; vous alliez tout de travers, et avec une gaucherie qui faisait caqueter les malicieuses jeunes filles et sourire tous les beaux désœuvrés. Lorsque vous vous êtes présenté à madame de Moncal dans ce boudoir, vous aviez l'allure d'un écolier qui tend les mains à la férule.

— Il me semble que je ne vous ai pas vu, au moment dont vous parlez.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de vous; c'est assez mon habitude de me trouver un peu partout.

— Où voulez-vous en venir?

— A faire de vous un homme du monde.

— Je n'en ai pas le temps.

— Nous le trouverons.

— Je ne m'en soucie pas : à quoi cela me servira-t-il?

— En quoi cela vous nuira-t-il? Vous aurez un point de ressemblance de plus avec M. Buffon : vous l'égalez par l'esprit, vous l'égalerez par vos manchettes.

— Vous êtes fou... Oh! pardon, monsieur.

— Ne vous gênez pas; on m'a souvent fait ce compliment; il me flatte. Savez-vous ce que c'est que l'amour?

Paul Guérin crut tomber des nues à cette brusque apostrophe.

— Ma foi, monsieur, répondit-il, je n'en sais que ce qu'en a écrit Rousseau

— Je ne connais pas Rousseau : vous m'apprendrez ses écrits, et je vous rendrai amoureux.

— Vous ne faites que de bons marchés, à ce qu'il paraît.

— Ce sont donc de bien bons livres que ceux de ce Rousseau?

— Ils sont détestables; mais l'amour, n'est-ce pas la pire des niaiseries?

— C'est un sentiment féroce et sublime.

— Voyez-vous cela?

— Féroce, en ce qu'il remue la matière, chez la bête; sublime, en ce qu'il élève l'âme chez l'homme.

— Je vous prendrai pour exemple. Vous n'avez jamais aimé, vous; eh bien, un jour (je ne le fixe pas), un jour vos regards s'arrêteront sur une femme et s'y fixeront éblouis; vous entendrez un grand tumulte dans votre cœur; tous vos sens et la partie poétique de votre imagination qui dorment d'un sommeil de plomb, se réveilleront; l'amour, ce sentiment vainqueur de toutes nos autres passions, vous dominera, vous entraînera aux pieds de la femme que vous aurez rencontrée, et vous y enchaînera.

— Diable! savez-vous que vous me faites là une fière menace.

— Je vous avertis que si cet amour est partagé, il sera sublime; car il sera guidé par les doux élans de votre âme qui est jeune, belle, généreuse; mais s'il est repoussé, il sera furieux, féroce, car il réagira sur la matière, et n'écoutera que les instincts de la bête... Nous parlons philosophie, et nous appelons les choses par leurs noms, sans courtoisie, comme sans rancune.

— Continuez, vous m'intéressez vivement.

Le baron regarda encore Paul Guérin de travers, et fit craquer les os de ses doigts en les enchevêtrant les uns dans les autres, puis il répondit :

— Seriez-vous donc plus près d'aimer que je ne le croyais?

— Pourquoi cette question?

— Parce que votre regard s'est animé, et que vous me prêtez l'oreille avec une rare complaisance.

— J'étudie toujours avec passion, pourquoi croyez-vous que j'aimerai?

— Parce que c'est la loi de Dieu, une et invariable. Dieu ne fait rien sans but, et ce n'est pas seulement pour varier l'espèce qu'il a créé les deux sexes.

— Dieu fait des exceptions.

— A ceux-là, il donne la vocation, ainsi les prêtres auxquels il donne le courage de supporter la fougue, les transports de l'âme et de la matière; vous n'avez ni la vocation, ni le courage, puisque vous avez peur du cloître.

— Après?

— Un jour donc, et je crains que ce ne soit bientôt, vous rencontrerez une femme qui vous séduira. Ce sera un bas-bleu, un bel esprit bourré de grec et de latin comme un chanoine, ou une villageoise, ou une femme du monde.

— Et qu'arrivera-t-il, dans les trois cas?

— Il arrivera, si c'est un bas-bleu, que vous lui ferez la cour avec succès en traduisant, avec elle, Démosthènes ou Perse; si c'est une villageoise, que vous garderez les moutons pour lui plaire; si c'est une femme du monde, que vous ferez souvent défaut à l'Institut, et changerez de tailleur, sous peine de paraître ridicule et compromettant.

— Mon choix est fait, je m'arrête au bas-bleu.

— Soit, mais il y a cent contre un à parier que vous ne tomberez pas sur un bas-bleu.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ces dames sont d'ordinaire de vieilles folles ou des femmes sur le retour, et non pas de jolies femmes.

— Qu'est-ce que c'est qu'une jolie femme? demanda Paul d'un ton narquois, et voulant pousser à bout le baron.

M. de Wachenheim tourna la tête vers la porte ouverte qui donnait sur les salons, et répondit lentement :

— C'est un être assez rare, selon moi, et vous trouveriez plutôt un denier Britannicus que moi une beauté parfaite; cependant j'en connais deux; la première...

Le frôlement d'une robe, et quelques pas légers glissant sur le tapis d'une pièce voisine, coupèrent la parole au baron. Corinne de Moncal et sa mère entrèrent dans le boudoir, et se laissèrent tomber chacune dans un fauteuil qu'elles rapprochèrent l'un de l'autre.

Le baron et Paul Guérin se levèrent pour saluer, et se rassirent.

— La première, dit le baron en reprenant sa phrase, la voici... C'est mademoiselle de Moncal; on la dit incomparable, pour moi, elle n'est encore qu'incomparée.

Le vieux gentilhomme, en achevant sa pensée, regarda en dessous le savant, et le vit plongé dans une méditation profonde; il vit ses grands yeux noirs se dilater, et au frémissement léger de ses lèvres, il com-

prit qu'une agitation subite avait soulevé le cœur de ce jeune homme, comme l'ouragan qui, surprenant la mer endormie, déchaîne ses flots irrités.

— Ah çà! mon cher monsieur, n'allez pas aimer cette femme-là, au moins, glissa le baron à l'oreille de Paul Guérin... C'est ce qu'on appelle une lionne enragée, ce qui veut dire, en vile prose, une mondaine par excellence.

Paul ne répondit pas, absorbé par sa contemplation, il n'avait plus la mémoire des lieux, ni le souvenir de la circonstance; son corps avait l'immobilité du marbre, son cœur était gonflé, sa pensée n'était nulle part, et ses yeux éblouis, fixés sur un chef-d'œuvre de grâce et de beauté, voyaient comme on voit dans un rêve.

— Pauvre enfant, murmura le baron! Puis il se leva lentement, gagna la porte à petits pas, et rentra dans le bal qui tirait à sa fin.

Madeleine et M. de Cernay étaient partis depuis longtemps. Raymond croisa le capitaine, qui lui dit :

— Êtes-vous content de votre soirée, monsieur de Magnan?

—Oui, si je ne songeais qu'à moi, mais *elle* me navre... Je craignais à tout instant qu'elle ne tombât en défaillance.

— Vous avez en vous le remède, jeune homme... allons, employez bien votre temps, vous voyez que nous vous laissons le champ libre.

— Favoriserez-vous toujours mon rival?

— Mais c'est vous que je favorise, ce me semble.

— En apparence, mais en réalité?

— Eh bien, franchement, les affaires de mon client

vont très-mal; cette soirée nous a été funeste; redoublez de zèle et de soins, et vous nous jouerez sous jambes... J'ai l'honneur de vous bien saluer.

Le baron alla s'asseoir dans un coin du grand salon, et mit un véritable acharnement à friser, de ses deux mains de squelette, la pointe crochue de sa royale.

— Il est impossible que ce gaillard-là ne vienne pas de l'autre monde, se dit Raymond en tournant sur ses talons pour gagner l'antichambre où l'attendait son domestique.

Explosion.

—

Corinne était venue se reposer après l'une de ces valses effrénées qui annoncent le déclin des bals. Lorsque les salons sont débarrassés de leurs épaisses galeries et de la plupart des inutiles, les intrépides s'élancent; et, aux accords frémissants de l'orchestre ranimé, la fête prend un nouveau caractère; la folie prend ses coudées franches, le plaisir brille dans tous les yeux, les bouquets s'effeuillent et le parquet frissonne sous les pas bondissants des danseurs. Puis vient un long repos pendant lequel jouent les éventails et les mouchoirs brodés.

Corinne, après avoir reçu le salut du marquis d'Avéros, son cavalier, était donc venue dans le boudoir de la comtesse pour y chercher un peu de fraîcheur et glisser à sa mère quelques confidences. Son sein gonflé palpitait encore, ses joues animées par le mouvement rapide et voluptueux de la valse effaçaient l'éclat

des roses qui couronnaient son front. Après quelques paroles échangées entre la mère et la fille, mademoiselle de Moncal, s'apercevant de la fixité du regard de Paul Guérin, fit un signe à la comtesse et lui dit :

— Vous avez invité là un homme de bien mauvaise mine, et elle montra le savant.

— C'est M. de Cernay qui me l'a amené, je ne le connais pas.

— M. de Cernay pourrait bien garder pour lui ses curiosités et son *clair de lune.*

C'était Madeleine que la belle coquette appelait *clair de lune,* par ironie pour son visage pâle et mélancolique.

— Elle a été fort maussade ce soir, dit la comtesse.

— Son ennui perpétuel me gagne, je ne peux pas la regarder sans bâiller... Ne vous a-t-il pas semblé que M. de Magnan lui faisait très-fort la cour. Pauvre garçon, je lui croyais meilleur goût... Ah çà, qu'est-ce que c'est que ce monsieur? est-ce un peintre? il ne me quitte pas des yeux.

— C'est une espèce de savant... un pauvre diable : causons du marquis, comment le trouves-tu?

— Parfait... Il est délicieux de finesse, d'élégance et d'esprit... il valse à ravir.

—Et... tu ne jetterais pas les hauts cris s'il te voulait plaire?

— Franchement, il me plaît... Mais vous vous faites illusion, il ne m'a pas dit un mot de galanterie.

— Je parierais que cela viendra.

— Vous croyez?

— Et que tu sera marquise... patientons.

— Longtemps? demanda la jeune fille avec un sourire qui jeta mille éclairs dans le cœur de Paul Guérin et le fit tressaillir.

— Je te dirai cela dans trois semaines; en attendant sois toujours aimable et belle.

— Je tâcherai... Décidément, cet homme va me dévisager avec son regard de serpent; quittons cette place, ma chère mère, votre savant m'étudie comme une médaille. Que je hais ces gens-là, ils sont aussi bêtes qu'instruits.

La comtesse et sa fille se levèrent, et passèrent dans le grand salon; Paul Guérin les suivit après une courte hésitation.

Au moment où Corinne entrait au salon, on se mettait en place pour un cotillon, ce coup de grâce des bals qui, comme toute chose en ce monde, doivent avoir une fin! Corinne, entraînée par son danseur, se trouva, par hasard, côte à côte avec le marquis d'Avéros qui, s'occupant fort peu de sa danseuse, s'occupa beaucoup de sa voisine.

Paul Guérin s'accouda contre l'angle d'une fenêtre, et suivit mademoiselle de Moncal d'un regard enflammé.

A deux pas de cette fenêtre, le baron de Wachenheim se prélassait dans un fauteuil, ne quittant pas des yeux le jeune savant qui ne le voyait pas.

Le cotillon durait depuis près d'une heure, la persistante fixité du regard de Paul Guérin commença par troubler Corinne et finit par l'effrayer. Cet homme demeurait debout et immobile devant elle, comme une figure de cire. Parfois ses yeux brillaient d'un éclat prodigieux, parfois sa bouche souriait d'un sourire extatique; son visage alors prenait une expression singulière, on eût dit un homme ivre d'opium, poursuivant un rêve enchanteur.

Les danseurs ne tardèrent pas à partager l'étonne-

ment de mademoiselle de Moncal, et la comtesse son embarras et sa frayeur.

— On vous observe, dit tout bas le baron, en secouant Paul Guérin par un pan de son habit, vous allez vous attirer une fâcheuse affaire. Allons-nous-en?

— Le bal est-il fini? demanda Paul en faisant un haut-le-corps, comme s'il eût été frappé par une commotion électrique.

— Il est fini pour nous, partons... Que diable regardez-vous là?

— Je regarde la fée que vous m'avez montrée.

— Ah! pardieu, la belle occupation; vous la reverrez quand vous voudrez.

— Oui, n'est-ce pas?

— C'est un bonheur que vous partagerez avec tout Paris, qui la connaît.

— Avec tout Paris... Ah!... tant pis.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? Vous voilà bien égoïste.

— Il y a des joies qu'on voudrait goûter seul.

— Vous n'êtes pas maladroit... Allons, partons-nous? Je vais vous reconduire, mes chevaux m'attendent depuis plus d'une heure, il faut en avoir pitié... Venez, chemin faisant vous m'apprendrez un peu d'histoire; j'ai honte de ne pas savoir ce que c'était que Henri IV.

— Qu'elle est belle! fit le savant.

— Hein! à qui en avez-vous?

— A elle.

— Du diable si c'est clair; de qui parlez-vous?

— De mademoiselle de Moncal.

— Ah! ah! c'est une remarque qu'on a faite bien avant vous... Où est votre chapeau?

— N'allons-nous pas saluer ces dames avant de sortir?

— Quelles dames?

— La comtesse et sa fille.

— Mon cher monsieur, si les maîtres de maison recevaient les adieux de tous ceux qu'ils invitent, ils gagneraient une courbature à chacune de leurs soirées. Prenez votre chapeau et sauvons-nous?

— Cet homme qui lui parle sans cesse et qui la regarde tendrement est bien heureux, trop heureux, il me fait mal.

— Ah çà! je vous trouve rare, et vous avez les nerfs par trop sensibles; savez-vous quel est ce cavalier?

— Non, mais je ne l'aime pas.

— Il est trop joyeux pour vous en vouloir, assurément.

— Qui est-ce donc?

— C'est le marquis d'Avéros, un Portugais, noble et millionnaire.

— Raison de plus pour qu'il me déplaise. Que me font son titre et ses millions, après tout?

— A vous rien, mais à mademoiselle de Moncal, beaucoup.

— Plaît-il?

— J'ai dit : à mademoiselle de Moncal beaucoup.

— Et pourquoi?

— Parce que, dans six semaines au plus tard, elle sera sa femme.

Paul Guérin laissa tomber sur le baron un regard terne et lourd.

— Ce n'est pas vrai! s'écria-t-il assez haut pour être entendu de tout le salon; et se dirigeant, à grands pas, vers la porte de sortie, il la franchit tête nue, et descendit l'escalier en se tenant à la rampe pour ne pas trébucher.

Le vieux gentilhomme essuya de son regard sardonique et de son sourire étrange les regards et les sourires que lui adressaient tous les danseurs, et pendant que le cotillon reprenait avec un nouvel entrain, il traversa le salon, se drapa dans le large manteau noir que lui présenta son chasseur, et, trouvant Paul Guérin sur le seuil de la porte cochère, il lui dit de ce son de voix aigu qui semblait sortir de ses entrailles :

—Vous me permettrez bien de vous jeter chez vous, mon cher ami, je crois qu'il pleut et vous n'avez pas de chapeau... Kiffer, faites avancer... Montez, mon cher monsieur Guérin, montez.

Le savant regarda le capitaine d'un œil effaré; puis il tressaillit, et prit place dans la voiture qui partit au grand trot.

— Savez-vous que vous m'avez gravement insulté devant trente de mes amis, dit le baron dès qu'il se fût bien accommodé dans son coin.

— Moi! monsieur? fit Paul Guérin stupéfait.

— J'en ai grand'peur, répondit le capitaine.

L'Ami.

—

Le jeune savant se prit à réfléchir à ce que le baron de Wachenheim venait de lui dire; tout ce qui était sorti de la bouche de cet homme, depuis qu'il l'avait rencontré, lui semblait tellement étrange; les théories qu'il avait émises étaient pour lui si nouvelles; ses paradoxes lui avaient paru d'une effronterie tellement brillante, et son ignorance grossière était protégée par

une subtilité d'esprit si séduisante; ses poses, ses allures, son rire moqueur, sa face taillée comme celle d'un oiseau de proie, son deuil sinistre, sa politesse compassée, en faisaient un personnage si rare, que l'imagination la plus positive devait en demeurer frappée comme par une vision satanique.

Paul Guérin n'était pas seulement un savant : à la rectitude mathématique d'un jugement vigoureux, il alliait, nous l'avons laissé entrevoir, des penchants poétiques qui l'avaient poussé quelquefois hors des limites de la science positive, et l'avaient jeté dans les champs du merveilleux. Tout en étudiant les pages dramatiques et philosophiques de l'histoire, il s'était laissé aller quelquefois au charme des légendes, et son esprit passionné s'était alors égaré, à plaisir, en compagnie des poétiques rêveurs qui ont fait la fortune de la fable allemande.

Le baron de Wachenheim, qui n'était d'abord apparu à Paul Guérin que comme un original, puis comme un échappé des petites maisons, prit tout à coup à ses yeux, des formes fantastiques, et se dressa devant lui comme un être surnaturel.

Ramené bientôt, cependant, à la saine raison, il ne vit dans son singulier compagnon et dans sa bizarre connaissance, qu'un homme habile dans cette science du monde à laquelle il s'avouait complétement étranger.

— Monsieur, reprit-il après une pause assez longue, ce que vous me dites me surprend au dernier point, je me remets à peine des émotions qui m'ont brusquement assailli; il me semble que je me débats encore dans un rêve, et je n'ai aucun souvenir des torts que vous me reprochez.

— Comment? vous ne vous souvenez pas de la façon dont vous avez quitté le salon de madame de Moncal?

— Ah! monsieur, si c'est en cela que je vous ai offensé, je vous en fais sincèrement mes excuses, je...

— Vous ne m'avez pas offensé, mon cher ami, vous m'avez publiquement et gravement insulté.

— L'offense n'en est, alors, que plus grande...

— Eh! non, monsieur, je ne conclus pas que vous m'avez offensé de ce que vous m'avez insulté. L'insulte appartient au premier mal appris qui nous éclabousse d'une injure, mais l'offense n'appartient qu'à celui qui prend au sérieux l'éclaboussure; or, moi, j'ai pris le parti de n'être jamais offensé par qui que ce soit, et par quoique ce soit. Vous m'avez donné tout net un démenti formel à haute et intelligible voix.

— A quelle occasion, s'il vous plaît?

— Lorsque je vous ai dit qu'avant six semaines, mademoiselle Corinne de Moncal s'appellerait la marquise d'Avéros... c'était dur...

— C'est bien possible, monsieur, et j'en suis aux regrets; je vous offre toute réparation qui vous sera convenable.

— Bah! je ne connais que deux sortes de réparations possibles, toutes deux me répugnent, car elles vous seraient funestes.

— N'importe, monsieur, ordonnez.

— La première serait de nous battre. Or, à mon sens, le duel est une grosse immoralité, et puis, je vous tuerais infailliblement, car vous n'avez la main faite ni pour l'épée ni pour le pistolet; et, malgré mes soixante ans, je suis une espèce de Saint-Georges. La seconde serait de me faire des excuses publiques; ce

qui, tout d'abord, mettrait à néant vos grands projets.

—Mes grands projets, quels projets?

Le baron fit entendre son petit ricanement favori, et s'écria :

— Par la corbleu! monsieur, n'êtes-vous pas resté tout ébahi, cette nuit, devant mademoiselle de Moncal?

Paul Guérin tressaillit.

—Je l'ai admirée, répondit-il, comme une merveille, comme une perfection du beau... elle est si belle!

— En effet, elle est fort belle; mais je connais un second type de beauté qui l'éclipse, à mon avis.

— C'est impossible.

— Vous en jugerez.

— Quand?

— En temps et lieux... Je disais donc que la vue de mademoiselle Corinne vous a appris une grande nouveauté.

— Laquelle?

—Elle vous a appris ce que c'est que l'amour, en jetant à la fois l'enfer et le paradis dans votre cœur.

— C'est vrai! c'est vrai! murmura Paul.

— Le paradis par le désir et l'espoir, l'enfer par la jalousie. Comme vous voyez, l'amour est un composé de deux substances, dont l'une est un poison, et l'autre un contre-poison. Ce qui fait qu'on n'en meurt pas, selon la dose qu'on s'administre de l'une ou de l'autre de ces deux baies... C'est ainsi que vous dites en chimie, je crois?

— Et lorsqu'on ne touche pas au poison?

— Vous voulez dire lorsqu'on aime sans être jaloux n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors, mon cher ami, on n'aime pas; tenez-vous pour averti. Maintenant, revenons à ce qui vous touche : vous avez trouvé mademoiselle de Moncal merveilleusement belle, et vous êtes tombé en extase devant elle : vous l'avez compromise par la tenacité de vos regards, et votre cœur vous a immédiatement et opiniâtrement tenu, à son endroit, un langage fort naturel.

— Vraiment, vous me confusionnez... Que m'a donc dit mon cœur?

— Il vous a dit qu'aimant mademoiselle Corinne, il vous serait très-agréable de vivre continuellement en sa compagnie, et par conséquent de l'épouser.

— C'est vrai! c'est vrai! monsieur... Mais vous avez donc la double vue?

— Je ne suis ni Irlandais, ni Écossais, ni somnambule, ni sorcier, mon jeune ami, je suis...

— Qui êtes-vous?

— Je suis le baron de Wachenheim. Ainsi, vous comprenez que si j'exigeais de vous des excuses publiques, la femme que vous allez suivre de soins assidus prendrait de vous une triste opinion. Or, l'amour se change quelquefois en mépris, mais il débute toujours par l'estime, retenez encore cette maxime. Donc, je vous tiens quitte de votre insulte, et s'il vous en est parlé, dans le monde, ne craignez pas de m'en laisser porter toute la charge; on me sait fort flegmatique, on me croit très-lunatique et cela se passera en conversation.

— Ah! monsieur le baron, vous aviez bien raison de vous dire mon ami, vous êtes, en outre, le plus galant homme que je connaisse.

— Attendez donc que vous me connaissiez pour porter ce jugement. Ah çà, je pense que vous n'allez pas vous endormir, et que vous comptez vous mettre chaudement à l'œuvre pour disputer au marquis d'Avéros la charmante fille de la comtesse?

— Hélas! comment oser entrer en lutte avec ce rival si puissant.

— Bah! l'illustre Paul Guérin ne doit pas plus rencontrer d'obstacles dans le monde que dans la science. il suffit qu'il dise : Je veux! Le génie est d'essence divine, il parle comme le Créateur.

—Vous me fortifiez contre moi-même, vous m'enivrez d'espérance... Mais je suis si novice en fait d'intrigues amoureuses.

— D'accord; mais, moi, je suis tellement au courant de ces sortes d'affaires.

— Quoi! vous serez mon protecteur, mon conseiller, mon mentor?

— Ne suis-je pas votre ami?

— Ah! monsieur, je n'ai plus besoin de savoir quel service vous avez rendu autrefois à ma famille; celui que je tiens de vous aujourd'hui m'impose une reconnaissance impérissable.

— Laissez donc! c'est une misère. Et puis, je sers un peu ma propre cause, en vous servant.

— Tant mieux! je me mets à votre discrétion.

— Oui, je n'aime pas ce petit marquis d'Avéros; je dirai même qu'il me déplaît souverainement.

— Alors nous lui ferons bonne guerre.

—A propos, il vous faut un confident dans tout ceci.

— N'êtes-vous pas là?

— Je ne suis pas un confident, je suis une machine.

— Une machine?

— C'est-à-dire que vous me ferez mouvoir au mieux de vos intérêts.

— Mais les machines ne donnent pas de conseils, et vous m'en donnerez.

— Pardonnez-moi; elles donnent un conseil en fonctionnant tout de travers lorsqu'on les emploie à faux. Je ne serai donc que votre instrument et dans ce sens, je serai même, j'ose le dire, un excellent outil; mais il vous faut, croyez-moi, un confident sage, éclairé, habile, qui vous soit dévoué, et dont le cœur sympathise avec le vôtre.

— Je ne connais que des professeurs, des écrivains, des savants.

— Mettez-moi de côté toute cette phalange : l'Institut et l'Académie et tous vos illustres confrères, s'assembleraient en masse pour vous fournir un avis sur la matière en question, qu'ils donneraient leur langue aux chiens comme on dit... Jamais pensée amoureuse n'est sortie d'une tête portant perruque.

— Vous me mettez aux abois... La gravité de mes occupations m'a jusqu'à ce jour séparé des hommes de mon âge.

— Voilà où mène une première faute. Croyez-vous que Dieu fasse les jeunes pour les mettre en compagnie exclusive des vieux? Non, il nous faut vivre chacun chez nous, écouter la morale des vieillards et se divertir avec ceux de son âge. De cette façon, on marie le respect dû aux anciens au plaisir, fleur de l'arbre de vie; en d'autres termes, on mange à deux rateliers, ce qui est un moyen presque infaillible de prospérer... Essayons? Cherchez bien autour de vous, si vous ne

trouverez pas la personne qu'il nous faut. Cherchons d'abord parmi les hommes.

— Je ne vois que M. de Cernay.

— Excellente nature, mais faite pour l'amour, comme moi pour ramer des choux... à un autre.

— Je suis au bout de ma liste.

— Alors passons aux femmes. Les femmes sont en bien, ce qu'elles sont en mal, extrêmes. Leur cœur a ceci de commun avec les chevaux gris, qu'il est tout bon ou tout mauvais. En fait de femmes, qui connaissez-vous?

— Ma chère sœur Madeleine, c'est la compagne de mon enfance; je la chéris, elle m'est dévouée, c'est un ange de douceur et de vertu...

— Vous voilà donc servi à souhait, interrompit le baron qui cligna de l'œil, comme un paralytique, en entendant ces compliments.

— Comment? vous voulez que j'entretienne ma sœur de ma passion pour mademoiselle de Moncal.

— Cette passion ne doit-elle pas avoir un dénoûment honnête!

— Certainement.

— Dès lors, nulle, mieux que mademoiselle de Cernay ne peut vous diriger; c'est un cœur d'or, une noble intelligence, un ange sur la terre, comme vous l'avez dit; ne lui faites mystère de rien, donnez-lui la clé de votre âme, et suivez ses doux et ingénieux conseils, vous arriverez au port, c'est-à-dire au bonheur; rappelez-vous mot à mot ce que je vous prédis là.

— Je vous obéirai, car vous parlez comme un sage de la Grèce.

— J'ai l'habitude de parler comme tous les sages à

la fois, ou de me taire. Ainsi nous voilà d'accord en tout.

— Oui; mais je crains bien d'échouer, malgré l'aide de ma sœur, malgré votre appui.

— Alors, nous nous occuperons de l'autre...

— De l'autre? fit Paul étonné.

— Ne vous ai-je pas dit que je connaissais deux beautés, deux femmes divines?... Eh bien! si mademoiselle Corinne, qui est, à mes yeux, la moins belle des deux, vous échappe, l'autre ne vous échappera pas.

— Ah! si le marquis l'emporte, j'en mourrai. La blessure qui m'a été faite aujourd'hui ne peut me mettre qu'au tombeau ou au ciel.

— Bon! je vois que vous aimez réellement.

— A quoi le voyez-vous?

— Vous aimez, car vous divaguez, et un savant qui divague ne peut être que fou ou amoureux. Pour le moment, vous êtes amoureux fou; je vous en fais mon compliment... Ah çà! je crois que mon cocher nous fait faire le tour de Paris... comme dans le *Voyage à Dieppe...* Non, je me trompais... vous voilà chez vous... Adieu, mon cher monsieur Guérin. Ah! pendant que j'y pense, veuillez me faire deux petites commissions, s'il vous plaît.

La voiture s'arrêta devant la porte de M. de Cernay.

— De tout cœur, répondit Paul vivement.

— Quand vous verrez mademoiselle Madeleine, demain, peu importe l'heure, ce n'est pas très-pressé, faites moi l'amitié de lui dire, qu'à quatre heures, ce matin même, je vous ai chargé de lui faire savoir que l'affaire dont je m'occupe pour elle va très-bien.

— Je n'y manquerai pas; après?

— Demain, dans la journée, vous verrez certainement M. Denys de Magnan, veuillez lui dire de ma part, pour qu'il le sache et le répète, que les affaires de monsieur son fils vont très-mal.

— Je m'en charge, mais voilà de singulières commissions, dit Paul en souriant.

— C'est de la mnémotechnie; l'une empêche qu'on oublie l'autre.

— Est-ce tout?

— Tout absolument... j'ai l'honneur de vous bien saluer, venez me voir.

— Oh! sans faute... Mais où demeurez-vous?

— Au diable.

Le savant laissa tomber le marteau de la porte cochère qu'il avait soulevé, et se retournant, il vit à la lueur des lanternes, le visage fantastique et sévère du baron.

— Comment, au diable? demanda-t-il?

— Je veux dire fort loin, très-loin, trop loin.

— N'importe, j'irai dès demain.

— 17, rue d'Enfer.

La voiture partit bruyamment. La porte de Paul Guérin était ouverte, il entra, et, malgré lui, dans l'obscurité profonde de l'escalier, il eut presque peur de cette voix glapissante de ce grand homme noir, du trouble de son cœur, de la rue d'Enfer, et de se trouver si tard, sans chapeau, et tout éveillé, hors de chez lui.

J'en connais et de bien braves, auxquels il en faudrait moins pour gagner la chair de poule.

La Confidence.

—

Paul Guérin monta quatre à quatre les marches de son escalier. Pressé d'arriver chez lui, poussé par la pensée qui grondait dans son cœur, il franchit le carré du premier étage, sans jeter un coup d'œil aux fenêtres de la chambre à coucher de Madeleine. Ces fenêtres, qui donnaient sur la cour, étaient encore éclairées cependant; et lorsque le jeune savant glissa, comme une ombre, le long de la rampe, une petite main tremblante souleva la corne d'un rideau de mousseline, et le pâle visage de mademoiselle de Cernay apparut à l'un des carreaux.

La pauvre enfant avait voulu, avant de se coucher, guetter au passage et saisir encore une fois son image chérie.

Vous qui avez aimé, vous qui savez aimer, dites les heureux tourments des veilles passionnées, dites si la joie qu'apporte au cœur le bruit des pas de celui ou de celle qu'on attend n'est pas assez bienfaisante pour faire oublier les terreurs du doute et les désespoirs de l'impatience.

Le prisonnier délivré sent toutes ses douleurs se fondre au premier rayon du soleil qui lui sourit; les amants n'ont plus souffert, quand l'amour les a bénis!

Paul ouvrit sa porte, alluma une bougie dans son cabinet de travail, se laissa choir sur un divan, courba sa tête et se plongea dans une méditation profonde.

Un premier amour, lorsqu'il nous est inspiré à l'âge de dix-huit ou vingt ans, est un parfum céleste brûlant dans notre âme comme dans un sanctuaire. Il enfante des illusions qui, quelquefois menteuses, toujours brillantes, nous caressent du bout de leurs ailes d'azur. L'avenir apparaît sans horizon, sans nuages, on a toute espérance; et avec la naïveté de l'enfance, on s'endort bercé par des songes qui ne fuient pas au réveil.

Mais un premier amour, lorsqu'il arrive à un âge plus avancé, lorsque le jeune homme a repoussé ses premiers cris pour écouter d'autres passions, lorsque enfin il s'est fait jour et se jette impétueusement dans le cœur... Oh! alors il remplit ce cœur, déborde et fait horriblement souffrir! Il ne se trahit plus par des plaintes, des sourires mélancoliques, de douces larmes; c'est un cancer qui ronge l'âme, un vautour acharné sur sa victime, une douleur qui ne veut que des sanglots pour soupirs.

Paul Guérin en était là. Cette vie qui s'était jusqu'alors, comme il le disait lui-même, réfugiée dans sa tête, fut tout à coup rudement secouée. Son front ruisselait, ses veines étaient gonflées, il sentait comme une fournaise ardente dans la poitrine; l'image de Corinne de Moncal, la gracieuse jeune fille qu'il venait de quitter, en le poursuivant sans cesse, avait dispersé les cendres de ce caractère bouillonnant et enflammé.

Un pâle rayon de lumière vint se jouer sur les vitres du cabinet de Paul et le tira de sa rêverie.

— Déjà le jour! s'écria-t-il, comme le temps passe! mes paupières me brûlent, et, cependant, je n'ai pas encore sommeil. Oh! mais qu'est-ce donc que j'ai là? ajouta-t-il, en crispant ses doigts sur son cœur.

Il se leva et se mit au lit, à peu près comme un homme ivre, agissant machinalement, avec instinct, mais sans réflexion.

Vers onze heures on sonna le déjeuner; Paul ne descendit pas; on vint le chercher; il répondit qu'il se trouvait très-fatigué et ne déjeunerait pas. M. de Cernay vint le voir aussitôt, et fut frappé de son agitation; son étonnement augmenta considérablement, lorsqu'il entendit le savant parler avec feu du bal de la comtesse, et du plaisir inattendu qu'il y avait goûté.

Comme il allait se retirer, Paul lui dit :

— J'ai été reconduit, à quatre heures du matin, par M. le baron de Wachenheim, un de vos amis, n'est-ce pas?

— Oui; c'est, du moins, un homme que j'aime beaucoup, pour des raisons sacrées.

— Ah! pour des raisons sacrées... C'est donc un homme providentiel que ce M. de Wachenheim?

— Il l'a été pour moi... Madeleine te racontera cela, c'est toute une longue histoire.

— Et quelle est l'origine de ce baron?

— Je n'en sais absolument rien. On dit qu'il tient à la plus vieille aristocratie d'Allemagne, nul n'en connaît plus long, j'imagine. C'est un type étrange, un homme qui rit de tout, un sceptique qui joint au plus rare talent d'observation, une ignorance désespérante, Il a puisé, dans la fréquentation du monde, une habitude des formes et une élégance de langage telles, qu'il charme tous ses auditeurs; et, cependant, il sait à peine signer son nom. Je n'ai lu qu'un billet de lui, et ces quelques lignes étaient tellement bourrées de fautes d'orthographe, qu'elles eussent déshonoré une cuisinière.

— Le baron n'écrit sans doute que sa langue.

— S'il faut l'en croire, il l'écrit encore plus mal. Du reste, c'est un chicaneur spirituel; grand ami de la controverse, il retrouverait le paradoxe si la recette en était perdue.

— Que vous semble de sa mise funèbre et de ses dehors excentriques?

— Ma foi, je n'ai pas eu le droit de compter avec lui, en lui donnant mon amitié. Madeleine te dira que, sans nous connaître, il lui a sauvé la vie.

— Il m'a dit avoir été l'ami de ma famille, et avoir servi dans le régiment de mon père.

— J'ignorais cette circonstance. Ce qu'il y a de certain, c'est que le baron n'est pas homme à se tromper, et encore moins à mentir... Mais pourquoi ces questions?

— Pour rien... C'est pure curiosité, répondit Paul en rougissant... Veuillez, cher père, dire à ma sœur, de la part de M. de Wachenheim, que l'affaire dont il s'occupe pour elle va très-bien.

M. de Cernay tressaillit : il savait, par sa fille, que le baron avait à cœur de faire réussir le projet dont lui désespérait. La disposition d'esprit dans laquelle il venait de trouver son pupille, les questions auxquelles il venait de répondre, jetèrent tout à coup des traits de lumière dans la pensée qui le dominait, et versèrent un baume sur les plaies de son cœur. Étourdi par les derniers mots de Paul, il fit quelques pas vers la porte; le savant le rappela.

— M. de Magnan est-il venu aujourd'hui?

— Non, il est encore trop matin; mais nous le verrons dans l'après-midi; pourquoi?

— Parce que je suis aussi chargé de lui dire que les

affaires de son fils vont très-mal... Vous ferez ma commission, si j'en suis empêché, par hasard.

— Volontiers... et c'est le baron...

— C'est le baron de Wachenheim qui m'a prié de lui rendre ce double service... Adieu, cher père, veuillez dire à ma bonne petite sœur, que, quand je descendrai, ma première visite sera pour elle.

M. de Cernay arriva tout troublé dans la salle à manger, où l'attendait Madeleine; il pressa sa fille chérie sur son cœur, et lui raconta, mot pour mot, ce que lui avait dit Paul. Madeleine écouta son père avec l'une de ces douces joies que les âmes virginales ont seules en partage. Des larmes de bonheur brillèrent sous ses beaux cils; l'espérance chanta dans son sein comme chante le gai rossignol sous les fleurs du printemps.

Vers deux heures, Paul Guérin, un peu reposé, se leva et s'arrêta, pour la première fois de sa vie, en contemplation de sa garde-robe. Son domestique, vieux serviteur fort entendu à l'entretien des livres de son maître, était assez négligent pour ses autres devoirs. Les habits du savant étaient posés dans un désordre moins qu'élégant sur une chaise, et n'étaient, certes, pas irréprochablement brossés.

Paul se prit à sourire, mais d'un sourire amer; il se rappela tous ces beaux jeunes gens aux cheveux parfumés, aux mains précieusement gantées, à la taille svelte et pincée, et il compara sa modeste redingote noire, son pantalon bleu de roi commun, ses bottes à semelles de liége, à la riche toilette des beaux qui l'avaient coudoyé la veille.

Il se regarda de la tête aux pieds dans sa glace; son visage pâle et souffrant lui fit peur et lui fit honte.

Avouons cependant, à la louange de ce grain de vanité que nous possédons tous, que, s'examinant en détail, le savant se consola un peu. Ses cheveux reluisaient d'un noir de jais, l'ovale de son visage ne manquait pas de pureté, ses grands yeux lançaient des flammes, et sa taille, bien exploitée, eût fait honneur à un tailleur de quelque mérite.

Prenant enfin courage, Paul Guérin s'habilla nonchalamment, et, sa toilette achevée, il s'avança vers sa table de travail, et s'y arrêta, les bras croisés, fixant un regard terne sur tous ses livres épars.

Le rendez-vous que s'étaient donné les trois savants, à la soirée de madame de Moncal, exigeait que Paul fît quelques recherches; et c'était dans ce but qu'il s'était rapproché des amis de son enfance, de sa jeunesse et de sa vie entière. Une répugnance irrésistible venait, pour la première fois, de l'arrêter court dans ce mouvement. Une lutte s'établit entre le passé et le présent, entre le cœur et l'esprit; le cœur l'emporta, la paresse triompha; et, après avoir fait quelques pas en long et en large dans son cabinet, Paul s'écria, en se frappant le front, du geste et de la voix d'un homme qui fait une découverte :

— Eh! pardieu, je n'irai pas au rendez-vous... En ai-je le temps?

C'était une découverte, en effet, que venait de faire ce fanatique de la science; il s'était aperçu qu'on peut vivre, tout un jour, sans travailler et sans s'ennuyer.

Paul Guérin descendit chez son tuteur, l'âme agitée, le front rêveur.

Madeleine accueillit son ami avec un radieux sourire; elle l'attendait depuis longtemps; ce que lui avait dit son père avait à la fois jeté le trouble et le ravisse-

ment dans son être... elle tressaillait chaque fois que s'ouvrait la porte du salon.

Dans sa suave candeur, dans sa virginale tendresse pour l'idole de sa vie, mademoiselle de Cernay n'osait croire au bonheur, et le doute plein de charme qui berçait sa pensée lui semblait préférable, encore, à la vérité qu'elle espérait, cependant, voir naître de son premier entretien avec Paul.

Madeleine vint au-devant de son frère, c'était le titre favori qu'elle lui donnait, et dit en lui tendant la main :

— Vous vous êtes retiré bien tard, Paul; ce bal vous aura beaucoup trop fatigué; peut-être, même, avez-vous achevé votre nuit au travail... Mon Dieu! que vous êtes pâle et défait!

L'enfant, chagrin et prêt à pleurer, n'éprouve pas plus de peine à bégayer ses plaintes que n'en eut la jeune fille à terminer sa phrase.

— Non! chère sœur, je n'ai pas écrit une ligne, pas lu un mot, rassurez-vous; je n'ai pas l'habitude du tour de force que vous m'avez fait faire hier ; les premières nuits blanches sont pénibles, mais on s'y accoutume, sans doute.

— Et vous vous y ferez? demanda la jeune fille dont les joues s'animèrent tout à coup.

— Et je m'y ferai.

— Vous avez donc trouvé grand plaisir à ce bal, mon ami?

— Mais oui, chère Madeleine, oui vraiment. A propos, j'ai de grands compliments à vous faire...

— A moi?

— A vous... vous étiez charmante hier...

— Quoi! vous voilà dans le travers... vous complimentez?

Ces mots furent prononcés avec un tremblement de la voix et un frémissement de tout le corps.

Ah! si l'homme, moins souvent ennemi de lui-même, écoutait son bon génie, que de fois il s'écarterait des sentiers où il s'engage en aveugle et s'égare! Si Paul Guérin eût regardé avec calme la noble jeune fille qui, palpitante sous ses yeux, semblait devoir lui révéler les délicieux mystères de l'amour, il eût bien vite oublié mademoiselle de Moncal; la frivole coquette eût été vaincue, dans son cœur, par l'ange modeste et chaste, seul vrai gardien de son bonheur.

Mais le jeune enthousiaste ne vit rien; emporté par sa passion, il ne rendit même pas hommage à la délicate beauté de Madeleine.

Fatalité étrange! notre premier amour si ardent, si loyal et tenace, se trompe presque toujours!

— Oui, reprit Paul, vous aviez une toilette d'une charmante fraîcheur, et vous la portiez avec une grâce incomparable.

— Mais, mon ami, c'est à peine si vous avez pu vous en apercevoir, vous m'avez quittée en entrant dans les salons de madame de Moncal, et vous ne m'avez pas demandé une seule contredanse... Cet oubli m'a même été fort sensible, car je vous avais gardé un peu de place sur l'éventail où s'inscrivaient mes danseurs.

— Vous oubliez que je ne sais pas danser... Mais cela s'apprend comme toute chose, n'est-ce pas?

— Certainement, et, si vous le désirez, je ferai de vous un très-bon élève, répondit Madeleine dont le trouble allait croissant.

— Très-volontiers... avec d'autant plus de raison, ma chère petite sœur, que je vais vous imposer une

tâche bien rude, et qu'il vous faudra faire provision de patience.

— Que puis-je donc pour vous? En vérité, voilà une bien heureuse journée.

— Vous êtes si bonne.

Paul baisa la main de mademoiselle de Cernay. Ce baiser ne fit qu'effleurer la peau satinée de la jeune fille, et cependant il la brûla.

— Voici ce dont il s'agit, reprit le savant : J'ai vécu jusqu'à ce jour comme un insensé, donnant à l'étude les heures les plus précieuses de ma vie, sans autres confidents que mes manuscrits, sans autres amis que mes livres; courbé sous un travail opiniâtre, j'ai laissé ma jeunesse se flétrir aux pâles reflets de ma lampe; et mes poumons ont manqué d'air dans cet étroit cabinet dont j'ai fait ma prison, et dont j'ai failli faire mon tombeau.

Madeleine croyait rêver; la secousse était tellement forte pour cette nature éminemment douée, qu'elle se sentait chanceler sous l'espérance, comme elle avait chancelé sous le désespoir.

— Il ne faut pas être ingrat, Paul, vous êtes un élu du Seigneur; son doigt s'est posé sur votre front. Vos immenses travaux vous ont acquis une gloire qui rejaillit sur nous, et dont nous sommes peut-être trop fiers.

— La gloire n'est pas le bonheur, mon amie; ses fumées sont trompeuses; la gloire ne s'adresse qu'au cerveau de l'homme, et ne contente que son ambition. Heureux celui dont le cœur ne se sèche pas, dans cette victoire d'un homme sur tous les hommes qu'on appelle la célébrité!

— Mais vous, mon frère, vous êtes heureux, car vous avez le meilleur des cœurs.

— Dieu a permis que je m'arrêtasse à temps dans le mauvais chemin; il a fait briller l'étoile aux yeux du pauvre naufragé, et je viens bénir Dieu près de vous et avec vous.

Les joues de mademoiselle de Cernay passèrent, coup sur coup, d'un rose à peine nuancé à une mate pâleur, et de la pâleur du marbre à une animation nouvelle.

— Vous me trouverez toujours prête, dit-elle en hésitant, à rendre des actions de grâces au Seigneur qui vous protége.

— Merci, chère sœur, merci, le baron de Wachenheim vous connaît bien, à ce que je vois; moi, je n'avais fait que vous deviner.

Au nom de son protecteur, Madeleine tressaillit, le doute s'effaçait de son cœur; Paul allait lui faire des aveux qu'avaient appelés toutes les ardeurs de son âme, et qui, maintenant effrayaient sa chaste pureté. Elle ne répondit pas; Paul Guérin continua :

— Vous allez donc m'accepter pour élève, et jamais élève n'aura été plus docile; vous voudrez bien être ma confidente, et jamais ami plus sincère et plus tendre n'aura versé ni versera dans le trésor de votre intelligente bonté, plus de richesses que ne vous en réserve mon imagination longtemps opprimée par l'analyse, mais fougueuse aujourd'hui.

— N'ai-je pas toujours été votre confidente; ne suis-je pas votre sœur?

— Oui, et voilà pourquoi je vais prendre à deux mains mon courage, et vous faire tout bravement un aveu dont vous serez bien étonnée. Je vous confiais, enfant, mes chagrins ou mes joies; plus tard, homme sévère avant l'âge, je ne vous ai caché aucune de mes

ambitions, aujourd'hui, c'est de mes rêves et de mon âme que je veux vous parler; sans vous, je ne saurais résoudre une question qui me tient suspendu entre le ciel et l'enfer.

Madeleine, cédant au trouble dans lequel la jetaient ces paroles passionnées, et sentant que ses forces pourraient la trahir, ne voulut pas s'exposer à recevoir en tête à tête la déclaration de Paul. L'âme candide de la vierge venait d'aspirer, comme un suave parfum, tout le bonheur qu'elle pouvait supporter; elle croyait n'avoir plus rien à apprendre des secrets de Paul; mais elle eût voulu s'appuyer sur le cœur de son père, pour céder, sans contrainte, à l'enivrement dont elle était presque entièrement saisie.

Elle essaya donc de se lever; mais tout mouvement lui était impossible, elle ne put qu'enfoncer ses mains effilées dans le velours des coussins qui l'enveloppaient; elle voulut parler, ses lèvres s'entr'ouvrirent, et elle put à peine articuler quelques mots.

— Paul, mon ami... mon père, votre père aussi, ne pourrait-il pas partager avec moi votre confidence... Mon cœur me dit que le sien ne doit pas être étranger...

— Non... non, de grâce; écoutez-moi seule; c'est de vous, uniquement, que doit me venir tout secours. Notre père vous a répété ce matin, ce que le baron m'avait chargé de vous dire, n'est-ce pas?

— Oui! fit timidement la jeune fille, et elle baissa la tête, comme la blanche colombe qui cherche un abri sous son aile.

— Eh bien, j'ai le pressentiment que l'affaire qui vous occupe est une affaire de cœur... Madeleine, répondez-moi franchement. . Vous aimez?

Mademoiselle de Cernay leva sur Paul ses grands yeux humides. Oh! que d'éloquence dans ce regard, et cependant Paul Guérin ne le comprit pas; il continua avec exaltation :

— Vous aimez! puisse le ciel bénir votre pensée la plus chère, et vous récompenser, ma sœur, en couronnant vos espérances. En échange de ce vœu que je fais pour votre bonheur, priez, priez pour moi, car j'aime avec passion, avec toutes les forces d'une âme aussi vierge que la vôtre. Amie, ma douce petite compagne, ajouta le jeune homme après une pause, vous connaissez intimement mademoiselle Corinne de Moncal?...

Mademoiselle de Cernay redressa vivement la tête, comme fait à l'approche du chasseur, la gazelle broutant sous la feuillée; elle était devenue pâle; son visage exprimait un doute poignant, un surprise inexplicable.

— Oui, murmura-t-elle; pourquoi?

— Hélas! ne devinez-vous pas... ne lisez-vous pas dans mes yeux, dans mon âme? La pensée qui m'étouffe ne se fait-elle donc pas jour sur mon front?...

— Non, interrompit Madeleine avec un effort capable de la briser sur le coup.

— Mais c'est elle! c'est Corinne de Moncal, c'est ce bel ange de Dieu que j'aime éperdument... Ah! que notre parole est impuissante pour exprimer nos joies et nos souffrances suprêmes.

Disant cela, Paul Guérin tomba dans un abattement morne et presque farouche; il croisa les bras sur son sein, et demeura immobile, rêveur, silencieux.

Madeleine fut un instant anéantie, le poignard qui

venait de la frapper s'était profondément enfoncé dans son cœur. Cependant, elle retrouva peu à peu, et dans l'horreur même de sa souffrance, une énergie intrépide, et dit, imitant ces gladiateurs qui arrachaient le fer de leur blessure, le montraient aux applaudissements du peuple et mouraient :

— Mademoiselle de Moncal est une beauté accomplie, mon frère; votre passion pour elle ne surprendra personne.

Et le noble martyr accompagna ces mots d'un sourire qui sembla lui ouvrir les portes du ciel.

— Merci, chère sœur, répondit Paul; votre voix si douce me console déjà des revers auxquels je m'attends... Merci.

— Vous ne devez douter de rien, mon ami, celle que vous aimez sera fière de votre amour, et trop heureuse de vous le prouver.

— Ah! détrompez-vous! et voyez combien je touche au précipice.

Paul Guérin, sans remarquer la pâleur de Madeleine, sans suivre sur ses traits la marche du poison qu'il avait versé goutte à goutte dans ses veines, continua son office de bourreau et raconta, avec de minutieux détails, tout ce qui s'était passé chez la comtesse, son entretien avec le baron et les conseils qui s'en étaient suivis.

De tous les vices du cœur, légoïsme est le plus brutal, le plus odieux et surtout le plus impitoyable. Mademoiselle de Cernay avait besoin de cette longue confidence pour arriver à surmonter le désordre de sa pensée. Elle écouta Paul Guérin avec un calme apparent et cependant chaque mot sortant de sa bouche la précipitait du faîte de sa radieuse espérance, dans un gouffre où l'attendait la mort.

— Ainsi, dit le savant après avoir parlé longtemps avec feu et enthousiasme, vous savez maintenant tout ce qui se passe là (il montra sa tête et son cœur) : vous voyez que ce marquis d'Avéros a sur moi une redoutable avance. Il est riche, il est noble, il est jeune, il est beau! Je suis presque pauvre, je suis roturier; de quatre ans son aîné, je n'ai pas cette élégance qui le distingue, cette faconde mondaine indispensable, dit-on... en un mot, je suis à cet heureux gentilhomme ce qu'est le collégien au roué déjà fameux... Votre avis, ma sœur, votre avis?

— Mon avis, Paul le voici : Ou mademoiselle de Moncal est digne de vous, ou elle ne l'est pas, si elle est digne de vous, elle préférera votre renommée aux titres et à la fortune de M. d'Avéros; si elle ne l'est pas, elle vous traitera en écolier, avec dédain. Je ne mets, moi, aucun avantage du côté de votre rival, car... tout parallèle m'est interdit par convenance. Dans le premier cas, votre bonheur est assuré; dans le second, vous serez encore secouru par la Providence, car vous eussiez épousé une coquette indigne de vous.

— Coquette ou non, digne ou indigne de mon amour, Madeleine, j'aime cette femme; et ses rigueurs, en me désespérant, ne feront qu'attiser les flammes de ma passion. Vous ne comprenez donc pas que cette passion a fait irruption dans mon cœur, soulevant, avec un levier magique, douze années de poésie, de fraîcheur, de jeunesse et d'ardeurs. Figurez-vous un aveugle à qui la lumière est subitement rendue, au milieu du plus splendide spectacle de la nature, et demandez à cet homme ébloui de quel flot tumultueux de pensées son imagination s'emplit devant l'œuvre du Créateur. Je suis cet aveugle, moi; les yeux de mon

âme étaient voilés, les ressorts de ma pensée étaient tendus; j'étais dans les ténèbres, dans le chaos, je courais après le bonheur sur des voies fausses. Aujourd'hui je nage dans des torrents de lumière, je vois, j'entends, je comprends, je suis sur la voie... je me suis approché, d'un bond, de ce bonheur si cher!... j'étends la main, je le touche presque... je le toucherai, ma sœur, je le toucherai... il le faut... Me comprenez vous?

—Je comprends, mon ami, répondit Madeleine qui, saisie d'un tremblement nerveux, frissonnait comme la feuille que le vent d'automne menace d'emporter.

— Eh bien, ma sœur et mon bon ange, le baron de Wachenheim, en me soutenant de sa vieille expérience, m'a poussé vers vous. Il attend de l'intelligence de votre tendre affection les conseils qui doivent me faire disputer avec succès, à un insolent rival, la main de mademoiselle de Moncal. Nous sommes-nous trompés tous les deux?

— Non, murmura la pauvre fille, non... mon affection ne vous trahira pas.

— Ah! que je vous aime!

—Ainsi, c'est le baron qui vous a adressé à moi?

— Oui, pour que vous me serviez de guide dans ce labyrinthe où je suis déjà perdu. Ne ménagez pas mon amour-propre; taillez en grand, ma petite sœur, critiquez mes habits, mes manières, mes paroles, changez-moi de la tête aux pieds, faites du pauvre savant-ignorant un sot spirituel, un habile... Vous avez tant d'élégance, vous, que votre élève vous fera bientôt honneur. Tenez, me voilà, j'écoute... Aujourd'hui, que ferai-je de mon temps?

Cette question cruelle fut un coup de grâce pour

Madeleine; elle ramassa ses dernières forces, se leva et se soutint au dossier d'un fauteuil pour ne pas chanceler.

— Aujourd'hui, mon ami, dit-elle avec une majesté que tempérait l'excessive douceur de sa voix, allez voir le baron de Wachenheim; et contentez-vous de lui rendre compte de notre entretien... Demain je vous donnerai mes premiers conseils... Il faut que j'y réfléchisse... Je suis faible et bien fatiguée dans ce moment... Sans adieu, Paul.

Mademoiselle de Cernay, en achevant ces mots, traversa le salon d'un pas assez ferme, Paul Guérin la suivit des yeux; le ton que la petite sœur avait mis à prendre congé de lui l'étonna bien un peu; mais complétement subjugué par ses pensées d'amour, il retomba aussitôt dans sa rêverie.

— Elle a raison, se dit-il, allons chez le baron.

Et il sortit.

Madeleine, dès qu'elle eut refermé la porte du salon derrière elle, se sentit défaillir; et ce fut en se traînant qu'elle mit le pied sur le seuil de la chambre de son père.

M. de Cernay lisait son journal, et tournait le dos à la porte, il entendit un soupir, se leva, poussa un grand cri et s'élança vers sa fille.

Madeleine, les lèvres pâles, les yeux voilés, se cramponnait d'une main à un meuble, et repoussait de l'autre les boucles de cheveux répandues sur son front.

— Mon enfant! ma chère enfant!... Madeleine, ma fille! qu'as-tu? que se passe-t-il? s'écria le malheureux père.

— Il m'a tuée, murmura Madeleine... il m'a tuée, je lui pardonne...

— Qui?... Paul?

— Non, répondit la jeune fille : et jetant les yeux sur la porte restée entr'ouverte, elle frissonna de tout son corps, tendit la main et murmura :

— Lui! lui!

M. de Cernay regarda dans la direction du geste, et demeura anéanti...

Puis, sa colère éclatant :

— Malheureux! s'écria-t-il... malheureux!

Debout, appuyé à la porte, et souriant de son sourire mélancolique, sombre sous ses habits de deuil, le baron de Wachenheim contemplait cette scène douloureuse.

Il fit un pas dans la chambre, et referma la porte sur lui.

Ce qu'on voit sous une porte cochère.

—

Paul Guérin s'était jeté dans un cabriolet de regie, et s'était fait conduire rue d'Enfer au numéro 17.

Le baron de Wachenheim, sorti depuis peu de temps, ne devait pas tarder à rentrer. Le savant écrivit son nom chez le concierge, annonça qu'il reviendrait dans une heure, et fit de son mieux pour abréger son attente, en se promenant au Luxembourg.

Après avoir parcouru le jardin deux fois en large, et deux fois en long, Paul revint rue d'Enfer.

Le baron n'était pas rentré, et le concierge ne comprenait pas trop cette absence prolongée au delà des habitudes de son maître.

Le savant examina, curieusement, la maison à laquelle il s'adressait. C'était un grand hôtel aux murs noircis par le temps, dont la porte principale était triste, haute, solide comme celle d'un collége; la cour était nue, froide, déserte : le concierge et quelques gens de service qui se montrèrent aux fenêtres, étaient en livrée noire uniforme. Tous ces visages paraissaient soucieux, moroses; toutes les bouches étaient muettes; le concierge seul, répondait aux questions, mais d'une voix brève, quoique polie, et par monosyllabes.

Paul Guérin fut frappé de cette physionomie commune au maître, aux gens et aux pierres de cette maison; son imagination déroutée se lança, encore une fois, dans des régions fantastiques; il enveloppa son front de ses deux mains, pour apaiser la douleur qui l'étreignait, et s'éloigna.

Le savant traversa la place Saint-Michel, gagna l'Odéon, et arriva sur les quais où il s'arrêta : la nuit avait jeté ses ombres sur la ville, qui s'illuminait comme par enchantement. Paul s'était arrêté, incertain de la direction qu'il devait prendre. Poussé par l'implacable tyran qui gouvernait sa pensée, il tressaillit en se voyant sous les fenêtres de la comtesse de Moncal. Dans son premier trouble, il saisit le marteau, le souleva et le laissa retomber mollement, sans bruit.

— Malheureux! s'écria-t-il, où vais-je?

Et il se promena devant la porte, sans quitter des yeux les fenêtres du premier.

Le ciel capricieux qui, jaloux sans doute du bonheur des Parisiens, fait à leur ville de rares sourires et de si fréquentes querelles, se couvrit tout à coup de nuages, et ces nuages vidèrent leurs flancs, avec impartialité, sur toutes les têtes. Paul se mit en embuscade sous

une porte cochère qui faisait face à la maison de la comtesse, et il continua de regarder cette maison, sans trop se rendre compte de cette nouvelle manière d'employer son temps. Il voyait passer et repasser des ombres qui voltigeaient sur les rideaux de ce grand salon où, la veille, il s'était senti frappé d'un coup de foudre. Il s'efforçait de donner un corps à ces ombres, et son imagination maîtrisée par un rêve impérieux, ne voyait qu'une image, qu'un sourire, qu'un regard; pour lui, Corinne était partout.

Un piéton, plus prévoyant que les autres, arrivait par le haut de la rue de Grenelle armé d'un parapluie de famille, taillé sur le patron du parasol de Crusoé. Fort occupé d'enjamber les ruisseaux, ce bon citadin s'en allait sautillant d'un pavé sur un autre, évitant avec une heureuse adresse, les gouttières et les éclaboussures. Lorsqu'il fut arrivé devant l'hôtel de madame de Moncal, il vit venir à lui, lancé au grand trot de son attelage, un élégant coupé de ville, et quoiqu'il se fût lestement jeté de côté, sous la porte cochère où l'attendait Paul Guérin, il reçut, en pleine poitrine, un jet de bout qui lui fit pousser une verte exclamation.

L'élégante voiture se précipita dans la cour de l'hôtel, et Paul qui avait été tiré de sa rêverie par le fracas de l'équipage, aperçut le marquis d'Avéros penché à la portière.

— La peste étouffe l'insolent! grommela M. Denys tout en frottant son jabot avec son mouchoir.. Tiens!... eh! que faites-vous là, M. Guérin?

— Vous le voyez! je laisse tomber l'averse.

Disant cela, Paul Guérin ne regarda même pas son interlocuteur; ses yeux semblaient, au contraire, vouloir percer les murs de l'hôtel.

— Enfin tout malheur a son bon côté, reprit le géographe en achevant de se nettoyer tant bien que mal, et me voilà consolé de mes éclaboussures. Ah çà! mais vous vous êtes donc trompé sur l'heure de notre rendez-vous, que je vous rencontre en chemin dans ce moment?

— Cette heure est-elle donc passée?

— Eh! pardieu, elle est passée en compagnie de plusieurs autres, mon cher M. Guérin; le docteur Fabricius vous en fera de grands reproches; je l'ai laissé très-contrarié.... nous avons eu une conférence vraiment intéressante, et vous avez perdu en ne vous y trouvant pas. Figurez-vous que Fabricius nous a developpé tout son système planétaire... il est admirable, ce cher docteur, c'est un puits de science, un penseur effrayant. Les anciens ne connaissaient que six planètes, les modernes en connaissent onze, et Fabricius en connaît douze! Mon Dieu, oui, c'est comme je vous e dis. Arago va en mourir de dépit.... Douze, mon cher monsieur Guérin, douze!... il a ajouté aux quatre *télescopiques*, une cinquième *télescopique* qu'il appelle la Vierge; et nous devons tous nous rendre à l'Observatoire, cette nuit, pour vérifier la découverte... vous nous rejoindrez? hein? A moins que le ciel ne se barbouille encore plus, ce qui semble un fait exprès. Fabricius a fait les frais de la conférence, il a parlé pendant deux heures, et nous a rapporté entre autres choses une très-jolie et très-poétique pensée des Arabes nomades. La pluie a cessé, venez, en chemin je vous conterai ça....

— Racontez, répondit Paul, qui semblait enraciné sur place.

— Je ne sais où diable nous allons, nous, chercher

les vilains noms que nous donnons aux choses. Nous appelons *Grande-Ourse*, l'une des deux constellations boréales, et les bergers arabes, nos premiers maîtres en astronomie, appelle cette constellation, *la fuite d'Aïssa ou de Jésus.* Voici comment ils expliquent leur pensée. Les quatre étoiles du carré sont les quatre montants du palanquin de la Vierge qu'ils supposent porté par une chamelle, et non par un âne, ce qui est plus noble, à leur avis et au mien. La première étoile du brancard de notre chariot, c'est *Marie,* disent-ils, qui donne l'exemple du courage et de l'humilité, en marchant à pied, quoique ayant un palanquin à ses ordres. S'ils soutiennent cette affirmation, c'est qu'ils ont découvert, et l'on voit en effet à l'œil nu une petite étoile presque inhérente à celle dont nous parlons, et qui brille d'un vif éclat au-dessus d'elle Il n'en a pas fallu davantage aux bergers arabes pour prétendre que la Vierge Marie porte son fils sur son dos, selon la coutume des femmes africaines. La seconde étoile n'est autre que Joseph, et la troisième représente l'ange de Dieu, qui conduit la divine caravane au désert.

N'est-ce pas une légende pleine de fraîcheur et de piété... Allons, je vois que vous tenez aux vieux mots, continuez donc d'être pour la Grande-Ourse ou le Chariot, moi je suis pour la Fuite. Fabricius nous a lu un long mémoire sur les poissons tacanthopréry-giens... Mais que vous ont donc fait les fenêtres de madame de Moncal, vous leur lancez des œillades terribles.

— Je vous écoute... vous disiez?

— Qu'on a découvert dans la mer des Indes, un nouveau type de la famille des Squammipennes. Ce type

a les ventrales allongées, et les écailles petites, il est de couleur verdâtre...

— Ah! s'écria Paul Guérin, en saisissant M. Denys par un bras qu'il serra de toutes ses forces... Avez-vous vu?

— Quoi? quoi? Je n'ai rien vu, je vous jure.

— Eh bien, regardez donc, alors, là... tenez, là?

Deux ombres avaient glissé sur un grand rideau de mousseline, et les mains blanches de Corinne de Moncal ayant soulevé ce rideau, la tête de la belle jeune fille était venue s'engager près des larges vitres de cristal sur lesquelles Paul Guérin avait le regard tendu.

Bientôt le marquis d'Avéros souleva le rideau, à son tour, et les deux amants se trouvèrent encadrés entre les vitres et l'étoffe légère. Les lampes placées sur une console, projetaient leurs rayons sur le mâle visage du marquis, et sur le front superbe de mademoiselle de Moncal. L'amour brillait dans ces yeux épris les uns des autres, l'amour heureux, jeune, enivré d'illusions, et confiant dans son pouvoir.

A cette apparition, Paul Guérin n'avait pu retenir un cri douloureux; il se sentit mordu au cœur par ce serpent dont le venin mortel ne pardonne pas. Le démon de la jalousie hurla dans sa poitrine, et sa pensée s'égara.

— Pardieu! dit le géographe d'un ton goguenard, voilà des pigeons qui ne se gênent guère...

Ces mots n'étaient pas achevés, que le marquis d'Avéros s'empara de l'une des mains de mademoiselle de Moncal et la caressa, un instant dans les siennes; puis la portant timidement à ses lèvres, il se pencha et la couvrit de baisers.

La jeune fille frissonna; et, renversant sa tête en ar-

rière, elle retira sa main, plutôt pour demander grâce que pour se défendre.

Paul Guérin reçut ce nouveau coup sans se plaindre, sans blasphémer; mais, à la pâleur livide qui couvrit son visage, au tremblement nerveux dont il fut saisi, on pouvait deviner qu'une horrible tempête grondait dans son cœur. M. Denys, si peu physionomiste qu'il fût, devina sur-le-champ le sujet de cette agitation étrange, et cette découverte, pour lui si imprévue, renversa et bouleversa de fond en comble les idées qu'il s'était faites sur le jeune savant.

— Allons-nous-en; venez, dit enfin Paul Guérin; quittons cette place, quittons-la.

Et, après avoir fait quelques pas dans la rue, il ajouta de sa voix mélancolique et touchante :

— Je vous donne un bien triste spectacle, n'est-ce pas, M. de Magnan?

— Mais non, assurément... mademoiselle de Moncal est une fort jolie personne; elle met le feu à toutes les poudres, et je ne m'étonne pas qu'elle ait fait sauter l'Institut. On ne la calomniera plus.

— Vous avez compris, vous avez deviné?

— Dame! vous avez mis les points sur les *i*, comme on dit.

— Vous avez assisté à mon supplice... Ah! cet homme, je le tuerai!

— Diable! comme vous y allez! Il paraît que les amoureux tirent généralement au mélodrame; ils ont tous des idées de mort... Mon pauvre Raymond ne parle que de se brûler la cervelle.

— Il aime donc aussi, lui?

— Comme un enragé; et cependant je suppose que, maintenant, ses affaires vont assez bien.

—Vous me faites penser que M. de Wachenheim m'a chargé de vous faire savoir, pour que vous le répétiez à monsieur votre fils, que ses affaires vont, au contraire, fort mal. Je ne sais de quoi il entend parler.

M, Denys fit un bond de côté; puis, regardant Paul avec complaisance, il répondit :

— M. de Wachenheim n'est pas un oracle, heureusement, et tout ce qu'il raconte n'est pas parole d'évangile.

— Je vous le souhaite.

— Allons, mon cher confrère soyez homme, et ne vous désespérez pas. Songez à la science; c'est une conquête qui vous sera toujours fidèle. Adieu; je vous quitte ici. Voilà votre chemin et voici le mien. Je vous amènerai demain le docteur Fabricius, qui vous aime comme un fils.

M. Denys regagna la rue Jacob d'un pied léger; la grande nouvelle qu'il avait à annoncer à son fils le rendait tout guilleret.

Paul Guérin rentra chez lui d'un pas traînant, il monta dans sa chambre et s'y enferma. Ce fatal baiser retentissait toujours dans son cœur. Il se livra à des transports désespérés, jura d'oublier un amour qui n'était plus digne de lui, se dépita comme un enfant et prit la ferme résolution de ne plus mettre les pieds dans une maison où il avait failli laisser sa raison.

Alors le savant se jeta sur ses livres avec la fureur des fanatiques; il se replongea dans l'étude, déplorant le funeste égarement qui lui avait fait perdre tant d'heures précieuses.

Mais son âme avait été trop violemment saisie pour qu'il pût la délivrer par de froids calculs, à peine avait-il abordé de graves méditations qu'il en était détourné

par des idées étrangères à leur sujet, voltigeant dans son esprit comme des feux follets.

Il lisait sans comprendre, écrivait sans penser; sa mémoire, autrefois prodigieuse, lui refusait tout secours; il changea souvent le genre de son travail, passant des mathématiques à la philosophie, de la philosophie à l'histoire, et ne complétant rien; tournant toujours dans un cercle étincelant, où il demeurait ébloui.

Enfin, il abandonna la science, prit un album, et, laissant courir au hasard son imagination, il écrivit des strophes en vers brûlants, des rêveries passionnées, et lorsqu'il voulut relire son ouvrage, il retrouva partout les souvenirs qu'il avait juré d'effacer, partout les ravages du feu qui le consumait, et, dans chaque pensée, un nom qu'il devait oublier.

Alors il jeta sa plume et son album loin de lui, il dispersa ses livres, se frappa violemment le front, et crut devoir demander au sommeil une trêve à son agitation.

C'est précisément dans le silence et l'obscurité de la nuit, lorsque les yeux refusent de se fermer, que l'imagination se tourmente et se crée des terreurs.

Paul Guérin se débattit dans l'insomnie, mordit son oreiller, passa ses mains dans ses cheveux et les retira humides et brûlantes.

Enfin, épuisé par ce travail de l'esprit, terrassé par la douleur, ses paupières s'appesantirent, et l'abandonnèrent, tout palpitant, à un lourd sommeil.

Des rêves bizarres lui rappelèrent tout ce qu'il avait vu la veille et dans la journée. L'odieux baiser résonnait à ses oreilles, il voyait son rival superbe, riche, heureux, adoré, et le foulant aux pieds, lui, méprisé

et avili; puis, tous les savants, tous les antiques qu'il avait tirés de sa bibliothèque, les écrivains de tous les siècles, s'en venaient armés de leur in-folio rire et danser en ronde autour de lui, le narguant et grimaçant, l'accablant sous de caustiques épigrammes.

Enfin, il acheva ses visions dans de doux songes qui mirent Corinne à ses genoux.

Dérision amère qui, au réveil, devait d'un doigt inévitable, montrer au malheureux les horreurs du gouffre dans lequel il était tombé.

Paul Guérin dormit jusqu'au grand jour, et lorsqu'il s'éveilla, il sentit une lassitude extrême dans tous ses membres. Sa tête lourde et embarrassée semblait rentrer dans ses épaules. Sa première pensée néanmoins fut pour Corinne; l'amour qu'il voulait dompter, la veille, avait repris toute sa puissance, et le tenait courbé sous son étreinte.

Après avoir bâti projets sur projets, Paul se décida à courir chez le baron de Wachenheim; il compta les douze coups qui retentissaient, en ce moment, sur le timbre de sa pendule, sauta à bas de son lit, s'enveloppa de sa robe de chambre, et passa dans son cabinet.

Le vieux gentilhomme allemand était là, plongé dans un fauteuil au coin de la cheminée, il tenait un gros livre ouvert sur ses genoux, et paraissait fort occupé de sa lecture, car il ne leva pas la tête à l'arrivée du savant.

— C'est le ciel qui vous envoie, M. le baron, s'écria Paul Guérin.

Le baron regarda de côté et en dessous, et répondit :

— Vous avez là de bien bons livres, mon cher mon-

sieur; on passerait quarante-huit heures à les lire sans avoir ni faim ni soif.

— Peuh! fit le savant, vous croyez cela? je l'ai cru longtemps, moi aussi, et cependant...

— Ah! que je payerais cher pour apprendre le quart de ce que vous savez; je crois vraiment que je donnerais une moitié de ma fortune pour savoir lire couramment, et l'autre moitié pour écrire purement.

— Vous dites du ton le plus sérieux des choses fort plaisantes, mon vénérable ami; jamais vous ne me ferez croire que vous en êtes à l'A B C.

— C'est cependant l'exacte vérité.

—Alors je vous dois pardieu bien, ne serait-ce qu'à titre de revanche, de vous apprendre pour rien ce que vous désirez connaître.

— Je vous remercie de l'intention, mais vous tenteriez des efforts inutiles... je suis une manière de crétin, et il est écrit là-haut que je ne pourrai jamais rien apprendre... Je me résous, mais non sans murmurer.

— On apprend à tout âge; et, si rebelle que soit la mémoire, on la force.

— Oui, il y a des chiens et des ânes savants, je le sais, j'en ai vu... mais je suis un âne hors ligne, moi... et je me demande tous les jours comment il se fait que je puisse signer mon nom... Il faudrait un miracle pour me tirer des ténèbres où je trébuche à chaque pas, et nous sommes trop mauvais, dans ce siècle, pour voir de nouveaux miracles... Laissons cela de côté... où en êtes-vous, mon jeune ami? avez-vous mis la journée d'hier à profit? il paraît que vous avez l'âme tranquille, car vous dormez comme un Sardanapale.

— Comme un condamné, voulez-vous dire?

— Bah! voilà quatre heures que je vous attends ici, avec ce livre dont j'ai épelé près de cent pages... un beau livre, ma foi!

Paul raconta ce qu'il avait fait la veille, sa confidence à Madeleine et sa visite aux fenêtres de la comtesse.

— Et vous vous désespérez? répondit le baron.

— Ce baiser! ce baiser! ah! si vous aviez vu les yeux de cette jeune fille... comme elle regardait son fiancé, grand Dieu!

— Vous êtes par trop candide, mon cher M. Guérin; comment diable voulez-vous qu'une demoiselle ne rougisse pas, lorsqu'on baise le bout de ses doigts? est-il possible que, dans cette agréable occupation, elle ne fasse pas la bouche en cœur et des yeux de l'autre monde? Ce n'est pas de ceci qu'il faut rêver, il faut rêver d'un baiser légitime qu'on a donné soi-même, non pas timidement, comme ce Portugais poltron, mais en plein visage et bravement, comme vous ferez avant peu.

— Moi! s'écria Paul Guérin, l'œil ardent, la lèvre frémissante... moi!

— Eh! pardieu! qui donc, s'il vous plaît? Moi... peut-être? Tenez, je ne vous donne pas huit jours pour en arriver là... Je me suis fort occupé de vous hier pendant que vous frappiez à ma porte, et j'ai mené vos affaires bon train... Allons, leste, préparez-vous, il est midi et demi... Ne faites pas de grands frais de toilette.

En dix minutes, Paul fut aux ordres du baron.

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— Chez mademoiselle de Cernay, qui va vous donner, sur l'heure, votre première leçon.

Madeleine semblait attendre au salon la visite de son ami d'enfance; à la vue de Paul Guérin, ses joues s'animèrent d'une teinte rosée; elle leva sur lui un regard plein de douce sollicitude et lui tendit la main.

Paul essaya de sourire à ce pauvre ange désolé, et vint s'asseoir à son côté.

— J'imagine que vous pouvez vous passer de moi, mes bons amis, dit le baron; je cours à quelques affaires que j'ai par la ville... Adieu... Par Jupiter, monsieur le savant, je crois que si j'avais pour maîtresse d'école une petite sœur comme celle-là, je profiterais de mes leçons fort au rebours.

Paul regarda Madeleine et sourit; Madeleine baissa les yeux et tressaillit.

M. de Wachenheim sortit du salon en jetant à mademoiselle de Cernay un regard d'encouragement.

Le vieux gentilhomme se fit conduire rue Jacob, chez M. Denys. Son valet demanda, de sa part, à parler à l'académicien, et redescendit bientôt avec lui.

— Je vous demande mille pardons, monsieur de Magnan, dit le baron, si je vous fais venir jusqu'ici, mais je ne puis guère me traîner par les temps pluvieux, et j'ai une excellente nouvelle à vous donner; veuillez monter dans ma voiture.

M. Denys ne se le fit pas dire deux fois, et s'installa près du capitaine.

— De quoi s'agit-il, mon cher monsieur? vous me mettez la puce à l'oreille.

— J'ai chaudement plaidé la cause de votre fils, et s'il se présente dans une heure chez M. de Cernay, il y jouira d'un tête-à-tête qui, je n'en doute pas, lui sera très-avantageux.

— Comment cela? expliquez-vous de grâce?

— J'ai l'honneur de vous dire que mademoiselle de Cernay désire parler à M. Raymond de Magnan, et m'a chargé de le lui faire savoir.

— Quoi! d'elle-même?... Vous m'étourdissez... quoi! la belle éplorée se laisse apprivoiser... Ah! les femmes! les femmes sont, de ce temps-ci, comme du temps passé... Mais qui a pu opérer cette brusque métamorphose?

— Eh! on ne sait... M. Raymond est un jeune homme fort aimable.

— Oui, je l'avoue.

— Un garçon superbe.

— Je le confesse...

— Monsieur, en fallait-il davantage de votre temps pour plaire aux dames?

— Non pas que je sache, répliqua le géographe en riant d'un bon gros rire bien franc.

Et puis, voyez, reprit le baron, je crois que mademoiselle de Cernay s'est aperçue d'une passion qui s'est vilainement jetée au fond du cœur de Guérin, pour mademoiselle Corinne de Moncal, et la jalousie fait faire, à la fois, les choses les plus extravagantes et les plus sensées.

—Ah! ce pauvre Guérin! il m'a bien fait rire avec sa passion. Je sais là-dessus une historiette assez piquante.

— Vous me conterez cela.

— Oui, certes... mais je cours embrasser mon pauvre Raymond... Monsieur, je crois, Dieu me pardonne, que vous nous sauvez à tous deux la vie.

— Vous m'en voyez transporté de joie, car en faisant le bonheur de votre fils, je fais celui de la belle Madeleine, qui s'en allait trépasser de langueur... Mais,

je vous retiens, et vous n'avez pas de temps à perdre.

— Ainsi, dit le savant, en refermant la portière, vous croyez que ce tête-à-tête demandé, est pour rendre à mon fils une réponse satisfaisante.

— C'est mon opinion.

— Que le ciel vous accompagne, cria M. Denys; et, pendant que les chevaux du baron repartaient, il courut chez son fils, et tombant, tout essoufflé, dans ses bras, il lui dit.

—Victoire, Raymond, il est à toi, il est à moi, il est à nous...

— Qui?

— Eh morbleu, le rossignol de Bade... Allons, habille-toi, et surtout fais-toi beau.

Madeleine.

—

Mademoiselle de Cernay puisa dans un silence de quelques secondes une résignation courageuse, et lorsqu'elle releva son front que les derniers mots du baron avaient penché, il sembla qu'une métamorphose complète s'était opérée en elle. Ce front était radieux, ce visage mélancolique s'était animé et de ses grands yeux veloutés s'échappaient des rayons joyeux.

Que s'était-il donc passé dans l'âme de la jeune fille que nous avons vue tomber évanouie dans les bras de son père, après la confidence cruelle de Paul Guérin? Comment, loin de lui être odieuse, la présence du baron de Wachenheim lui est-elle agréable? Pourquoi

s'appuie-t-elle encore sur ce bras qui l'a trahie, sur un homme qu'elle a accusé?

Comme vous, lecteur, nous sommes dans un étonnement profond, nous ne comprenons rien à ce personnage mystérieux et fantastique, qui paraît jouer le plus grand rôle dans cette histoire, et nous sommes quelquefois tenté de l'accuser de sorcellerie ou de parenté diabolique. Poursuivons notre récit; peut-être trouverons-nous un fil dans ce labyrinthe, et quand nous le tiendrons, nous vous le ferons passer.

— Eh bien, mon pauvre Paul, dit Madeleine d'un air dégagé, d'une voix calme, nous voilà embarqué dans un beau sentiment, nous voilà pris et bien pris, amoureux et tout de bon à ce qu'il paraît.

Le savant regarda la jeune fille avec surprise, c'était la première fois qu'il l'entendait parler sur ce ton léger; sa parole presque toujours lente et paresseuse, lui parut vive et brillante.

— Peut-on aimer autrement, ma sœur? répondit-il en souriant avec amertume.

— Eh! mon pauvre ami, je vois que vous êtes tout à fait jeune en fait de coquetterie, et c'est votre bonne étoile qui vous a conduit vers moi pour vous sauver d'un grand péril.

— Je vous ai toujours considérée comme ma providence, vous avez toujours été mon ange gardien...

— Laissons cela, Paul, interrompit vivement Madeleine, qui jeta, en frémissant malgré elle, un regard sur la porte de la chambre de son père, laissons cela, et venons tout droit au fait. Vous aimez madame de Moncal, et vous voulez l'épouser... Vous ai-je bien compris?

— Oui... car je l'aime avec folie, avec...

— N'allez pas plus loin; qui dit avec folie dit bien assez; et vous êtes fort jaloux du marquis d'Avéros, n'est-ce pas?

— Oh! jaloux avec rage.

— Très-bien, vous n'avez donc que deux choses à faire : effacer le marquis par votre élégance, votre esprit : le rendre insupportable à madame de Moncal, et puis, plaire à la belle Corinne.

— Deux travaux d'Hercule, murmura Guérin tristement.

— Deux bagatelles, mon ami, et, d'abord, connaissez-vous bien la personne dont vous êtes épris?

— Je l'aime, voilà tout ce que j'en sais.

— Eh bien! si vous m'en croyez, vous perdrez, dès ce matin, votre air langoureux, votre visage contristé, votre parole mélancolique, votre regard chagrin, vos habits noirs, et vous prendrez une belle façon de cavalier, une mine avenante et réjouie, un style vif, plutôt bavard que réservé, un regard frisant l'impertinence, et des vêtements plus à la mode. Mademoiselle de Moncal est une femme de genre, elle a l'esprit mobile, et veut qu'on la suive partout où elle se risque. Croyez-vous que ce débarqué de Lisbonne puisse vous tenir tête, à vous qui possédez presque toutes les connaissances humaines? Est-il plus distingué que vous, personnellement? Ma foi non, et ce que je n'osais pas vous dire hier, je le dirai aujourd'hui : sa longue figure cuivrée n'est nullement séduisante; il a le nez gros et les façons un peu roides; vous me semblez beaucoup mieux sous tous les rapports, et les femmes de bon goût seront du mien, mademoiselle Corinne en tête. Je vous prédis donc, mon cher Paul, qu'avant quinze jours, vous aurez tourné le marquis d'Avéros en ridicule, et

qu'on ne parlera, à cette époque, que de votre futur mariage avec mademoiselle de Moncal. Si je vous parle aussi net, c'est que nous sommes frère et sœur, ne l'oubliez pas.

— Prenez garde, Madeleine, vous me rendrez présomptueux.

— A la bonne heure, c'est une vertu mondaine. C'est la première de toutes celles qui mènent au succès.

— Il me reste la conscience de ma faiblesse, de mon infériorité; vous me l'enlevez cette conscience, je ne vais plus douter de rien... Prenez garde... Mettez là votre main; sentez comme mon cœur bat.

Mademoiselle de Cernay, rougissant tout à coup, fit un pas en arrière au lieu d'obéir.

— N'est-ce pas que je vous fais peur, reprit le savant.

— Non, vraiment; je vous conseille seulement d'être maître de vos sentiments; si vous vous étiez adressé à une autre femme que mademoiselle de Moncal, si vous eussiez aimé une de ces pauvres filles qui, naïves et crédules, font de l'amour un dieu, et lui vouent un culte sacré, je vous dirais : Offrez-lui votre cœur tel qu'il est, noble et passionné. Ne craignez pas de trahir votre pensée par des soupirs et même des larmes, soyez confiant, soyez vrai, soyez sentimental. Mais ici ce n'est pas le cas, il faut papillonner; soyez donc papillon, chargez vos ailes de couleurs brillantes, et volez au milieu des fleurs sans trop vous enivrer de leurs parfums.

— Je vous obéirai, dit Paul Guérin avec résolution.

— A merveille; dès lors, mon ami, il faut commen-

cer par congédier votre tailleur qui vous fagote horriblement; cette redingote noire, ce pantalon, ce gilet sont affreusement massacrés, et vous exposeraient à la risée de tous les dandys. Quand vous remonterez dans votre chambre, vous y trouverez un artiste habile, et vous changeant de la tête aux pieds, il vous rendra merveilleux.

— Je n'ai pas fait appeler ce tailleur.

— C'est moi qui ai pris ce soin; n'ai-je pas à cœur de vous voir réussir. Faites-vous raser, coiffer, non comme un membre de l'Institut, mais comme un lion du jokey-club. Perdez cette habitude de tortiller votre chapeau en parlant, comme un jeune bachelier, posez-vous, en entrant dans un salon, comme un duc et pair; oubliez votre latin quand vous parlerez français; soyez froidement poli, gravement dédaigneux, et joyeux par calcul; en un mot, imitez M. Raymond de Magnan; voilà un charmant cavalier, un jeune homme accompli, étudiez-le, imitez-le.

— Je l'imiterai.

— Consultez souvent le baron de Wachenheim, c'est un homme d'un goût parfait, et d'une rare expérience, qui vous enseignera tous les mystères de la fashion. Il vous dira que l'appartement que vous avez ici n'est pas convenable, et qu'il en faut prendre un autre plns libre, plus coquet, où vous pourrez à votre aise recevoir de nombreux et élégants amis; il vous donnera des conseils pour l'achat d'une paire de beaux chevaux, et l'acquisition d'un joli coupé de ville, attirail indispensable pour triompher du marquis. Enfin, venez me voir quand vous le pourrez, vous me raconterez vos succès, et je vous donnerai mes avertissements. Ne vous confiez qu'à M. de Wachenheim et à moi; et

Dieu aidant, nous danserons à vos noces, avant peu. C'est demain le jour de madame de Moncal, le baron vous y présentera comme un ami, et vous y ferez merveille. J'en ai l'espoir pour ne pas dire la conviction.

Rompez, dès maintenant, avec toutes les académies et les libraires, cette société vous ferait le plus grand tort.

— Mais je n'ai pas assez de fortune pour mener le train que vous me conseillez.

— Vous ferez des dettes, mon cher ami, et plus tard vous payerez ces dettes avec quelque beau travail. Pouvez-vous vous arrêter à des considérations si chétives... Allons donc, soyez homme du monde, une fois pour toutes.

— Je suis roturier.

— Nous vous trouverons une baronnie, au besoin cela s'achète, au pis aller cela se prend... Mais voilà notre première leçon achevée, je ne veux pas charger votre mémoire pour une fois... Remontez chez vous, et, quand vous aurez mis vos manchettes, revenez me voir, je vous passerai une inspection sévère... Sans adieu...

Madeleine tendit ses deux mains à Paul Guérin qui les baisa l'une après l'autre, et se retira; mille pensées incohérentes bourdonnèrent dans son cerveau, lorsqu'il entra dans son cabinet, où l'attendait l'un des premiers tailleurs de Paris.

Madeleine demeurée seule, retomba sur sa causeuse, affaissée par le poids de ses émotions; puis elle tourna la tête vers la chambre de son père. M. de Cernay entr'ouvrit la porte, et, couvrant sa fille d'un doux regard, il allait entrer dans le salon, lorsqu'un coup de sonnette vibra dans l'antichambre. Alors il revint brusquement sur ses pas, et referma la porte.

Madeleine prit un album et le feuilleta avec précipitation, cherchant à composer son maintien, et appelant à son aide une assurance qu'elle était loin d'avoir.

— M. de Magnan, dit le valet de chambre de M. de Cernay, en s'effaçant pour livrer passage à l'élégant jeune homme qui se présenta d'un pas timide et le regard embarrassé.

Madeleine se souleva, salua gracieusement, ferma son album et fit signe à Raymond de s'asseoir à l'un des coins de la cheminée vis-à-vis d'elle.

— Mademoiselle, dit Raymond débutant par l'une de ces banalités qui servent de prologue à toutes les conversations mondaines, êtes-vous remise de vos grandes fatigues du bal de la comtesse de Moncal?

— Parfaitement, monsieur, les fatigues du corps ne demandent qu'un jour de repos, et je suis paresseuse à faire plaisir.

Après avoir échangé ainsi quelques politesses qui permirent à Raymond et à Madeleine de se remettre de leur mutuel embarras, mademoiselle de Cernay fit un brusque mouvement de tête, sembla prendre son courage à deux mains, et, regardant fixement M. de Magnan, elle lui dit avec l'accent le plus doux de sa voix charmante :

— Vous avez eu ce matin la visite de M. de Wacheinheim, n'est-il pas vrai?

— Oui, mademoiselle.

— C'est à cette visite que je dois l'honneur de la vôtre, si je ne me trompe?

— Oui, balbutia Raymond qui n'avait pas osé croire à ce que lui avait dit son père.

— Je vous remercie, monsieur, de vous être rendu si vite à mon invitation, car j'ai à vous parler gra-

vement, et sur un sujet douloureux pour chacun de nous.

— Parlez, mademoiselle, quelle que soit la rigueur de votre volonté, vous ne trouverez en moi qu'un esclave obéissant et respectueux.

Disant cela, le front du jeune homme pâlit, et ses yeux ne purent soutenir l'éclat du regard de Madeleine qui reprit :

— A cette même place, il y a quatre jours, vous m'avez priée de vous écouter avec calme, avec réflexion; vous m'avez parlé avec feu, avec loyauté, vous vous êtes montré homme de cœur et de dévouement. Vous m'avez touchée, monsieur, profondément touchée, je ne crains pas de l'avouer, par le récit simple et vrai des sentiments qui vous agitent et qui, malheureusement, comme malgré moi, sont venus vous troubler dans votre brillante jeunesse; vous m'avez demandé une réponse franche, loyale comme votre question; cette réponse que je n'ai pu vous donner alors, je vais vous la faire aujourd'hui. Veuillez me prêter une attention semblable à celle que vous avez réclamée de moi.

— J'écoute, mademoiselle, quoique je sache d'avance tout ce que vous m'allez dire.

— Ce sera une preuve de plus en faveur de votre délicatesse, M. de Magnan, et je vous en suis reconnaissante. Je vous supplie, à mains jointes, d'effacer de vos souvenirs mon souvenir; je vous supplie d'oublier les sons de la voix qui a fait impression sur vous à Bade, et d'oublier celle dont la vue vous a été pendant trop longtemps fatale. Je suis fiancée dès mon berceau, pour ainsi dire, à un homme que j'aime et que j'aimerai jusqu'au tombeau. Cet homme, on vous a dit

son nom, vous le connaissez, vous l'avez vu, c'est mon ami d'enfance, c'est mon frère d'adoption, c'est M. Paul Guérin. Ma foi lui est engagée, ma jeunesse, ma vieillesse lui appartiennent, comme lui appartenait mon premier âge. Il a eu toutes mes pensées, il les aura toutes, toujours. Hors de lui, ma vie est murée, et ce serait m'offenser et tenter d'offenser Dieu, que de ne pas respecter la sainteté de cet attachement.

Vous pâlissez, M. de Magnan; vous trouvez sans doute étrange ce que je vous dis ici, pour obéir à ma conscience et à ma dignité; vous me croyez peut-être insensible... Oh ! non! soyez bien convaincu que je vous estime, parce que j'ai su vous apprécier. Voilà pourquoi je vous tends la main et vous demande votre amitié.

Madeleine présenta sa main dégantée à Raymond, qui la pressa respectueusement.

— Sans espoir?... murmura-t-il.

— Sans espoir.... Serais-je digne de vous si, après l'aveu que je viens de faire, je consentais à vous épouser?

— Oui, car vous m'aimeriez alors.

— Jamais... que comme un ami, et dans ce sens nulle ne vous suivra avec plus de sollicitude que moi.

— Ne vous inquiétez pas de mon avenir; vous avez prononcé mon arrêt.

— Je tiens, monsieur, à ce que vous retiriez cette parole impie. Tout être qui croit en Dieu, doit se fier à lui. Regardez autour de vous, ajouta timidement et en baissant les yeux l'adorable jeune fille, regardez dans le monde... Je le connais bien peu, je ne l'ai vu que guidée par mon père; mais mon cœur me porte à croire que chacune de nos infortunes est dépassée par

une infortune plus désastreuse et plus touchante; et cependant le Seigneur met un terme à toutes les douleurs, souvent au moment même où les plus ingrats désespèrent de sa bonté. Songez que je ne m'appartenais plus quand vous m'avez rencontrée, et qu'au contraire M. Guérin...

—Hélas! s'écria Raymond, vous ne savez donc pas... il s'arrêta, effrayé de ce qu'il venait de dire; Madeleine pouvait, et devait, même, ignorer ce qui se passait dans l'âme de son rival.

Mademoiselle de Cernay feignit de n'avoir pas saisi le sens de cette exclamation, et elle y répondit avec calme : Je sais qu'une flamme dévorante embrase le cœur et l'imagination de mon ami d'enfance; mais cette flamme l'honore, mais un jour viendra où le génie descendra de la nue où il se perd, et en retouchant du pied la terre, il y trouvera l'humble pensée qui attend son retour avec cette résignation que je vous conseille; il y trouvera la paix pour se reposer de ses vastes labeurs, il y trouvera l'adorable sincérité pour le consoler des déceptions de l'ambition.

Madeleine avait prononcé ces mots le front tourné vers le ciel, les yeux humides, le sein agité; reprenant sur elle tout son empire, son exaltation s'apaisa, comme s'apaisent les flots d'un lac un instant tourmenté par les vents.

— Ce n'est pas moi qui détournerai vos espérances, mademoiselle, répondit Raymond subjugué par la noblesse et la candeur de cette jeune fille, je ne vous oublierai jamais, mais vous ne me reverrez plus.

Et il se leva.

—Promettez-moi, M. de Magnan, de ne vous livrer à aucun désespoir, indigne de vous.

— Je vous en fais le serment, mademoiselle... j'ai un père!

— Et une amie, interrompit la jeune fille, en faisant un pas vers Raymond qui la regarda avec extase, la salua humblement et prit la fuite.

Madeleine resta immobile, au milieu du salon. M. de Cernay ouvrit la porte et parut, suivi du baron de Wachenheim.

— Etes-vous contents? dit Madeleine en se jetant dans les bras de son père, êtes-vous contents?

— Pauvre chère enfant! murmura M. de Cernay... Que de courage!... que de vertu! que de douleurs!

— J'affirme, ma chère demoiselle, ajouta le baron en se frottant les mains, que vous jouez la comédie mieux qu'au Théâtre-Français, et le drame mieux qu'à l'Odéon. Aussi la pièce réussira.

Madeleine répondit par un sourire amer à cette saillie, et se retira dans sa chambre, où, brisée, elle s'agenouilla pour prier.

M. Denys, après avoir embarqué son fils dans un fiacre, et crié au cocher l'adresse de M. de Cernay, était rentré dans son cabinet, et s'y était promené à grandes enjambées, pour tuer le temps, selon son expression favorite. Fatigué de cette manœuvre gymnastique, il avait voulu demander à ses livres quelque distraction, mais trop impatient pour se livrer à un travail suivi, il avait bientôt mis de côté ses vieux amis, tiré et retiré sa montre, compté les minutes de l'absence de son cher Raymond; et, enfin, il venait de se carrer dans son fauteuil, où il roulait ses pouces en se disant :

— Le coquin s'amuse, à ce qu'il paraît; il prolonge la séance... Décidément, je vais avoir une belle-fille...

lorsque Raymond entra dans le cabinet, mit silencieusement son chapeau et son paletot sur une chaise, et vint embrasser le digne homme.

— Pardieu! tu fais là une singulière entrée, mon garçon! s'écria M. Denys... On dirait que tu joues le mélodrame.

Raymond regarda son père avec douceur, et dit :

— Je viens prendre congé de vous, mon bon père, ou, du moins, vous demander la permission de quitter Paris.

— Hein? fit le savant, qu'un coup de foudre n'eût pas plus stupéfié... Que chantes-tu là?

— Je ne serais pas maître de moi si je restais à Paris, si je restais en France, et je vous aime trop, cher père, pour ne pas lutter de tout mon pouvoir contre mon mauvais génie... Permettez-moi de fuir.

— Hein? voyons, raconte-moi ce qui t'arrive, et si je te donne raison, eh bien! mon garçon, tu partiras pour Toulouse; c'est déjà un éloignement fort honnête.

— Mon père, je veux quitter la France, et même l'Europe; croyez-moi, ne vous y opposez pas.

— Sapredienne, alors, explique-toi, car tu me fais pester.

Raymond raconta de point en point son entrevue, et tout ce que lui avait dit mademoiselle de Cernay.

— Mais c'est une extravagante que cette péronnelle! s'écria M. Denys, qui, pendant ce long récit, avait torturé les poignées de son fauteuil; c'est une mijaurée, une infâme coquette sucrée qui te roule comme un apprenti. Est-ce que tu crois un mot de tout son bavardage?

— Mon père, j'ai donné ma parole, et vous ne voudriez pas m'y faire manquer.

— Parole d'amoureux, parole de buveur, mon ami, on y est fidèle pendant vingt-heures, et c'est plus qu'il n'en faut.

— Vous vous repentirez d'avoir mis obstacle à mes projets... Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois : On ne peut vaincre l'amour que par la fuite.

— Et où veux-tu aller, malheureux?

— Aux États-Unis, et peut-être plus loin.

— Aux États-Unis! fit le géographe bondissant sur son siége comme un épileptique... mais tu n'as pas le sens commun, mon garçon... tu bats la campagne... mais c'est ridicule!

— A moins que vous ne vouliez, en entrant un matin dans ma chambre, me trouver mort, répondit Raymond avec calme.

— Eh! bien, va t'en te faire manger par les sauvages de la Louisiane, va t'en faire la pêche avec les Caraïbes, va t'en te faire barbouiller le visage par les Patagons, va t'en au diable, pauvre nigaud! je te le permets... Mais, pour faire tous ces voyages, je ne te donnerai pas un rouge liard fendu en quatre; va t'en, va t'en, ajouta l'excellent homme dans un paroxisme de colère... Tiens, voilà la porte ouverte, dépêche-toi .. abandonne ton vieux père.

En achevant ces mots, M. Denys s'élança hors de son cabinet et s'enferma dans sa chambre, à deux tours de clé.

Une heure après cette violente sortie, le digne savant se rendit dans la chambre de son fils et trouva Raymond assis sur une malle déjà fermée. La tête

plongée dans ses mains, le jeune homme absorbé par une sombre douleur.

— Eh bien! voyons, dit le bon père d'une voix caressante, tenons-nous toujours à cette idée baroque?

— Je vous aime trop, mon pauvre père, pour n'y pas tenir plus que jamais. Je ne veux pas me séparer de vous pour toujours; et si je ne pars pas, si je ne prends pas la fuite, je mourrai.

M. Denys détourna la tête pour cacher les larmes qui le gagnaient; et, déposant un baiser dans les cheveux de Raymond, il lui dit d'une voix émue :

— Quand reviendras-tu?

— Quand je serai guéri, ou quand elle sera mariée.

— Ouvre cette malle, Raymond, ouvre-la, que je voie un peu ce que tu emportes.

Raymond obéit, et M. Denys glissa entre les habits du voyageur une bourse gonflée de louis et de vieilles monnaies d'or, qu'il avait enlevées de son médailler.

— Voilà pour tes premiers besoins, vilain entêté, dit-il, songe, en changeant chacune de ces pièces, que notre maison reste vide, et que je suis bien vieux pour attendre.

Raymond se jeta dans les bras de son père et le tint longtemps pressé sur son cœur.

Le soir même, M. Denys et son fils occupaient tout le coupé de la diligence du Havre. Le lendemain, dans l'après-midi, le savant promettait à Raymond, quoique à contre cœur, qu'il verrait assiduement la famille de Cernay, et tiendrait, à son intention, un journal de tous les événements qui s'y passeraient.

Puis un coup de canon retentit dans la rade et un gracieux navire salua la ville d'une courbette élégante; Raymond salua aussi de son mouchoir le vieillard qui restait, désolé, sur la rive, et les voiles blanches du bâtiment se fondirent et s'effacèrent dans la brume azurée de l'horizon.

M. Denys passa chez un armateur de ses amis, et lui ordonna d'ouvrir un large crédit à son fils, parti pour New-York, par manière de passe-temps; puis il reprit la diligence, bien résolu à se venger brutalement, sur Pline et sur Strabon, de toute sa mauvaise humeur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Ouvrages composant la 64e Série.

Distribution Gratuite: Mémoires d'un Médecin, Vol. 24, 34, 35, 36, 41, 42, 43.

C. Bodin. — Alice de Lostange, 2 vol. — A. Dumas. — Les Quarante-Cinq, vol. 5. 6. (fin) — A. Dumas. — Le Vicomte de Bragelonne, vol. 1. 2. — Saintine. — Les Metamorphoses de la Femme, 1 vol. — E. Sue. — Les Sept Peches Capitaux, vol. 1. — Sandeau. — Un Heritage, 1 vol. — Alby — Captivité du Trompette Escoffier vol. 1

DISTRIBUTION GRATUITE

Aux abonnés de la 64me série et suivantes du MUSEUM LITTERAIRE

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

Par A. DUMAS (8e vol. et suite).

Les *Nouveaux Abonnés* à la 64me Série et suivantes du Muséum, ont la faculté de se procurer les 7 Volumes parus de cet intéressant Ouvrage soit au prix de la Souscription, soit en *Prime*

GRATUITE

en faisant un Choix de 30 Volumes dans le catalogue du *Muséum Littéraire*.